

ŒUVRES
DE MADAME
DU BOCCAGE.

RECUEIL DES ŒUVRES DE MADAME DU BOCCAGE,

Des Académies de Padoue, Bologne, Rome, Lyon & Rouen;

Augmenté de l'Imitation en Vers du Poeme d'Abel.

TOME SECOND.





A LYON,
Chez les *Freres Perisse*, Libraires.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation et Privilege du Roi.



LA COLOMBIADE, OU LA FOI PORTÉE AU NOUVEAU MONDE, POËME.



A SA SAINTETÉ
LE PAPE
BENOÎT XIV.

TRÈS-SAINT PERE,

La moitié de l'Univers soumise à la Foi par un Héros Italien, m'a paru un tableau digne d'être présenté au Prince de l'Eglise, & la vénération que toute l'Europe a pour

les éminentes qualités de VOTRE SAINTETÉ, m'a inſpiré le deſir audacieux de lui préſenter cet hommage ; mais ma voix, trop foible pour célébrer ſes louanges, ne peut qu'implorer ſa protection. Mes vœux ſont exaucés ; VOTRE SAINTETÉ, qui daigne ſoutenir de ſa main paternelle la Brebis la plus ſoumiſe de ſon Troupeau, m'autoriſe à lui demander ſa Bénédiction, & la permiſſion de me dire, avec le plus profond reſpect,

TRÈS-SAINT PERE,

DE VOTRE SAINTETÉ,

La très-humble, très-obéiſſante,
très-fidelle fille & ſervante,
DU BOCCAGE.

INTRODUCTION.

UN Poëme ſur la conquête du Nouveau Monde, fait d'abord imaginer que Cortez doit en être le héros. La haute opinion que Solis nous donne des rares talents de ce Général, m'avoit fait naître la même idée ; mais, en examinant l'hiſtoire du Mexique, j'ai cru que les ſuccès des Eſpagnols, dus à la foibleſſe de Montézume, intéreſſeroient peu ; qu'il faudroit changer le caractere de ce Prince infortuné, abréger le détail de ſes batailles, & y joindre des événements d'un autre genre, qui ſe rapportaſſent à un ſeul objet. La conquête du Pérou demanderoit qu'on y ajoutât les mêmes épiſodes ; la cruauté de Pizarre l'a rendu odieux, & les divers combats qui ſubjuguerent les Incas, ne m'ont point préſenté de fait principal à choiſir. Dans la néceſſité d'inventer preſque tous les incidents qui doivent diverſifier un

grand ſujet, j'ai préféré de les rapporter à Chriſtophe Colomb, qui, le premier, par ſes connoiſſances aſtronomiques, conçut le deſſein de chercher ſur la Mer Atlantique le Continent dont les Anciens avoient parlé. Il fit part de ſes conjectures à pluſieurs Princes de l'Europe. La Cour de Madrid favoriſa ſon projet. Elevé au grade d'Amiral par Iſabelle, Reine de Caſtille, il partit en 1492, découvrit d'abord les Antilles, ſoumit aux Eſpagnols l'Iſle vaſte de S. Domingue, & toucha la terre ferme. Les obſtacles que ce Génois intrépide rencontra dans ſa Navigation, l'étonnement des Peuples qu'il vainquit, m'ont paru des images plus propres à fixer l'attention, que les aventures de ceux qui ont ſuivi la route qu'il leur avoit tracée. Ce nouvel Ulyſſe méritoit ſans doute un autre Homere. Je ſens que mon entrepriſe eſt au deſſus des forces de mon ſexe. Si le Lecteur m'eſt favorable, je regarderai ce ſuccès comme un miracle fait au nom d'un Pontife qui en a publié un traité auſſi pieux

que ſavant, & qui a daigné me permettre de lui conſacrer cet Ouvrage. Je l'ai rendu conforme à l'hiſtoire autant qu'il m'a été poſſible. Les Zémès, démons qu'adoroient les Indiens, m'ont ſervi pour la fable du Poëme : notre Religion proſcrit les Divinités du Paganiſme ; l'eſprit philoſophique de notre ſiecle ſe prête avec peine aux preſtiges de la Magie, & au pouvoir des Fées. Le ſecours des Anges, & la malignité des eſprits de ténebres, conſacrés par l'Ecriture, ſont donc le ſeul merveilleux qui puiſſe s'accorder avec nos idées. J'eſſaierois en vain de juſtifier l'uſage que j'en ai fait. C'eſt au Public à me juger. Puiſſai-je mériter ſon ſuffrage !



ARGUMENT

DU

PREMIER CHANT.

INvocation à la Vertu. Colomb parti des Ports d'Espagne, après avoir abordé dans des Isles inhabitées, apperçoit un Port favorable. Dénombrement de ses vaisseaux & de ses troupes. Les Démons du Nouveau Monde, alarmés de son entreprise, assemblent leur Conseil. Discours de Teule. Ils excitent une tempête. Les Espagnols adressent leurs vœux au Ciel. Le calme ranime l'espérance. Ils abordent en une Isle habitée. Un Vieillard, chef de cette Nation, s'avance vers Colomb. Leur entretien, par le moyen d'un Interprete que Colomb avoit trouvé abandonné dans une Isle déserte. L'Amiral est conduit dans la grotte du Vieillard. Zama, sa fille, y fait servir un repas rustique. Le Vieillard demande à Colomb son origine, & qui l'a conduit dans ces climats.





LA

COLOMBIADE.



PREMIER CHANT.

JE chante ce Génois (1), conduit par Uranie (2),
Combattu par l'enfer, attaqué par l'envie ;
Ce Nocher qui, du Tage abandonnant les ports,
De l'Inde le premier découvrit les trésors :
De l'aurore au couchant, son art vainqueur de l'onde,
Pour y porter la foi, conquit un Nouveau Monde.

(1) Christophe Colomb, né à Gênes en 1442, selon d'autres, en Lombardie, des nobles Pereltrello, découvrit le premier en 1492 le Nouveau Monde, qu'il nomma Indes Occidentales, à l'imitation des Portugais qui, dans le même temps, se frayerent un chemin aux Indes Orientales. Ce continent prit ensuite le nom d'Amérique. *Charlevoix*, tom. I, pag. 710.

(2) Muse de l'Astronomie.

Vertu, dont les Chrétiens ont étendu la loi,
Déesse de mes chants, naviguez avec moi;
D'un sexe à vous servir toujours le plus fidele,
Daignez, en ma faveur, récompenser le zele;
Par vous, chez les Hébreux triompha Débora,
Judith reçut de vous le feu qui l'inspira;
Guidez ainsi mes pas, que l'espoir qui m'anime,
A mes foibles ressorts donne un essor sublime:
Vertu, qui pouvez tout, montrez que les attraits,
Pour charmer les humains, ne sont pas nos seuls traits.

Du solstice d'hiver à la saison de Flore,
Le soleil chaque jour précipitoit l'aurore;
Depuis que sur les flots, triomphant des revers,
La flotte Ibérienne erroit loin de nos mers.
D'isle en isle Colomb fuyoit des lieux stériles;
A ses desirs enfin s'offrent d'heureux asyles:
Le sort en sa faveur semble prêt à changer.
Ce Héros, que jamais n'effraya le danger,
Est actif dans le calme à prévenir l'orage.
La nuit paroît, il craint les écueils du rivage:
Jusqu'au jour, loin du port rassemblant ses vaisseaux,
Aux chefs de ses guerriers il adresse ces mots:

Argonautes, rivaux des vainqueurs du Bosphore,
Un prix plus noble attend l'ardeur qui vous dévore:
Des maux que nous souffrons, la palme est dans les Cieux;

Qui s'endort à l'abri des faits de ses aïeux,
Perd dans l'obscurité l'éclat de sa naissance:
Nous, dont tant de périls éprouvent la constance,
Sur cette isle inconnue, offerte à nos regards,
Du Roi que nous servons, portons les étendards.
Si d'un peuple inhumain nous éprouvons l'insulte,
Le Ciel est notre appui. Pour étendre son culte,
Qu'au nombre de nos jours s'égalent nos exploits.
Il dit; la foule ainsi répondit à sa voix:
Intrépide Amiral, brave l'enfer & l'onde;
Nous te suivrons sans crainte aux deux poles du monde.
Nos ans sont passagers; mais les faits éclatants
N'ont rien à redouter des outrages du temps.
Nos guerriers, dans l'ardeur que ce discours inspire,
D'un nouvel univers se promettent l'empire,
Et leur espoir déja voit une autre Colchos (3).

Le nom des Héros Grecs distinguoit leurs vaisseaux:
Un vieux pin qu'enfanta la terre hyperborée,
Sert de mât à l'Argo (4), sur sa poupe dorée:
Le prudent Mathéos, de Typhis (5) le rival,
Guide un nouveau Jason, en servant l'Amiral;
Ce chef, qui sous ses yeux tient les freres d'Hélene (6),

(3) Ville de la Colchide, suivant la fable, fameuse par la Toison d'or.

(4) Nom du navire des Argonautes.

(5) Pilote de Jason, Fils d'Eson, Roi de Thessalie, à la conquête de la Toison d'or. On lui compare Perez Mathéos, Pilote du vaisseau que montoit Colomb... *Charlev.* tom. I, p. 163.

(6) Deux vaisseaux, nommés Castor & Pollux, du nom des deux freres d'Hélene.

Sur ces vaiſſeaux ſouvent vit éclater la haine :
Jule (7) y conduit Porras ; Mendez y ſuit Pinzon (8).
Le traître Ximenès (9) montoit le Télamon.
On cherche en vain l'Alcide, il eſt au fond de l'onde ;
Torrès (10) ſon conducteur ne voit plus l'œil du monde.

O Gênes ! lieu fameux d'où ſortit mon Héros ;
Fieſqui, (11) né dans vos champs, partage ſes travaux ;
Il conduit ſur l'Orphée Albe & le ſavant Boiles (12).
On n'y vit point ce ſage obſerver les étoiles,
Ni conſulter l'aimant, ſujet à s'égarer :
S'il regardoit le Ciel, c'étoit pour l'implorer ;
Sa voix le rend propice à la ſainte entrepriſe.

Puis-je oublier la gloire à vos travaux acquiſe,
Audacieux Pizarre (13), invincible Cortez (14) ?
L'un ſur le Calaïs, l'autre ſur le Zétès (15),
De ces Héros ailés prenant le vol agile,

(7) Jules Nuguès & d'autres Eſpagnols ici nommés, ſuivirent Colomb dans ſon entrepriſe. *Charlev.*

(8) Eſpagnol ambitieux, qui conſpira contre Colomb. *Charlev.* tom. I, p. 80.

(9) Navarrois jaloux & emporté, qui voulut aſſaſſiner Colomb. *Charlev.* tom. I, p. 153.

(10) Eſpagnol péri dans un naufrage. *ib.* tom. I, p. 215.

(11) Noble Génois, ami de Colomb. *ib.* tom. I, p. 246.

(12) Le P. D. Boyl, Bénédictin Catalan, ſupérieur des Miſſionnaires qui ſuivirent Colomb en Amérique. tom. 1, p. 112.

(13) Eſpagnol qui montra un caractere ferme & cruel dans ſa conquête du Pérou. *Charlev.* tom. I, p. 439.

(14) Eſpagnol qui fit la conquête du Mexique ſous Charles V, & y maſſacra une multitude innombrable de peuples. *Solis. Herrera.*

(15) Argonautes, fils de Borée & d'Orythie, auxquels les Poëtes donnerent des ailes.

Vous portiez les coursiers (16) d'Afrique & de Castille.
L'intrépide Morgant (17) enchaîne sur l'Hilas
Des dogues, dans l'Ecosse exercés aux combats :
Sous ses drapeaux, Hastings (18), Arcy (19),
Murray (20), Stanhope (21),
Pour étendre leur gloire, abandonnent l'Europe,
Marcoussy (22), Neustrien, que chérit le Génois,
Le suit sur le Thésée, y regne, & sous ses loix
Brillent Boulainvilliers (23), Amboise (24),
Aidie (25), Angenne (26).
Ces guerriers, dont le bras triompha sur la Seine,
Cherchent d'autres hazards : ils veulent, sur les mers,
Par la valeur françoise, étonner l'univers.

(16) Colomb embarqua des chevaux pour son entreprise. Ces animaux inconnus à l'Amérique y causerent la plus grande surprise.

(17) Fameux Pirate Anglois, toujours suivi d'une troupe de dogues exercés aux combats. *Axmelin*, Histoire des Flibustiers, tom. II, p. I.

(18) Très-noble maison d'Angleterre, qui subsiste dans la personne de Milord Huntingtovvn, distingué par ses qualités personnelles, aujourd'hui grand Ecuyer du Roi.

(19) D'une maison originaire de Normandie, qui conserve son éclat dans la personne de Milord Holdernefs.

(20) D'une ancienne noblesse d'Ecosse, perpétuée dans la personne de Milord Stormont, choisi dès sa jeunesse pour un des Pairs députés au Parlement d'Angleterre.

(21) Illustre maison d'Angleterre, qui brille encore dans la personne du Comte de Chesterfield ; son mérite distingué dans les plus grandes places de l'Etat, eut pour prix la gloire bien rare de réunir en sa faveur le suffrage de tous les gens de goût de l'Europe.

(22) Normand de la même maison que Louis Mallet de Graville, Seigneur de Mircoussy, Amiral de France, sous Charles VIII. *V. Moreri.*

(23) D'une illustre maison de Picardie.

(24) De la famille du Cardinal d'Amboise, premier Ministre sous Louis XII.

(25) De la même maison que celui à qui Louis XI donna le Comté de Comminges, & qui fut Amiral de France. *V. Moreri.*

(26) Ancienne maison de France, qui rendit de grands services à Charles V. contre les Anglois. *V. Moreri.*

Le Pélée & l'Ajax, qu'arma l'Andalousie,
Avoient pour conducteurs Margarit(27)& Garcie(28).
De plus légers vaisseaux, dont je tairai les noms,
Autour de l'Amiral rangeoient leurs pavillons.
Des chefs qu'il a perdus, s'il plaint le sort funeste,
Consolé par le prix du nombre qui lui reste,
Sans crainte il vogue au port, & croyant y toucher,
La voile se replie à la voix du Nocher.

Tandis qu'aux Castillans l'espérance trompeuse,
A promettre des biens se montre ingénieuse;
Que Diane, en lançant ses rayons incertains,
A bondir sur les eaux invite les dauphins,
Sur les flots argentés, où brille son image,
Les vaisseaux à pas lents s'avançoient au rivage.
Mais les démons qu'en Grece adoroient les mortels,
Sous d'autres noms dans l'Inde encensés aux autels,
S'opposent au Génois que leur pouvoir redoute.
Pour peindre ces faux Dieux, ma muse peut sans doute
Rendre à Venus Cythere, & l'Olympe à Junon:
Satan, sous mes pinceaux, prend les traits de Pluton,
Du Cocyte les morts passent les eaux fatales.

Boia (29), Teule, Zémès, Déités infernales,

(27) Le Commandeur D. Pedro Margarit, Seigneur Catalan. *Charlevoix*, tom. I, p. 124.
(28) Noble Espagnol.

(29) Dieux malfaisants, dont les Indiens appaisoient la fureur par des sacrifices de victimes humaines. Ces peuples, très-

Qu'implorent ces climats de l'Europe ignorés,
Rassemblent de leur Roi les drapeaux révérés.
Par le bruit de leurs fers s'annonçoient leurs armées :
Les serpents qu'enfantoient leurs têtes enflammées,
Formoient les sifflements qu'on entend à Lemnos,
Quand le fer embrasé s'éteint au sein des eaux.

Teule qui, sur le Styx, d'Eole tient l'empire,
Porte aux pieds de Satan la haine qu'il inspire ;
Le feu sort de ses yeux, de pleurs ensanglantés ;
La terreur & la mort marchent à ses côtés ;
Pour sceptre dans ses mains est la clef des tempêtes.
D'un nuage de soufre, où flottent mille têtes,
Sort son front imposant, & l'enfer agité
Devient calme à sa voix, comme l'eau du Léthé :
Même au sein de l'ingrat, du traître, du parjure,
Le remords un moment étouffe son murmure.

Roi de ces sombres bords, dit le démon des vents,
Dans l'Inde, où vos autels sont parfumés d'encens,
Souffrirez-vous qu'en paix regnent les fils du Tage ?
L'autre moitié du globe a ses Dieux en partage ;
Notre grand ennemi l'a conquis par ses dons.
Ah ! s'il creusa jadis l'abîme où nous souffrons,

superstitieux, croyoient aux spectres, aux talismans, à la magie, aux oracles, & adoroient leurs Dieux sous la figure de crapauds, de serpents, de crocodiles, & autres représentations monstrueuses. *Charlev.* tom. I, p. 54.

Parons du moins le coup que ſa main nous apprête.
Il veut dans notre Monde étendre ſa conquête,
Y tranſmettre ſes loix, & s'y voir adoré.
Quoi ! nos Temples détruits, ſous le ſien révéré,
Verroient ſur leurs débris éterniſer ſa gloire !
Sans défendre vos droits, cédez-vous la victoire ?
Songez qu'un vil mortel, au mépris des enfers,
Contre notre pouvoir oſe armer l'univers.
Ce Génois éclairé, ferme dans les déſaſtres,
Connoît le fond des mers, ſait meſurer les aſtres,
Réduire les eſprits, & conquérir les cœurs.
D'un ſi vaillant guerrier craignons les traits vainqueurs.
Vanter un ennemi, m'eſt un cruel ſupplice :
Mais l'orgueil alarmé parle ſans artifice.
Vaincu par la terreur, s'il peſe les hazards,
L'intérêt, le danger, fixent ſeuls ſes regards.
La flotte que je crains, touche au but de ſa courſe :
L'enſevelir dans l'onde, eſt ma ſeule reſſource.

Livre aux vents, dit Satan, ce peuple audacieux :
Que tous les éléments ſe déchaînent contr'eux :
Répands dans l'univers la fureur qui t'anime.
La mer tremble à ces mots, tout frémit dans l'abîme ;
Le choc de mille mains étincele dans l'air,
Comme le ſein d'un roc frappé des coups du fer,
Ou les corps embraſés par le choc électrique.

L'enfer

L'enfer qui, par échos, répond au bruit magique,
Reſſemble au ciel qui tonne à coups précipités.
Teule à pas de géant marche aux antres voûtés,
Où des vents orageux gémiſſent les cohortes.
Sa clef d'airain à peine en deſſerre les portes,
Que, ſur leurs gonds tournant avec rapidité,
Ce démon intrépide en eſt preſqu'emporté ;
Les autans ſouterreins, qui menacent les nues,
Des ſoupiraux profonds ſortent par mille iſſues,
Soulevent l'océan, portent aux cieux les flots.
Dieu permit aux enfers d'éprouver ſes héros :
Le calme au même inſtant ſe transforme en tourmente;
L'effroi des alcyons rend leur voix gémiſſante;
Sur les flots écumeux les vaiſſeaux emportés,
Des cieux au fond des mers ſemblent précipités;
Au milieu des torrents qui fondent des nuages,
La peur glace les bras ſuſpendus aux cordages;
Tout ſe briſe, & la voile abandonnée aux vents,
Implore en vain les ſoins des pâles Caſtillans.
Mathéos vit trois fois l'heure où la nuit s'envole,
Depuis que cette flotte, errante au gré d'Eole,
S'écarte du rivage où Colomb crut toucher.
L'art manque à tant de maux, & les cris du Nocher,
Mêlés au bruit des mers, juſqu'aux cieux vont
ſe rendre.
L'Amiral, dont la voix ne ſe fait plus entendre,
Par les vœux du Pontife, implore ainſi ſon Dieu:

Souverain Créateur, qui, préſent en tout lieu,
Tiens les aſtres, les airs, la terre en équilibre;
Toi qui fendis les eaux pour rendre un peuple libre,
D'un ſeul de tes regards tu peux calmer ces flots.
Voudrois-tu, dans ce gouffre, abîmer nos vaiſſeaux?
Si notre découverte eſt à jamais perdue,
Qui portera tes loix ſur cette onde inconnue?
Par ton ordre & pour toi, nous bravons le danger.
Le ſort qui nous pourſuit, à ton gré peut changer:
Grand Dieu! ton ſeul appui ſoutient notre entrepriſe:
Fais-nous toucher la terre à nos travaux promiſe.

Chacun à ces accents joint des cris douloureux:
La crainte du péril, mere de tant de vœux,
Aux yeux de la pitié, dans le Ciel trouva grace.
Bientôt l'onde élevée applanit ſa ſurface;
Les autans furieux, par un Ange enchaînés,
Sous des antres profonds rentrerent conſternés.
Dès que les aquilons permirent au zéphire
De ramener la paix ſur le liquide empire,
Dans un nuage ouvert le Nord fit entrevoir
L'étoile (30) des Nochers, leur guide & leur eſpoir.
Ce flambeau les conſole: & tel que de la nue
Une douce vapeur, ſur les fleurs deſcendue,
En redreſſe la tige, & ranime les fruits;

(30) L'Etoile polaire.

Le calme heureux des airs, paſſé dans les eſprits,
Releve le courage abattu par la crainte.
L'Amiral, qui jamais n'en reſſentit l'atteinte,
Remet à ſon Typhis les rênes de l'Argo,
Ordonne qu'à ſa droite il laiſſe Caliſto (31),
Er qu'il vogue au couchant, en attendant l'aurore.
L'orient s'éclaircit, le ſoleil prêt d'éclore,
Sur ſon char matinal brille, rougit les flots,
Et d'un jour plus ſerein flatte les matelots.
L'air ſe remplit d'odeurs, telles que l'Arabie
En exhale aux confins & d'Afrique & d'Aſie.
Pour combler les deſirs du voyageur ravi,
Ce bien inattendu, d'un autre fut ſuivi;
L'aſtre du jour éclaire une côre étendue,
Dont la diverſité charme & ſurprend la vue.
D'un côté, des rochers ſuſpendus ſur les eaux,
Sans le ſecours de l'art imitent ſes rravaux;
En monſtres, en géants, taillés par la nature,
D'un mêlange de voix ils forment le murmure (32):
Les peuples de ces bords y ſemblent raſſemblés;
Le mouvement des mers par des coups redoublés,
En creuſant les rochers, y rend ce bruit ſauvage

(31) Fille de Lycaon, Nymphe de Diane. Jupiter, ſous la figure de cette Déeſſe, la ſéduiſit: Diane la chaſſa de ſa Cour. Caliſto alla dans les bois accoucher d'Arcas. Junon, jalouſe, la métamorphoſa en ourſe, ainſi que ſon fils; mais Jupiter les plaça dans le Ciel. Ces Conſtellations ſont nommées la grande & la petite Ourſe.

(32) Quand on ſe promene aux bords de la mer, le murmure des flots ſemble ſortir des rochers qui bordent le rivage.

Que ſur l'aile des vents l'écho porte au rivage.

L'autre côté du port, ouvert aux voyageurs,
Eſt un amphithéatre & de fruits & de fleurs,
Bordé d'un ſable d'or, où l'onde toujours pure,
Du plus beau coquillage étale la parure ;
Là, de nombreux pêcheurs, pour remplir leurs canots (33),
Ne cherchent point en vain leur moiſſon dans les flots.

Fortunés habitants de ces rives fécondes,
Quel effroi notre flotte apporte ſur vos ondes !
Vos filets ſurchargés échappent de vos mains.
Tandis que, pour gagner vos eſprits incertains,
On vous montre les dons que Colomb vous deſtine,
La voile vers vos bords par ſon ordre s'incline ;
La ſonde conſultée annonce un heureux port,
Et la proue au rivage, en voguant ſans effort,
Dans un fleuve profond s'ouvre un accès facile.
Des arbriſſeaux fleuris ombragent cet aſyle ;
Sur les côteaux voiſins, mille brillants ruiſſeaux,
De rochers en rochers precipitent leurs eaux :
L'art peint dans nos jardins ces jeux de la nature,
Là, l'onde par caſcade arroſe la verdure ;

(33) Les canots des Indiens, faits du tronc d'un ſeul arbre creuſé par le feu, contenoient juſqu'à vingt hommes. *Solis*, Hiſtoire du Mexique, tom. I, p. 37. *Charlev.* tom. I, p. 48.

Des torrents, dont le cours creuſe divers vallons,
Fertiliſent les champs, font germer les moiſſons.
Quoiqu'au même degré du ciel des Heſpérides,
L'été de ces climats ne les rend point arides;
Et des lieux où la Fable a feint tant de beautés,
Les Iſles que je chante, ont les réalités.
L'automne, qui ſouvent les couvre de nuages,
N'en vit jamais la chûte inonder ces rivages;
Sans qu'aux regards le jour y perde ſa ſplendeur,
Ce voile ſecourable en modere l'ardeur.
Dans le chaud du midi, des zéphirs tutélaires
Venoient dans leurs travaux conſoler les Iberes;
Ils toucherent au port, & l'eſpoir du repos
Leur fit au même inſtant abandonner les flots.

Sur le rocher voiſin, une troupe apperçue
Détermine leur marche, & s'étonne à leur vue.
Le Chef qui la conduit, ſuit un ſentier profond;
Ses cheveux blancs épars, les rides de ſon front,
Sans art, ſans vêtements, ſa taille avantageuſe,
Annoncent mieux ſon rang qu'une marche pompeuſe;
Sa candeur brille plus que l'or des Rois Perſans.
Si les habits, les traits, les vaiſſeaux Caſtillans,
Par leur nouvel aſpect attirent le Sauvage,
Du peuple qui le ſuit, les geſtes, le langage,
De nos Européens étonnent les eſprits;
Et ces divers humains, également ſurpris,

Contemplent à l'envi leur figure inconnue.
Les Indiens, sans trouble, & d'une ame ingénue,
Expriment à Colomb, en lui montrant les Cieux,
Qu'on le croit descendu de ce séjour des Dieux.

L'Amiral vers leur Chef, en s'inclinant, s'avance,
Et, pour l'entretenir, emprunte l'assistance
D'un jeune Européen, qu'en ce Monde nouveau,
Dans une isle déserte, il prit sur son vaisseau.
Quel bonheur imprévu! (Dieu le permit, sans doute.)
L'interprete entendu du vieillard qui l'écoute,
De l'illustre Génois exprime ainsi les vœux:

O vous! qui paroissez régir ce peuple heureux,
Si l'hospitalité dans vos champs est connue,
Par votre air vertueux mon ame prévenue,
D'un œil rempli d'espoir voit ces lieux enchantés.
Sur l'onde, où vers vos bords les vents nous ont portés,
Nul projet dangereux ne dirige ma course:
Le malheur m'y conduit, soyez-y ma ressource;
Et bientôt dans ma route, au delà de vos mers;
J'irai de vos bienfaits instruire l'univers.
Les yeux des Castillans fixés sur le Sauvage,
Au discours de leur Chef unissoient leur hommage.

A leur voix l'Indien donne une entiere foi:
Son cœur, né sans détour, est aussi sans effroi.

Il dit à ses amis : (c'étoit sa seule suite)
Pour charmer l'étranger qu'à nos repas j'invite,
Mêlez dans nos liqueurs les parfums les plus doux.

Vers la terre, à ces mots, il courbe les genoux,
Autant qu'il est permis dans le déclin de l'âge.
Joignant à pas tardifs Colomb qu'il envisage ;
Etre divin, dit-il, que ces côteaux peuplés
Virent franchir les mers sur des monstres ailés,
La rive où tu descends, t'offrira sans mesure
Les douceurs & les biens qu'y verse la nature.
J'y regne, & mon desir est d'y combler tes vœux :
Suis-moi dans nos vallons ; vois ce séjour heureux :
Là, les tiens, par mes soins, auront un sûr asyle.

Du vieillard l'Amiral suit la marche tranquille,
L'interprete l'escorte ; en foule sur leurs pas
S'avancent Marcoussy, Morgant, Fiesqui, Porras,
Et les plus fameux Chefs que sur l'Ebre on vit naître.
A leurs yeux, dans ces bois, tout prend un nouvel être :
Les animaux, les fruits, les arbres pleins d'encens
N'ont rien dans leur aspect qui ressemble à nos champs :
Le soleil y répand une clarté plus vive ;
Mais si des champs de l'air la troupe fugitive,
De l'ambre & des rubis y porte les couleurs,

Leur ramage farouche a des sons moins flatteurs (34)
Que le doux rossignol & la tendre fauvette.

Sur ces bords, l'oiseau-mouche (35) a choisi sa retraite :
Jusques dans nos climats son plumage apporté,
Par l'art de Réaumur (36) conserve sa beauté.
Aux lieux que je décris, un animal sauvage (37)
Des humains a les traits, l'adresse & le courage.
A grand bruit l'aloès (38) chaque siecle y fleurit.
L'Inde, qui du coco (39) tire un lait qui nourrit,
Des vapeurs d'un feuillage (40) enivre la paresse.
Le fruit du cotonnier (41) y sert à la mollesse.

(34) Le gazouillement des oiseaux ne fait pas, aux Antilles, un des agréments des bois ; s'ils charment les yeux par leur plumage, ils flattent peu les oreilles. *Charlev*. tom I, p. 30.

(35) Le Colibri, oiseau de l'Amérique, gros comme un hanneton, paré des plus riches couleurs. Il porte sur la tête une aigrette noire, a le bec courbé, noir & poli, les yeux brillants comme des diamants. *Charlev*. p. 31.

(36) M. de Réaumur, de l'Académie des Sciences ; son cabinet d'histoire naturelle fut connu de toute l'Europe.

(37) Le Singe. Il y en a de quatre à cinq pieds de haut, avec de larges épaules ; ils vont aux cannes de sucre, rangés en bataille, & précedés d'avant-coureurs pour découvrir les embuscades. *Le P. Le Comte. Frezier.*

(38) Plante de la figure d'un artichaut. On dit que tous les cent ans sa tige à fleur fort à grand bruit. En 1754, dans le jardin du Comte de Lymbourg Styrum à Carlsback, il en fleurit un qui s'éleva de vingt-six pieds : avec vingt huit rameaux qui portoient trois mille fleurs. *Journal de Verdun*, 1754.

(39) Espece de Palmier, haut de trente à quarante pieds. On s'en sert à couvrir les maisons & à faire des nattes. Du sommet sortent des feuilles de 10 pieds, & une espece de chou fleur excellent, de la grosseur du bras ; dont on distille un vin agréable, qui enivre. L'écorce fendue produit une eau rafraîchissante.

(40) Le Tabac.

(41) Le Coton vient d'un arbre en forme de buisson, dont la feuille est semblable au Sycomore. La fleur violette, ou jaune, a la figure d'une cloche, & produit des fruits de la grosseur

Le cacao (42) fournit le nectar des repas.
Le mangle (43), l'acajou (44), le cédrat (45),
l'ananas (46),
Répandent leurs parfums dans l'air qu'on y respire ;
Et, sous mille autres noms, Flore y charme Zéphire.

Les Espagnols ravis, en parcourant ces bois,
Du Nestor qui les guide interrogent la voix.
Au milieu de ces fruits, des oiseaux, de l'ombrage,
De tant d'objets nouveaux il leur apprend l'usage:
On l'écoute, on le suit ; s'il avance à pas lents,
Ses discours, dans la route, en abregent le temps.
Sous des pins, de son antre on trouve enfin l'issue:
A l'insecte importun cette grotte inconnue

d'une noix, couverts d'une écorce dure & noire, qui se fend à l'ardeur du soleil. Alors on apperçoit le coton dont elle est remplie. Il y a dans chaque fruit de petites feves, semence de l'arbre cotonnier.

(42) Fruit du Cacaoyer, arbre de la figure d'un cerisier, dont la feuille ressemble à l'oranger, qui ne croît qu'à l'ombre d'autres arbres appellés les meres du Cacaoyer. Le fruit dans une gousse de la grosseur d'un concombre, contient jusqu'à quarante grains, dont on fait une pâte, mêlée avec de la vanille & du sucre, qui fait le Chocolat.

(43) Le Mangle, arbre des lieux marécageux, ressemblant au poirier. Il porte des gousses comme des bâtons de casse, remplies d'une moëlle blanche & amere, que les Indiens mangent comme une nourriture saine. Le bois en est solide, & sert aux bâtiments. Les rameaux de la Mangle, après s'être élevés, se recourbent à terre, où ils reprennent racine & forment de nouveaux arbres.

(44) Arbre de la hauteur d'un pommier. Le bois en est rougeâtre. Des extrêmités des branches sort un bouquet de fleurs panachées, qui produit un fruit où se trouve une amande bonne à manger. Du tronc de l'Acajou coule une gomme comme celle du Sénégal.

(45) Espece de Citronnier, dont le fruit est doux & odoriférant, ainsi que les feuilles, qui pourroient faire de la limonade.

(46) Fruit gros, pyramidal, jaune quand il est mûr, & composé de plusieurs tubercules couronnés de feuilles vertes ; il passe pour le meilleur des Indes.

Laiſſe les yeux, ſans trouble, y goûter le ſommeil:
Par le ſommet ouvert, les rayons du ſoleil,
Sur l'albâtre des murs répandent la lumiere.
La main du temps creuſa cette vaſte carriere:
Sa défenſe eſt la paix, la candeur, l'équité,
Et ſon ſeul ornement une jeune beauté,
A qui l'heureux Vieillard avoit donné naiſſance.
Comme Eve, elle étoit nue (47); une égale innocence
L'offre aux regards ſans honte, & voile ſes appas:
Les graces qu'elle ignore accompagnent ſes pas,
Et pour tout vêtement, en formant ſa parure,
D'un plumage azuré couvrirent ſa ceinture:
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris.
L'objet qu'elle embellit, n'en connoît point le prix:
Ses longs cheveux flottoient ſur ſon ſein prêt d'éclore,
Que ce climat brûlant n'obſcurcit point encore;
Et l'aſpect imprévu de tant de Caſtillans,
D'étonnement, d'effroi, peint ſes regards brillants:
Ses mains du choix des fruits ſe formant une étude,
Demeurent un moment dans la même attitude.

Ne tremble point, Zama, dit le tendre Vieillard,
Ces êtres nés du Ciel, des mers, ou du hazard,
Sans troubler notre aſyle, entreront en partage

(47) Avant la découverte du Nouveau Monde, tous les peuples de ce continent alloient nus, ou ne portoient pour ornement qu'une ceinture de plumes.

Des mets que ton adreſſe apprête à mon uſage.
Bientôt ſur des tiſſus d'écorces de palmiers
On joint aux poiſſons ſecs des micots (48), des
ramiers,
Et pour dons de Cérès la fertile banane (49).
Le Vieillard & ſa fille, aſſis ſous leur cabane,
La jeuneſſe Indienne & les Ibériens,
De ce feſtin frugal ſe partagent les biens.
Le beſoin indulgent en chérit l'abondance.
Déja dans ce repas régnoit la confiance
Qu'une longue habitude ajoute à nos plaiſirs.
Dès que la faim ardente eut calmé ſes deſirs,
Le pere de Zama, dans ſa ſurpriſe extrême,
Occupé de ſon hôte, & s'oubliant lui-même,
L'œil fixe ſur Colomb, l'interroge en ces mots:
(L'interprete l'écoute, & le rend au héros)

Etranger, dont l'air noble & la douce élo-
quence
Annoncent que des Dieux ta race a pris naiſſance,
Voyant qu'à nos beſoins t'ont ſoumis les deſtins,
J'oſerois te compter au nombre des humains,
Si nos peres n'avoient appris de leurs ancêtres

(48) Sorte de Sapajou que mangent les Indiens. Voyage d'Ulloa, p. 50, v. I.

(49) Fruit d'un gros roſeau, haut de douze à quinze pieds, dont la feuille ſuffit pour emmaillotter un enfant. Le fruit du Bananier eſt au ſommet, en grappe groſſe comme le bras, & propre à cuire ſous la cendre. Les Indiens s'en ſervent au lieu de pain.

Que, ſeuls (50) dans l'univers, nous en ſommes
les maîtres.
Dans le ſein de la terre engendrés du ſoleil,
Chaque jour par nos vœux nous hâtons ſon réveil;
On ſent, à ſon lever, que par lui tout reſpire:
Les flambeaux de la nuit reſpectent ſon empire;
Tu vois, dans ſes rayons, leur éclat s'abſorber.
Ces feux du firmament, qu'en l'air on voit tomber,
T'auroient-ils donné l'être? Arrives-tu des mondes
Où la mort nous conduit par des routes profondes,
Où des femmes ſans nombre enchantent les deſirs?
Les fruits de ces beaux lieux, les liqueurs, les plaiſirs,
En te prêtant peut-être une nouvelle eſſence,
Ont de nos traits aux tiens changé la reſſemblance.
Apprends-moi tes deſtins: dis quels ſecrets reſſorts
T'ont porté, par les airs, ſur nos terreſtres bords.
Senſible à tes malheurs, charmé de ta ſageſſe,
Une amitié naiſſante à ton ſort m'intéreſſe.

(50) On a trouvé pluſieurs iſles dont les habitants croyoient que leur terre étoit le monde entier, n'ayant eu commerce avec aucun autre peuple.

Fin du premier Chant.

ARGUMENT

DU

SECOND CHANT.

Discours de Colomb sur son origine, sur l'Etre suprême, sur l'étendue de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe. Description des mœurs, des loix & de l'industrie des habitants de ces trois parties du Monde. Réponse du Vieillard. Peinture des mœurs des habitants de son Isle. Pour lui donner une idée des arts, du commerce & de la navigation, l'Amiral reprend son récit. Sage réflexion du Vieillard. Zama, qui commence à s'intéresser pour l'Amiral, lui demande le récit de ses aventures.





LA COLOMBIADE.



SECOND CHANT.

VEnérable Vieillard ; répondit le Génois,
Ici la vérité va parler par ma voix :
Vous montrez des vertus dignes de la connoître.
Sachez que dans les Cieux on ne m'a point vu naître,
Mais que tout eſt ſoumis au Dieu qui me conduit.
L'aſtre brillant du jour, les flambeaux de la nuit,
La terre & ſes enfants, de ce Dieu ſont l'ouvrage,
J'en ſuis un tel que vous, mais d'un autre rivage.
Vous donnez à ce Monde un cercle trop borné.
Avant de vous nommer les lieux où je ſuis né,
Je dois de l'univers vous peindre l'étendue.
Auſſi prompt qu'un oiſeau qui ſe perd dans la nue,
Un voyageur ardent à précéder le jour,
Mille fois dans ſa courſe en verroit le retour,

Avant qu'il parcourût l'enceinte de la terre.
Ce globe, suspendu dans l'Ether qui l'enserre,
Y tourne sur son axe, & depuis six mille ans
La marche du soleil y partage les temps.
Son oblique carriere autour de notre Monde
Divise en cinq climats les cieux, la terre & l'onde.
La Zone (1) où vous régnez sous ses brûlants aspects,
Reçoit des jours égaux de ses rayons directs;
Cet astre deux fois l'an, cherchant le Sud ou l'Ourse,
Passe à votre Zénith, poursuit au loin sa course;
D'un pas alternatif y tempere (2) les jours,
En abrege l'espace ou prolonge le cours;
Mais sa clarté perçant au travers de la nue,
Aux deux poles du Monde à peine est apperçue (3):
Le jour fuit ces déserts; le globe lumineux,
Qui pendant deux saisons les prive de ses feux,
N'y laisse pour flambeau qu'un foible crépuscule:
La terre, aride alors, trompe l'espoir crédule;
Et les fleuves, dont l'air crystallise les eaux,
Sans fléchir sous leur poids, y portent des fardeaux;
A leur rapidité le froid donne des chaînes.

(1) La Zone torride, où le jour & la nuit sont égaux, est terminée par les deux Tropiques, & divisée en deux par l'Equateur, que le soleil traverse deux fois dans l'année, pour aller du Tropique du Cancer au Tropique du Capricorne. C'est dans cet intervalle qu'il parcourt les douze signes du Zodiaque.

(2) Les deux Zones tempérées, où les nuits & les jours sont inégaux, s'étendent depuis les deux Tropiques jusques aux Cercles polaires.

(3) Soos les Poles, il y a six mois de jour & six mois de nuit de suite.

O Mort!

O Mort! ton souffle ainsi glace le sang des veines,
Et ton sceptre de fer triomphe en ces climats.
La faim voit les moissons s'y changer en frimats:
L'haleine des humains dans les airs se congele:
Sous des antres profonds, un feu qu'on renouvelle,
Y tient lieu du printemps, qu'après de longs hivers,
A pas lents, le soleil ramene en ces déserts.
Vous, qu'un heureux destin plaça sur ce rivage,
Vous tremblez des horreurs dont je trace l'image:
Je vois, à ce tableau, vos esprits incertains
Douter qu'en de tels lieux on trouve des humains.
Admirez du Très-Haut la sagesse profonde.
Du Nord au Pole Austral, s'il a peuplé le monde,
Il grave dans nos cœurs un invincible amour
Pour la terre où d'abord nous recevons le jour.
Du rivage où l'aurore à vos yeux prend naissance,
Tournant où le soleil vers le midi s'avance,
Sous ses rayons directs s'étend, loin de vos mers,
Un des trois continents qui forment l'univers.
Afrique en est le nom. Cette plage brûlante
Plaît, malgré ses rigueurs, aux humains qu'elle enfante.
Le centre y reste en proie au tigre, aux léopards:
Les bords, plus habités, s'ouvrent seuls aux regards.
Des idoles sans nombre, & d'un aspect bisarre,
Y reçoivent l'encens d'un peuple aussi barbare
Que les monstres nourris dans cet affreux séjour.

Un Isthme (4) unit l'Afrique à l'Asie, où le jour
S'éteint au sein des mers, quand vous voyez l'aurore (5);
Là, dans ses vastes champs, la Chine voit éclore
Autant de citoyens que vos prés ont de fleurs;
Quoique de mille Dieux ils soient adorateurs,
Un grand législateur (6) a transmis à leurs sages,
Que le ressort des corps, vivant d'âges en âges,
Est l'unique pouvoir qui régit l'univers,
Et qu'un cœur vertueux, ferme dans les revers,
Trouve seul du bonheur les véritables sources.
Aux bords voisins le luxe, épuisant ses ressources,
En vain dans les plaisirs met la félicité.
Chez l'Indien oisif languit la volupté;
Croyant qu'après la mort, dans la matiere errante,
L'ame de ses aïeux, à jamais renaissante,
Anime les poissons, les brutes, les oiseaux,
Il n'ose se nourrir du sang des animaux (7).

Ces erreurs, qui du temps ont la vicissitude,

(4) L'Isthme de Suez, entre la Méditerranée & la mer Rouge, a environ soixante milles d'étendue, & sépare l'Asie de l'Afrique.

(5) Quand le soleil se couche à la Chine, il se leve aux Antilles.

(6) Confucius, fameux philosophe Chinois, qui vivoit 550 ans avant Jesus-Christ, condamnoit l'idolâtrie, & divisoit sa doctrine en quatre parties. 1. Les moyens d'acquérir les vertus. 2. L'art de raisonner. 3. La politique du gouvernement. 4. La science des mœurs. Il restoit encore, en 1646, un de ses descendants, que l'Empereur de la Chine traitoit avec distinction.

(7) La Métempsycose, opinion des anciens Brachmanes, dure encore parmi les Banians & autres idolâtres de l'Inde & de la Chine. Ils ne tuent ni ne mangent aucun animal qui ait eu vie, dans la crainte d'y rencontrer l'ame de leurs peres. Pythagore avoit pris d'eux cette opinion.

Des plus ſubtils eſprits épuiſerent l'étude.
Chacun crut dévoiler aux regards curieux
L'ordre de la nature & l'eſſence des Dieux.
Sur des atomes (8) vains, le feu, l'éther, ou
l'onde,
Tour-à-tour on fonda l'origine du Monde.
Ce ſecret eſt connu du ſeul Dieu que je ſers,
Qui voit naître & tomber ces ſyſtêmes divers,
Comme au pied d'un rocher une vague formée,
Sous l'autre qui s'éleve, eſt ſans ceſſe abîmée.
Les Mages (9), qui jadis gouvernoient les Perſans,
Comme vous au ſoleil préſentoient leur encens:
Aujourd'hui le vrai Dieu dans leurs temples préſide;
Mais leur culte obéit au penchant qui les guide.
Le nôtre, aux nœuds d'hymen reſſerrant les plaiſirs,
Veut qu'un unique objet y comble nos deſirs.
Par des femmes ſans nombre irritant leur tendreſſe,
Ali (10) leur faux-prophete enchanta leur molleſſe;

(8) Epicure attribuoit la formation du monde au concours des atomes, ou parcelles de matiere de différentes formes, qui, après avoir ſubſiſté éternellement, s'étoient depuis un certain temps accrochées dans le vuide.

Parménide a dit que la terre ronde avoit deux éléments, le feu & la terre; & que la génération des hommes venoit du ſoleil.

Thalès, que l'eau étoit le principe de toutes choſes, & que le monde avoit une ame. Il prédit le premier les éclipſes. Selon Anaximandre, le principe des êtres étoit un élément infini, dont les parties ſe changeoient, mais dont le tout étoit immuable. Il inventa la ſphere, au rapport de Pline.

(9) Zoroaſtre s'acquit, par le moyen de ſes prédictions, l'Empire des Bactriens du temps de Ninus, Roi des Aſſyriens. Les Perſans ſont encore ſectateurs de Zoroaſtre, & croient à l'Aſtrologie judiciaire.

(10) Aly, gendre & ſectateur de Mahomet, réforma ſa loi, qui eſt encore ſuivie par les Perſes.

Morale qu'il reçut d'un fameux imposteur (11),
Des Arabes voisins & Pontife & vainqueur.

Ses sujets, que la guerre asservit aux Tartares,
Des rivages glacés prirent les mœurs barbares.
Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillerent jadis des Empires puissants;
Le berceau des beaux Arts, l'Egypte (12) utile au
Monde;
L'opulente Assyrie (13), en voluptés féconde;
La Phénicie (14), où l'homme osa braver les mers;
Et tant d'autres Etats, dont l'éclat, les revers,
Dans l'abîme des temps se perdent comme une ombre;
La renommée oublie & leurs faits & leur nombre:
Tout périt, tout varie; & la course des ans

(11) Mahomet, après avoir soumis l'Arabie dans le sixieme siecle, fut législateur & fondateur de l'Empire des Musulmans, nom qu'il donna à ceux qui embrassoient sa Religion. Cet Empire est aux Turcs, depuis que les Tartares, venus des bords de la mer Caspienne, s'en rendirent les maîtres en 1298, sous Ottoman leur premier Empereur, qui en établit la capitale à Burse en Bithynie, transférée depuis à Andrinople, & enfin à Constantinople.

(12) Les Egyptiens ont les premiers cultivé les sciences & les arts. Les inondations du Nil leur firent inventer la Géométrie. Les plus fameux Philosophes grecs furent s'instruire en Egypte. On prétend que Moyse y puisa ses connoissances.

(13) L'Assyrie, pays arrosé par le Tigre & l'Euphrate Les Anciens n'ont pas toujours entendu par ce nom une même étendue de pays. Cet Empire, qui dura depuis Nemrod 2500 ans, & depuis Ninus, fils de Belus, 250 ans, a été détruit sous Sardanapale, qui se brûla dans son palais avec ses richesses & ses concubines.

(14) Les Phéniciens, possesseurs du terrein qui contient les villes de Beryte, Tyr, Sidon, Héliopolis, & Damas, au long de la Méditerranée, inventerent la navigation, & enseignerent à donner des batailles navales.

Change le lit des eaux & la face des champs.
Des Empires détruits, dont on vante la gloire,
Les fabuleux récits obſcurciſſent l'hiſtoire.
Nos préceptes ſacrés, que du maître des cieux
Sur les bords du Jourdain (15) reçurent nos aïeux,
Sont, des antiques loix, les ſeules immuables.
Loin de les adopter, les Grecs (16) amis des fables,
Cherchant de nouveaux Dieux chez les Egyptiens,
Y trouverent les arts, & les Athéniens
De leurs maîtres bientôt paſſerent la ſcience.
Les talents, la valeur, vantés par l'éloquence,
Elevent leurs héros au rang des Immortels,
Et toute la nature a chez eux des autels.
Un fleuve eſt un vieillard qui, d'une main divine,
Verſe à jamais les eaux d'une urne qu'il incline:
Le printemps naît des feux du zéphyre & des fleurs:
Les vents ſont immortels: l'amour, le Dieu des cœurs,
A tiré du néant l'univers qui l'adore:
Quand au frais du matin, né des pleurs de l'aurore,
Le concert des oiſeaux retentit dans les bois,
Une Nymphe eſt l'écho qui répond à leur voix:
L'océan eſt un Dieu, la terre une Déeſſe.

(15) Fleuve de la Terre Sainte, ſituée en Syrie; Jeſus-Chriſt eſt né dans cette contrée, l'an de Rome 753. époque de l'ére Chrétienne.

(16) Les Grecs ont pris des Egyptiens les beaux arts & la theologie, que l'imagination des Poëtes a embellie.

L'Europe abandonna ces erreurs de la Grece ;
Mais les arts qu'elle y prit triomphent dans nos mains.
Sous un ciel tempéré, propre aux foibles humains,
Dans cette fiere Europe, où l'amour de la guerre
Arme vingt Rois jaloux de conquérir la terre,
L'Italie est l'Empire où j'ai reçu le jour (17):
On m'y nomma Colomb. Vous qui dans ce séjour,
De la seule vertu tirez tout votre lustre,
Vous sauriez vainement qu'au rang le plus illustre
Le caprice du sort éleva mes aïeux.
Mais ma gloire se plaît à décrire à vos yeux
La splendeur qui toujours distingua ma patrie.
Sur un trône où jadis régnoit l'idolâtrie,
Un Pontife sacré préside à notre foi.
L'humilité triomphe où l'orgueil fit la loi,
Où des Républicains, fameux par leur vaillance,
Forcerent l'univers d'encenser leur puissance.
Vainqueurs de l'Orient, ils en prirent les arts ;
Au luxe qui les suit, Rome ouvrit ses remparts.
La soif d'y régner seul y couronna le vice :
On obtint les honneurs des mains de l'artifice :
La liberté périt ; &, soumise aux tyrans,
L'Europe déchirée eut mille conquérants.
Les Peuples que le Nord arma pour tout détruire,
Des champs qu'ils ravageoient partagerent l'Empire...

(17) Voyez la Remarque premiere du premier Chant.

Abrégeons ce récit. Les faits que je décris,
Sage Indien, sans doute, irritent vos esprits.
Pour concevoir les maux que l'orgueil a fait naître,
Apprenez que la terre à peine eut reçu l'être,
Que le ciel, pour punir l'homme ingrat & sans foi,
Permit que le plus fort au foible fit la loi.
Le partage des biens enfanta l'injustice.
Le grand nombre forcé de servir l'avarice,
Eut recours au travail pour remplir ses besoins.
Cent tyrans, que l'esclave enrichit par ses soins,
Prodiguant des trésors au bonheur inutiles,
Transportent des rochers, y creusent des asyles :
Dans un vaste terrein entouré d'un rempart,
Les travaux des humains, joints aux ressorts (18) de l'art,
De marbres entassés forment des édifices :
Là, le luxe, l'orgueil, rafinent tous les vices;
Et l'indigent, réduit à bâtir ce palais,
Y travaille sans cesse, & n'en jouit jamais :
Mais, pour le consoler, il voit que la mollesse
N'a pour ses sectateurs qu'une douceur traîtresse :
Par les moindres efforts leur courage accablé,
Sur un lit de duvet goûte un sommeil troublé :
L'ennui compte leurs jours, & leur peu de durée

(18) Les hommes ont inventé des machines pour multiplier les forces par des leviers & des poulies, qui transportent des carrières de pierre pour en former un assemblage d'édifices qu'on nomme villes.

Détruit les vains projets de leur ame enivrée :
S'ils cherchent le bonheur dans la variété,
Bientôt du ſuperflu naît la ſatiété :
Ce monſtre dégoûté, qui ſans deſirs ſoupire,
Change en venin les biens où ſa langueur aſpire :
L'art lui ſert des feſtins, la faim manque à ſes vœux :
Pour ranimer ſes ſens, il cherche en vain les jeux :
Qui peut d'un cœur uſé réveiller les caprices ?
La foule des plaiſirs en détruit les délices ;
Et dans l'inaction le corps foible, engourdi,
Y laiſſe aux paſſions un eſſor plus hardi :
Leur vol ambitieux porte en tous lieux la guerre ;
Mais la rigueur des loix rend le calme à la terre,
Et prévient les débats qui naîtroient entre nous
Du partage inégal des biens communs à tous.
Notre culte ſacré joint par des mœurs plus pures,
Le mépris de ſoi-même au pardon des injures :
Vertus dignes du Dieu qui punit nos forfaits.

Le portrait dont Colomb crayonne ici les traits,
Aux doutes du Vieillard ouvre un ſi vaſte abîme,
Que, malgré lui, ſa voix par ces mots les exprime :

Merveilleux Etranger, tu dis que ſous tes Rois
La valeur, les talents ont pour appui les loix,
Et que l'oiſif, nourri par l'indigence active,
Prive de vos moiſſons la main qui les cultive ;

Cet injuste pouvoir étonne mes esprits!
Ici, les biens communs des vertus sont le prix;
Le vice y fuit en vain le mépris qui l'accable:
La raison nous gouverne, & ce juge équitable
Des rangs & des honneurs défend l'ordre inégal.
L'appétit satisfait par un repas frugal,
Renaît par l'exercice, & des plantes vulgaires
Sont à nos maux légers des baumes salutaires.
Nous goûtons le présent, sans craindre l'avenir.
Ainsi se sont passés mes jours prêts à finir.
Pour l'instant fugitif de cette courte vie,
Si de rustiques toits contentent notre envie,
Nous consacrons nos soins à parer nos tombeaux,
Lieux où nous jouirons d'un éternel repos.

A ces mots, l'Amiral interrompt ce Sauvage,
Que dans Athene & Rome on eût vanté pour sage.
Heureux Vieillard, dit-il, sur vos bords fortunés,
Je vois que le bonheur naît des desirs bornés.
Dans nos champs, il est vrai, par l'orgueil & le faste,
Le goût pour les plaisirs prend un essor trop vaste:
Nos peuples, qui dans l'art cherchent la volupté,
De la simple nature ont perdu la beauté.
Mais, pour justifier des mœurs qui vous étonnent,
Voyez, au sein des maux, les biens qui nous couronnent,
De la nécessité naquirent les talents,
Le luxe les nourrit; & pour charmer nos sens,

Nos soins ingénieux surpassent la nature.
Du travail d'un insecte (19) ils font notre parure ;
Nos Rois doivent la pourpre (20) aux habitants des eaux ;
Les arts, pour l'enrichir, ont filé (21) les métaux ;
Et d'un sable apprêté, que le feu liquéfie,
Sort ce vase (22) éclatant que ma main vous confie.
Daignez en accepter le trop fragile don.
Le tissu qui me couvre est la riche toison
Qu'à nos troupeaux nombreux emprunte l'industrie.
Enfin, pour détailler le bien qu'en ma patrie,
Aux vœux de l'opulent, le besoin a produit,
Il faudroit plus de temps que l'astre de la nuit
N'en met à varier son front à triple face (23).

(19) Ver qui produit la soie dont on fabrique des étoffes.

(20) La Pourpre, petit poisson de mer à coquille, que les Anciens appelloient *Murex*. Une veine de son gosier renferme une liqueur rouge dont on teignoit des étoffes pour les Rois. On se sert à présent de Cochenille, insecte qui s'engendre & se nourrit sur la feuille du Nopal, arbrisseau des Indes.

(21) Pour tirer le fil d'or, on prend un lingot d'argent doré d'autant de couches qu'on le veut plus ou moins beau. On le fait passer par les trous d'un instrument, nommé *Filiere*, morceau de fer percé de plusieurs trous d'inégale grandeur, pour le réduire en fils propres à faire des galons & des étoffes. Ce qu'il y a d'admirable dans cette opération, est que l'argent, en passant par ces petits trous, n'entraîne d'or qu'autant qu'il lui en faut pour le couvrir en proportion des couches dont le lingot d'argent est chargé. Cette distribution se continue également jusqu'à la consommation du lingot.

(22) Le verre, corps diaphane, est le dernier ouvrage que l'art peut produire par le moyen du feu qui vitrifie tous les métaux, même la terre. Le beau verre se fait avec la soude d'Alicant ou du Levant, plante qui se pétrifie au feu, & un peu de magnésie, minéral, qui contient du soufre fixe. Il y a différentes manieres de donner de la couleur au verre, en y mêlant différents métaux.

(23) On entend par triple face, le *Croissant*, le *Plein*, & le *Déclin* de la Lune. Les Anciens l'appelloient la Triple Hécate.

L'ennui, qui des oisifs suit sans cesse la trace,
S'épuisant en projets, civilisa nos mœurs;
Tout, jusqu'aux passions, modéra ses ardeurs;
La guerre avec plus d'ordre assouvit sa vengeance;
L'amour fut, malgré lui, soumis à la décence;
La vérité, trop dure à l'oreille des Rois,
Apprit de l'éloquence à déguiser sa voix:
Pour les flatter, l'Egypte inventa la sculpture (24).
Un bloc de marbre, où l'art imite la nature,
Des plus fameux héros nous rend les vrais portraits.
Sur l'airain, la gravure éternise leurs faits;
Et, de ces traits parlants multipliant l'image,
Raconte leurs exploits au plus lointain rivage.
Cet art rend le passé présent à nos regards;
Mais l'avenir, terrible à qui craint ses hazards,
A pour notre bonheur un voile impénétrable.
L'homme en vain jusqu'aux cieux éleve un œil coupable,
Les astres (25) sur son sort ne l'ont point éclairé.
Mieux instruit de leur cours, trop long-temps ignoré,
Contemplateur des loix qu'observe la nature,
Il la rend plus fertile à force de culture.

(24) La Sculpture naquit chez les Egyptiens, à en juger par leurs idoles encore informes. Les Grecs perfectionnerent cet art, qu'ils prétendirent avoir inventé.

(25) L'Astrologie judiciaire, inventée par les Chaldéens, a passé jusqu'à nous par les Arabes. On en étoit tellement infatué à Rome, que les Astrologues s'y maintinrent long-temps, malgré les édits des Empereurs. Du temps de Catherine de Médicis, on ne faisoit rien en France sans consulter les Astrologues.

Les Brames ont introduit cette science dans les Indes, qui les rend arbitres des bons ou mauvais jours.

Les ressources de l'art, jointes à nos efforts,
De tous les éléments empruntant les ressorts,
Applanissent (26) les monts, aux cieux élevent
l'onde (27).
Mais le succès rend l'ame en desirs plus féconde:
Rien n'en borne les vœux, & nos champs & nos soins
Ne peuvent satisfaire à nos vastes besoins.
De contrée en contrée, on voit l'Europe avide
Echanger ses moissons contre un métal aride,
Devenu précieux par l'usage imposteur
De ne peser les biens qu'au poids de sa valeur.
Combien la soif de l'or produisit d'arts utiles!
Je lui dois le secours de ces châteaux mobiles,
Transportés par les vents sur vos bords fortunés.
Leur vol tient en suspens vos esprits étonnés;
Ma voix, pour l'expliquer, cherche un objet sensible.

Ces monstres, qu'à vos yeux guide un souffle invisible,
Sont des canots flottants, tels qu'en portent vos mers,
Mais dont la forme altiere a des flancs plus ouverts.
La rame offre à vos mains des nageoires certaines:

(26) On a coupé des montagnes pour faire des chemins & des canaux de communication à travers le Royaume: tels sont le Canal de Briare & celui de Languedoc, par lequel on transporte les marchandises de l'Océan à la Méditerranée.

(27) La machine de Marly éleve les eaux de la riviere de Seine au haut d'une montagne, d'où, par sa chûte, se forment des jets d'eau & des cascades. Le feu éleve aussi l'eau par le contraste de l'eau bouillante & de l'eau froide, qui, en dilatant & condensant l'air tour à tour, fait mouvoir les machines qui servent à distribuer l'eau de la Tamise dans la ville de Londres.

Sur les ondes, les vents nous prêtent leurs haleines.
Si leur cours inconstant trompe souvent nos vœux,
Il épargne à nos bras des travaux rigoureux.
Vous voyez sous vos fruits ces nattes étendues;
De semblables tissus, qu'un arbre éleve aux nues,
Servent d'ailes dans l'air à nos palais flottants:
Ainsi le Nautonnier favorisé des vents,
Vogue d'un Pole à l'autre; & quand, loin de la terre,
Il ne voit que les flots & le lieu du tonnerre,
Errant au sein des mers, sans guide, sans chemin,
Sur le cours (28) du soleil il regle son destin.
Un globe (29) où sont décrits les cieux, la terre & l'onde,
Sous autant de degrés que ce flambeau du monde
Chasse de fois la nuit dans sa course des ans,
En marque chaque jour les lieux & les instants.
L'espace qu'à midi l'astre qui nous éclaire,
Laisse entre l'horison & son point de lumiere,
Mesuré sur un cercle, enseigne aux matelots
L'éloignement des lieux où tendent leurs travaux.

Sur ces secrets savants, la seule expérience

(28) Un Pilote prend tous les jours la hauteur du soleil à midi, qui est l'axe du méridien compris entre le soleil & l'horison.

Par la hauteur méridienne du soleil, on connoît sûrement la hauteur du Pole, pourvu qu'on sache la déclinaison du soleil pour le lieu & le jour de l'observation.

(29) Le Globe terrestre se divise par différents cercles en latitude & en longitude, & par 360 dégrés, comme tous les cercles.

Eſt en droit d'éclairer vôtre heureuſe ignorance;
Mais, d'un œil étonné, voyez les dons divers
Qu'aux voyageurs le ciel prodigue ſur les mers:
Quand ſur l'éclat du jour la nuit étend ſes voiles,
Sachez qu'on trouve un guide (30) au milieu des étoiles.
Cet aſtre eſt le dernier des ſept qu'en ces beaux lieux,
En raſant l'horiſon, le Pole offre à vos yeux.
Si ce flambeau du Nord ſe couvre d'un nuage,
Un métal (31), toujours fixe au point qu'il enviſage,
Vers ces climats glacés guide nos mâts errants.
Paul, qu'enfanta Veniſe, ô toi qui de nos ans
Découvris de l'aimant la puiſſance ignorée,
Un aſtre ſous ton nom doit orner l'empirée.
Son art, ſage Vieillard, ſut régler dans les flots
L'arbre (32) modérateur de nos vaſtes canots:
Il offre en plein la voile au gré des vents fideles,
Ou, par ſon tour oblique, en reſſerre les ailes.
Mille bras attentifs à diriger leur cours,
En eſtiment le vol (33), en comptent les détours,

(30) L'étoile du Nord, la derniere des ſept de la petite Ourſe, raſe l'horiſon, en l'obſervant ſous l'Equateur comme la plus près du Pole.

(31) L'Aiguille aimantée, qui tourne toujours ſa pointe au Nord, eſt enfermée dans une boite appellée Bouſſole, où elle ſe meut ſur un pivot. On en attribue l'invention à *Marc-Paul* de Veniſe.

(32) Le gouvernail d'un vaiſſeau eſt une longue piece de bois horiſontale, qui en fait mouvoir une autre qui eſt à plomb, attachée à la pouppe d'un navire par des ferrures mobiles, dont le mouvement fait tourner le vaiſſeau au gré du Pilote.

(33) Pour eſtimer le chemin qu'on fait en mer, on ſe ſert d'un *Loch*, morceau de bois chargé d'un peu de plomb, & attaché à une longue ficelle diviſée en pluſieurs parties égales, diſtinguées par des nœuds. La diſtance de ces nœuds doit être de quarante-

Et le fable (34) que verfe une urne mefurée,
Du temps qui la remplit partage la durée.
Tout aux loix du calcul eft foumis parmi nous:
De pefer l'univers notre favoir jaloux
Ignore notre effence, & voudroit tout connoître.
Ce defir, qui m'enleve aux lieux qui m'ont vu naître,
Me découvrant vos mers, couronne mes deftins.
Malgré nos vœux, le fort, qui fe rit des humains,
Il faut vous l'avouer, en comblant mon attente,
N'en a point affouvi l'ardeur entreprenante.

Il dit; & de nos arts, par ce foible tableau,
Penfe inftruire un mortel pour qui tout eft nouveau,
Mais à fes yeux furpris la vérité dépeinte,
D'un portrait fabuleux n'eût offert que l'empreinte,
Si l'art perfuafif, naturel au Génois,
N'eût animé fes traits, & parlé par fa voix.
J'admire, dit aux fiens le Vieillard équitable,
De quel rafinement l'ame humaine eft capable.

fept pieds & demi, cent vingtieme partie d'un tiers de lieue marine. Pour l'expérience, on lâche la ficelle, & l'on voit, avec des fabliers de trente fecondes, combien, durant la demi-minute, il s'eft écoulé de nœuds; c'eft à-dire, combien de fois on a fait la cent vingtieme partie d'un tiers de lieue marine.

(34) Horloge de mer, en ufage pour mefurer le temps avant l'invention des montres & horloges à roues & à contrepoids, eft faite de deux petites phioles jointes enfemble par les extrêmités de leur col, dont l'une eft pleine de fable très-délié, qui s'écoule dans celle qui eft au deffous par le petit trou d'une lame de cuivre qui eft à la jointure des deux phioles. Cet écoulement dure une heure; & quand il eft fait, on renverfe les bouteilles, en mettant celle qui eft pleine au deffus, ce qui recommence l'heure de l'écoulement.

Faut-il que ces clartés, au lieu de l'éclairer,
Eblouissent sa vue, & semblent l'égarer !
Toi, qui dis que la mort doit terminer ta vie,
Savant navigateur, quelle est donc ta manie,
D'entasser, aux dépens de ta tranquillité,
Des biens & des projets pour une éternité ?
La terre, qui par-tout offre ses dons fertiles,
Nous cache dans son sein les trésors inutiles;
Et pour flatter nos sens, la nature avec soin,
Aux mets les plus communs, joint le goût du besoin.
Quand je te vois privé, par ta soif de connoître,
Du plaisir d'habiter les champs qui t'ont vu naître,
Je préfere nos mœurs dans leur rusticité,
A l'art qui de vos cœurs corrompt l'humanité.
Sans maître, sans esclave, ennemi de la guerre,
L'homme en ces lieux jouit des fruits qu'offre la terre:
Exempt d'ambition, loin de la soif de l'or,
Dans son peu de besoins il trouve un vrai trésor;
Et nos chefs sans orgueil, des loix font peu d'usage.
L'amour de mes sujets est l'heureux avantage
Qui m'éleva sans brigue au pouvoir souverain :
Il ne décide ici que du droit incertain
De deux rivaux jaloux du prix de la vîtesse,
Ou des feux d'un objet que chérit leur tendresse:
Jamais d'autres débats ne réclament ma voix;
L'estime, & non la crainte, en respecte les loix:
Et dans ces champs soumis, fertiles sans culture,

Le plus rare préſent que m'ait fait la nature,
Eſt ce gage chéri de mon dernier amour,
Qui vit périr ſa mere en recevant le jour.
Je retrouve en ſes traits une épouſe chérie;
Cette fleur de ſon ſein dans la vertu nourrie,
Mérite que mes ſoins en conſervent l'éclat,
Comme on cultive un fruit né d'un heureux climat.
Prêt à ſuivre la mort dans ſa ſombre retraite,
Ce tréſor eſt le ſeul que mon ame regrette.

A ces tendres accents, Zama verſant des pleurs,
D'un pere qui l'adore, enchante les douleurs;
Mais la voix du Génois, pour ſon ame étonnée,
A l'attrait que Didon trouve aux récits d'Enée.

Jeune Indienne, hélas! un feu ſecret & doux
Déja dans vos eſprits s'allume malgré vous.
Sage auteur de mes jours, oſerions-nous, dit-elle,
Eſpérer de notre hôte une faveur nouvelle?
Voudroit-il dévoiler à nos regards diſcrets
L'eſpoir qui, vers nos bords, a conduit ſes projets,
Et le but des travaux qu'entreprend ſon courage?

Colomb flatté des vœux de la belle Sauvage,
Oubliant que le ſoir l'appelle en d'autres lieux,
Satisfait par ces mots ſes deſirs curieux.

Fin du ſecond Chant.

ARGUMENT
DU
TROISIEME CHANT.

RÉcit de Colomb ſur ſon entrepriſe. Caractere des différents Princes de l'Europe, à qui il propoſa ſon projet. Les obſtacles qu'il rencontra. Iſabelle, Reine de Caſtille, entre dans ſes deſſeins, & le fait Amiral. Regrets du peuple au départ de la Flotte. Phénomenes apperçus en mer. Le Vaiſſeau l'Alcide coulé à fond par une colonne d'eau. Un long calme ſurvient. Les vivres ſe corrompent & engendrent le ſcorbut. Deſcription de cette maladie L'eſprit de révolte ſaiſit les Matelots; des ſignes d'une terre prochaine les appaiſent. Leur joie en découvrant des rochers. Après avoir abordé en une Iſle dangereuſe, ils en trouvent une autre plus fertile: leur ſurpriſe d'y rencontrer un Européen, qu'ils emmenent avec eux. Colomb quitte Zamà pour retourner à ſes Vaiſſeaux, & laiſſe l'Inconnu raconter ſes aventures. Récit de cet Européen, nommé Cerrano.



LA

COLOMBIADE.



TROISIEME CHANT.

Roi de ce peuple heureux, & vous, beauté divine,
Qui voulez d'un mortel apprendre l'origine,
Vos desirs sont ma loi. Connoissez les travaux
Qui m'ont conduit à vous par des sentiers nouveaux.

A parcourir les mers destiné dès l'enfance,
De la sphere étoilée on m'apprit la science.
Tous les jours, du soleil observant le retour,
Luiroit-il, me disois-je, en cent lieux tour à tour,
S'il étoit des climats où sa clarté féconde
N'eût pour admirateurs que les peuples de l'onde?
L'antiquité m'apprend qu'au couchant de nos mers,

Des champs ( ) qu'on a perdus ont été découverts.
Ces récits, à mon gré, ne feroient qu'impostures,
Si leurs divers rapports n'aidoient mes conjectures:
Je les fondois sur Dieu, qui ne fait rien en vain.
Son suprême Pontife (2), instruit de mon dessein,
L'applaudit, & son zele excita mon courage
A porter notre foi sur un nouveau rivage.
Je partis. Mon pays jaloux de mes destins,
Dédaignoit mes projets, goûtés des Rois voisins.
Mais le Ciel, à mon gré, disposa l'Ibérie.
Tout y flattoit mes vœux, quand l'infernale envie
Contre moi du Monarque aigrit les courtisans:
Ces serpents de l'Europe, inconnus dans vos champs,
S'offensoient qu'un mortel, né d'une autre contrée,
Leur frayât sur les mers une route ignorée.
La borne en est connue à nos navigateurs:
Le Génois, disoient-ils, étoit d'antiques erreurs.

(1) Platon dit qu'au delà de l'Atlantide, il y avoit beaucoup d'isles, plus loin un continent plus grand que l'Europe & l'Asie, & par dela la vraie mer. Il est surprenant que cela soit comme il l'a decrit. Théophile de Serraris rapporte que, l'an de Rome 356, les Carthaginois voulant faire des découvertes entre le Midi & le Couchant, sans autre boussole que l'étoile du Nord, aborderent à une Isle déserte, spacieuse, & abondante: plusieurs d'entre eux y resterent. Sur le rapport des autres qui revinrent à Carthage, le Sénat les fit périr, afin d'ensevelir dans l'oubli la connoissance de cette découverte.

Dans l'isle de Corve, la plus considérable des Açores, à quarante degrés de latitude Nord, on trouva une statue équestre de pierre ou terre cuite, entourée d'inscriptions qu'on ne put lire; mais la figure d'homme étoit vêtue comme les Américains, & montroit du doigt le couchant, comme pour avertir qu'il y avoit plus loin des terres & des hommes. *Jean de Barcos*, Histoire des Indes.

(2) Innocent VIII. de la Maison de Cibo, une des plus illustres d'Italie. *V. Moreri.*

Quand des flots eſcarpés il trouvera l'abîme (3),
S'il ne peut au retour remonter vers leur cime,
Abandonné du Ciel, loin des ſecours humains,
En vain cet inſenſé bravera les deſtins.
Aux craintes du vulgaire oppoſant ma conſtance,
Mes projets combattus gémiſſoient en ſilence.
Un jour de nos autels j'implorois le ſecours,
Une voix dans les airs m'adreſſa ce diſcours;
A me le retracer ma mémoire eſt fidelle.

Colomb, quel foible obſtacle a refroidi ton zele?
Pour mériter le prix qui t'attend au retour,
Porte mes loix aux lieux où va finir le jour.
Ta voix triomphera de l'enfer & des ondes.
A ces divins accents, tout frémit aux deux mondes;
Et dans le trouble affreux qui ſaiſit mes eſprits,
Un nouvel horizon frappa mes yeux ſurpris.
De l'océan mon vol franchiſſoit l'étendue.
Je vis vers le couchant une terre inconnue,
Des monſtres, des humains tremblants à mes regards.

Plein d'eſpoir, tout m'invite à braver les hazards.
Au Maître des deſtins j'offre mon entrepriſe,

(3) Le projet de Colomb rencontra bien des obſtacles, par des raiſons que l'ignorance lui oppoſoit; entr'autres qu'en allant à l'occident, on deſcendoit toujours, & que, quand il voudroit revenir en Eſpagne, il ſe trouveroit dans l'impoſſibilité de remonter. *Charlev.* p. 73.

Et cherche dans l'Europe un Roi qui l'autorise (4).
Les Germains, sous un chef (5) oisif & sans pouvoir,
Ne pouvoient, loin des mers, y servir mon espoir.
Le Nord sans opulence, offroit peu de ressource.
Vers la riche Albion (6) je dirigeai ma course.
Cette Isle, où par les loix le Prince est gouverné (7),
Eût rempli mes desirs, si son peuple effréné
N'eût trop long-temps gémi des discordes civiles.
La France, où j'eus recours, m'ouvrit ses champs fertiles.
Du Roi qui la régit, j'admirai les exploits (8):
Occupé des combats, s'il fut sourd à ma voix,
Il voulut par ses dons me fixer loin du Tage.
Dans l'Ibere, une Reine (9) a pour conseil un sage:
Ce Ministre, dont l'art sert au bien des humains,
Me rappellant près d'elle, appuya mes desseins.
Armer un bras qui cherche une gloire immortelle,
N'appartient, lui dit-il, qu'à l'illustre Isabelle.
La Reine ouvrit les yeux, vit ses vrais intérêts,
Me reçut dans son camp, y goûta mes projets,

(4) Colomb avoit proposé son projet à plusieurs Cours de l'Europe. *Charlevoix*, tom I, p. 70.

(5) Frédéric III, Empereur d'Allemagne.

(6) Nom donné jadis à l'Angleterre, à cause des falaises ou rochers blancs qui l'environnent. *Pline*, Liv. IV.

(7) Henri VII, Roi d'Angleterre.

(8) Charles VIII, Roi de France.

(9) Isabelle, Reine de Castille, femme de Ferdinand, Roi d'Arragon, avoit pour chef de son Conseil le Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolede, & Saint Angel, Receveur des droits ecclésiastiques, qui lui firent agréer le projet de Colomb. *Charlevoix*, tom. I, pag. 76.

Le jour (10) même où l'Afrique à son joug fut
soumise :
Colomb, dit-elle, un Dieu conduit ton entreprise :
Souviens-toi qu'en tes mains ce fer que je remets,
Doit toujours te défendre, & n'attaquer jamais.
Quand de nouveaux climats s'offriront à ta vue,
Soumets par la douceur cette terre inconnue.
Sans doute mille écueils arrêteront tes pas :
Tu sauras les braver pour servir mes Etats,
Ta gloire, l'univers & le Dieu qui t'inspire.
A l'instant du départ déja ton zele aspire ;
Je le vois. Qu'en ces lieux rien ne t'arrête plus ;
D'armes & de soldats tes vaisseaux sont pourvus.
Puisse le juste Ciel répondre à notre attente !
La Princesse, à ces mots, voit l'espoir qui m'enchante :
J'embrasse ses genoux, je pars ; & dans Palos (11),
Pour traverser les mers, je rejoins mes vaisseaux.
Dans ce port Espagnol, déja la renommée
Avoit d'un pas agile assemblé mon armée,
Et mes vastes projets, sus des Princes voisins,
Excitoient leurs guerriers à suivre mes destins.

(10) Ce fut en 1492, le jour même de la bataille de Sainte Foi, où les Maures furent entierement défaits par les Castillans, que le projet de Colomb fut agréé. La domination de ces peuples, venus d'Afrique, avoit duré en Espagne près de 800 ans. Cordoue étoit leur capitale. *Mariana*, Hist. d'Espagne.

(11) Pylos ou Palos, Port de mer de l'Andalousie, renommé pour ses bons Matelots ; ce qui détermina Colomb à y faire les préparatifs de son voyage. Il en partit un vendredi, le 3 Août 1492. *Charlevoix*, tom. I, p. 79.

En portant notre culte aux confins de l'Asie (12),
Jadis ils ont des mers affronté la furie ;
Leur valeur se ranime à ce nouveau danger ;
Sous mes drapeaux en foule on accourt se ranger.
Des chefs qui m'ont suivi sur cette onde funeste,
Beauté qui m'écoutez, vous voyez ce qui reste.
Que ne puis-je exprimer leur joie & leurs transports,
Quand j'invoquois les vents pour sortir de nos ports!
Tout dans leur vive ardeur qu'animoit l'espérance,
M'annonçoit des exploits dignes de leur naissance ;
Suivis de l'appareil utile à nos desseins,
Nous osions à la mer confier nos destins.
Quel spectacle touchant s'offrit à notre vue !
Sage Vieillard, mon ame en est encore émue.
De toutes parts le peuple assemblé dans nos ports,
Pour la derniere fois croit nous voir sur ses bords ;
Des peres, des amis, des épouses en larmes,
Par leurs embrassements expriment leurs alarmes :
Dans l'effroi des travaux qui charmoient nos esprits,
La mere au désespoir, disoit : hélas! mon fils,
Le soin de ton enfance occupa ma jeunesse ;
Veux-tu m'abandonner dans ma triste vieillesse,
Sur des flots inconnus chercher des maux sans fin,

(12) Les guerres de la Terre Sainte, qui avoient tant coûté à l'Europe pour retirer des mains des Infideles les Lieux consacrés par la mort du Sauveur. La huitieme & derniere croisade finie en 1291. Le Pape Clément V. en fit publier une en 1311 ; elle fut sans effet.

Et perdre un repos sûr pour un bien incertain?
Oui, s'écrioit l'épouse, en sa douleur profonde,
L'insensé qui trouva l'art de voguer sur l'onde,
Fut sans doute un parjure, un fugitif amant.
Evite, cher époux, ce terrible élément;
Ou partageons du moins la mort qui te menace.
Les vieillards consternés condamnoient notre audace;
L'enfant joignoit ses cris aux pleurs de ses aïeux.
Le sentiment du cœur toujours victorieux,
Au rivage, un moment, malgré nous nous enchaîne:
A tant d'objets chéris nous échappions à peine;
Ils courent sur nos pas, les baignent de leurs pleurs.
La voile offerte aux vents redouble leurs douleurs;
La plainte en retentit sur le liquide abîme.
Quand des plus hauts rochers le jour dora la cime,
Nous les voyions déja se perdre dans les cieux;
Chaque objet qui nous fuit, devient plus précieux;
Et n'en conservant plus qu'une image funeste,
L'immense aspect des eaux est le seul qui nous reste.
Nos navires plus prompts que l'oiseau qui fend l'air,
Laissent bientôt au loin un détroit (13) où la mer
S'avance entre l'Europe & l'Africain rivage:
Un mont (14) inaccessible en garde le passage;

(13) Le Détroit de Gibraltar, qui sert de communication de l'Océan à la Méditerranée.

(14) L'Atlas, montagne d'Afrique, au Détroit de Gibraltar. Les Poëtes ont feint que c'étoit un géant que Persée pétrifia en lui montrant la tête de Méduse, & que Jupiter le chargea de porter le ciel sur ses épaules.

Sa forme de géant, son front audacieux,
Menacent l'océan, semblent porter les cieux.
A peine à nos regards il fuyoit dans la nue,
Que des Isles sans nombre enchantent notre vue.
Là, sont les champs (15) fameux où la Grece autrefois
Crut trouver chez les morts le prix de ses exploits.
Pour mieux vous crayonner ce merveilleux rivage,
Pensez que vos climats en sont la vive image.
De ces lieux séducteurs j'eus peine à m'atracher;
Mais les vents vers vos bords appelloient le nocher,
Ils secondoient nos vœux; & la plaine liquide,
De prodiges divers étonnoit l'œil timide.
Sous son poids, la baleine y comprimoit les eaux.
Des feux (16) qui voltigeoient, poursuivoient nos vaisseaux.
Ici, d'un verd brillant (17) le jour peignoit les nues;
Là, des colonnes (18) d'eau dans les airs soutenues,
Portoient les flots aux cieux, retomboient dans les mers.
Ce phénomene, hélas! commença nos revers:

(15) Les Isles Canaries ou Fortunées, Champs Elysées des Grecs.

(16) Le feu S. Elme, exhalaison enflammée qui s'attache aux mâts & aux antennes des vaisseaux. Les anciens l'appelloient *Helena*, & Castor & Pollux quand il en paroissoit deux;

Quorum simul alma Nautis Stella refulsit.

(17) Sous la Zone Torride, on voit souvent des nuages couleur d'emeraude. On y trouve aussi des Baleines. On en a pris, vers les Antilles, de cent pieds de long. Le P. Donaglia rapporte que le Chily en a de si grandes, qu'on les prend pour des Isles flottantes.

(18) Les colonnes d'eau, ou trompes, se forment par un tourbillon de vent qui attire l'eau de la mer jusques au plus haut de l'air. Quand cet amas d'eau creve sur quelque vaisseau, il le fait couler à fond.

Sous la chûte des eaux l'air gémit, & l'Alcide
Fondit à nos regards dans la plaine liquide,
Comme un nuage épais, dissipé par les vents;
Ce prodige sembla fixer les éléments.
Sur l'antenne immobile on voit tomber les voiles:
Le nautonnier captif sous les mêmes étoiles,
Plus lassé du repos que du trouble des mers,
Redemande bientôt au Dieu de l'univers
Ces vents, dont tant de fois il maudit l'inconstance.
Des aliments ce calme épuise l'abondance;
Mille insectes cruels, nés des feux du soleil,
Corrompent (19) nos liqueurs, nous privent du sommeil.
Dans l'air contagieux ce poison qui s'allume,
Anéantit nos sens que la chaleur consume;
La foiblesse du corps passe jusqu'à l'esprit;
Par la crainte des maux la santé dépérit;
Chacun gémit en vain du feu qui le dévore;
La pitié se refuse au mourant qui l'implore,
Et le lâche, tremblant de périr par la faim,
Dans l'abîme des eaux termine son destin.
Pour combler tant d'horreurs, le démon de l'envie

(19) Les provisions des vaisseaux se corrompent souvent en passant la Ligne, & dans les voyages de long cours, donnent le scorbut aux matelots. L'Amiral Anson rapporte que plusieurs de ses gens, qui en étoient attaqués, mangeoient avec appétit, parloient avec vigueur, & que si on les remuoit d'un côté du vaisseau à l'autre, même dans leurs branles, ils expiroient à l'instant. V. *Anson*, tom. I, p. 266, & suiv.

Me fit de la révolte éprouver la furie.
Cette hydre audacieuse, en voilant ses desseins,
Rampoit de mâts en mâts, y versoit ses venins.
Déja les nautonniers, sourds aux cris du pilote,
D'un murmure effrayant font retentir la flotte:
Pinzon, qui les conduit, ne connoît plus de loix;
Il menace, & l'enfer parle ainsi par sa voix:

Colomb, quitte l'espoir de voir de nouveaux mondes:
Plus loin qu'aucun mortel tu sillonnes les ondes:
Ton cœur ambitieux doit être satisfait:
Pour fuir le deshonneur d'un succès imparfait,
De tant de chefs péris dans ta course funeste,
Veux-tu, par plus de maux, sacrifier le reste,
Et d'écueils en écueils affrontant les hazards,
D'un projet chimérique éblouir nos regards?
Deux fois l'astre des nuits a montré ses trois faces,
Depuis qu'au gré du sort nous voguons sur tes traces:
Cesse tes vains travaux; & pour sauver nos jours,
D'un vent propre au retour invoque le secours:
C'est l'unique parti qui reste à ta prudence:
Le désespoir nous force à braver ta puissance.

De ces esprits troublés, loin d'aigrir la fureur,
En flattant leurs desirs, j'en modérai l'ardeur.
Avant que le soleil eût fait place aux étoiles,
Vers l'Europe, à pas lents, je dirigeois mes voiles.

Dans notre effroi. quel charme arrête nos vaiſſeaux !
L'onde apporte à nos yeux des branches d'arbriſſeaux:
Les nymphes de vos mers, par nos pleurs attendries,
Nous préſentent les fleurs qu'enfantent vos prairies:
Vos oiſeaux, dont le vol ſuit nos arbres flottants,
Charment au ſein des maux nos eſprits inconſtants:
Pour en combler les vœux, le Ciel qui me ſeconde,
Fait planer ſur les airs un peuple né dans l'onde;
Et ces hôtes des flots, en oiſeaux (20) transformés,
Qui fuyoient, par eſſaims, nos pêcheurs affamés,
Comme un nuage épais dans leurs filets s'abîment.
Ces ſecours nourriſſants au travail nous raniment.
Dans l'oubli du retour, l'impatient nocher,
Le ſoir, vers l'horizon penſe voir un rocher;
Mais l'éclat du ſoleil effaça ce rivage,
Dont la nuit à nos vœux embelliſſoit l'image.
Le jour renaît encore; & trompant nos deſirs,
De mon peuple incertain redouble les ſoupirs.
A leurs yeux inquiets nos maux ſont ſans reſſource.
Moi qui, la ſonde en main, ſur les mers ſuis ma courſe,
J'annonçai ſans effroi, qu'à la clarté des cieux
Un port déja prochain s'offriroit à nos yeux.
Si mon ſavoir, leur dis-je, abuſe votre attente,

(20) Dans la mer Atlantique, il y a des poiſſons volants qui ſont la proie des Dorades & des Bonites. La Bonite eſt de la figure d'un gros Maquereau, qui ſaute de dix à douze pieds de haut pour attraper ces poiſſons volants, dont la mer eſt quelquefois couverte. *Charlev.* tom. I, pag. 23.

Mon ſort eſt en vos mains ; & mon ame conſtante,
Sans craindre vos arrêts, en ſubira les loix.
Leur ſilence, à ces mots, applaudit à ma voix.
Grand Dieu! par ton ſecours j'en remplis la promeſſe!
Un de mes nautonniers, dont l'œil veilloit ſans ceſſe,
S'écria dès l'aurore, en nous tendant les bras,
Terre, terre ; avançons, abordons ces climats.
Sur le tillac en foule on s'aſſemble ; on ſalue,
On annonce à grands cris cette plage inconnue.
L'eau douce, qui des monts s'échappoit par torrents,
De leurs lits ſur la pouppe appelle les mourants.
Si jamais votre vie à la ſoif fut en proie,
Vieillard, à cet aſpect vous concevez leur joie.
Un inſtant à nos yeux change tous les objets :
L'Eſpagnol, qui déja condamnoit mes projets,
Croit que, pour moi, le Ciel enfante des prodiges ;
Il ſe jette à mes pieds, en baiſe les veſtiges :
Homme inſpiré de Dieu, dit-il avec ttanſport,
De nos jours déſormais regle à ton gré le ſort :
Dans ce porr qu'à nos vœux l'onde propice accotde,
Regne, & ſous ton pouvoir enchaîne la diſcorde.

A ces mots, s'élançant ſur de legers canots,
Les chefs que je choiſis, me ſuivent ſur les flots
Des nochets curieux & pleins d'inquiétude,
A peine mon courroux retient la multitude ;
Mais l'eau, ſans profondeur, en arrête l'effort,

Et défend aux vaiſſeaux de s'approcher du port.
Là, des dragons (21) marins vers nos barques s'avancent,
Les briſent, & ſoudain ſur nos rameurs s'élancent.
Deux des miens en péril pouſſoient des cris perçants;
J'accours: mon dard atteint un monſtre à triples dents;
Le ſang coule, & d'effroi ces vautours diſparoiſſent.
A ſe rejoindre au port nos Pirogues s'empreſſent.
De la Reine Iſabelle il prit le nom fameux.
O ſéjour trop fatal! Quoi! pour tromper nos vœux,
Le Ciel aux animaux deſtina ces aſyles!
La terre, au lieu de fleurs, y produit des reptiles;
Les inſectes de l'air y rongent les forêts:
Le caméléon prompt à déguiſer ſes traits,
Des flatteurs de nos Rois y préſente l'image:
Ces déſerts, où le tigre exerce en paix ſa rage,
D'un fruit doux (22) & funeſte enchantent nos regards:
La ſoif, pour en goûter, brave tous les hazards,
Nous trouvons le trépas où nous cherchions la vie.
D'un trouble convulſif notre audace eſt ſuivie:

(21) Le Requin ou Chien de mer, qui dévore les hommes, ſe tient à l'entrée des rivieres, ſuivi des poiſſons qu'on nomme ſes pilotes. Il a trois rangs de dents aiguës; les meres portent leurs petits formés dans leur ventre. Les jette-t-on dans la mer en éventrant la mere, ils nagent auſſi-tôt.

(22) La Mancinille, ſemblable à la pomme d'Api, eſt d'une ſi bonne odeur, qu'elle donneroit envie d'en goûter, ſi l'on n'en connoiſſoit le danger. Elle croît au bord de la mer; les poiſſons qui en mangent meurent & deviennent un poiſon. Les feuilles & l'écorce de l'arbre jettent un lait dont les Caraïbes empoiſonnent leurs fleches; mais ils en détournent le viſage de peur que ce venin ſubtil ne jailliſſe dans leurs yeux. *Frezier, le P. Plumier Minime.*

Les plus ardents, en proie à ce poiſon trompeur,
Dans leurs yeux égarés expriment leur douleur;
Et lorſqu'à fuir ces lieux la prudence m'invite,
Pour la premiere fois un doute affreux m'agite.
Dans l'orage un palmier, battu des vents divers,
Ne ſait de quel côté ſe plier dans les airs :
Tel, au gré des deſtins, je flottois dans ma courſe,
Pour rejoindre nos ports, ſans vivres, ſans reſſource :
Ah! diſois-je en moi-même, où trouver les climats
Où le Ciel m'ordonna de diriger mes pas?
Quand la terre & les mers trompent notre eſpérance,
Comment de mes guerriers ranimer la conſtance?

Jugez de mes tourments, ô vous qui m'écoutez!
Et du Dieu que je ſers concevez les bontés.
Tandis qu'en frémiſſant je rejoignois ma flotte,
Par ſon ordre, vers moi s'avançoit un pilote,
Qui m'annonce à grands cris que, plus loin, vers
le Nord,
Une autre Iſle apperçue offre un plus heureux port.
Du rivage où le Ciel éprouvoit ma conſtance,
Juſqu'aux fertiles bords où ma flotte s'avance,
Je vogue, & mon eſquif eſt aidé des zéphirs.
La tortue, en ces lieux, prévenant nos deſirs,
Redonne à nos mourants une nouvelle vie :
A ſe déſaltérer le fruit mûr les convie;
Nul repentir ne ſuit le plaiſir d'en goûter;

Et

Et quand du champ liquide on osa s'écarter,
En immenses forêts cette terre abondante,
Pour réparer nos mâts, comble enfin notre attente.
Là, des pins dont le front touche aux voûtes des airs,
Sous nos coups, par leur chûte ébranlent les déserts,
Pour la premiere fois, l'astre qui nous éclaire,
Dans ces bois éclaircis répandit sa lumiere:
Tandis que mille bras en coupoient les rameaux,
Pour chercher des humains, j'errois sur les côteaux,
Lorsque de longs soupirs sortirent d'un feuillage
Qui d'un ruisseau paisible ombrageoit le rivage.

Vers ces tristes accents je dirigeois mes pas;
Un homme décharné, qui me tendoit les bras,
Sous des peaux d'animaux, par sa figure affreuse,
Me fit craindre d'un ours l'approche dangereuse.
Lui, par mes vêtements, instruit de mes destins,
S'empresse de calmer mes esprits incertains.
Ses pleurs, à mon aspect, fondent comme un nuage
Dont le froid des hivers a formé l'assemblage,
Et qu'un zéphyr dissipe & répand par torrents.

Au nom du ciel, dit-il, guidez mes pas errants:
Sans espoir dans mes maux, seul depuis sept années,
Je traîne en ces déserts mes tristes destinées.
Changez-en la rigueur, je les livre en vos mains;
Que du moins je périsse au milieu des humains!

Surpris en vos climats d'entendre ſon langage,
Je l'approche, l'embraſſe & le mene au rivage.
Les cieux, ſans doute, alors me prêtoient ſon ſecours.
C'eſt lui, belle Zama, qui vous rend mes diſcours;
Puiſſent-ils un moment captiver vos oreilles!

L'Indienne enchantée écoute ces merveilles,
En veut chercher la ſource, & ſavoir quel revers
Livra ce malheureux aux monſtres des déſerts.
(Des récits ſurprenants la jeuneſſe eſt avide.)
Pour crayonner ſon ſort, l'interprete timide,
Par l'ordre de Colomb, prépare ſes pinceaux.
Le Génois, que la nuit rappelle à ſes vaiſſeaux,
Prend congé du Vieillard; & courant au rivage,
De la beauté qu'il quitte, il emporte l'image.
A ſon départ, Zama, dans un trouble indécis,
Du ſort de l'interprete écoute les récits.

Fille d'un Roi chéri, pour remplir votre envie,
Par des traits raccourcis je vous peindrai ma vie:
Ce tableau peu d'inſtants doit occuper vos yeux,
Mon nom eſt Cerrano (23); né de pauvres aïeux,
La ſanté, la vertu furent mon héritage.

(23) Eſpagnol qu'une tempête jetta ſeul dans une Iſle déſerte, près de l'Iſle de Cuba, où il vécut quatre ans expoſé à tous les malheurs d'un pareil ſort. L'auteur avance le temps de ce naufrage, arrivé après la découverte de l'Amérique, comme étant fort poſſible qu'avant ce temps, un vaiſſeau y eût été jeté. *Hiſt. des Incas*, tom. I, p. 7.

Ces biens, que rarement le riche eut en partage,
De mon état paisible assuroient le bonheur,
Quand, trahi par l'objet qui ravissoit mon cœur,
D'un confident chéri j'implorai l'assistance.
Sa froideur pour mes maux trompa ma confiance.
L'ingrate que j'aimois, méprisant mon courroux,
M'apprit que mon ami deviendroit son époux.
Accablé, poursuivi du trait qui me déchire,
D'un pilote Espagnol je monte le navire,
Et l'Eurus (24) en fureur nous jette en des climats
Où nuls Européens n'avoient porté leurs pas.
Nous franchissions la mer qui de vous les sépare,
Lorsque notre vaisseau fut pris par un barbare:
Pour nous abandonner au mépris de sa cour,
Ce tyran, par orgueil, nous conserva le jour.
Dès qu'instruit de ses mœurs, j'entendis son langage,
La ruse où j'eus recours nous sauva de sa rage.
Notre art dans les combats, propre à sa cruauté,
En flattant ses projets, adoucit sa fierté.
Bientôt de nos conseils ne prenant plus d'alarmes,
Pour servir ses fureurs, il nous rendit nos armes;
Je promis, par mes soins, d'en remplir ses Etats,
S'il nous étoit permis de revoir nos climats.
Un fils de notre chef, demandé pour ôtage,
Par un traité conclu, rompit notre esclavage.

(24) Le vent d'Est.

Son pere, qui d'accord ignoroit nos faux ferments,
En est resté le gage, & livra ses vieux ans
Pour sauver du trépas l'objet de sa tendresse.
Des périls, me dit-il, éloigne sa jeunesse :
Loin de gémir pour moi, songe à briser ses fers ;
Pars, &, sans différer, prends la route des mers.
A ce chef généreux répondant par mes larmes,
J'obéis ; mais, hélas ! son cœur rempli d'alarmes,
De nos jours malheureux ignoroit le destin.
A peine nous quittions ce rivage inhumain,
Que sur l'onde, où s'éleve un orage effroyable,
Notre vaisseau brisé fond sur un banc de sable.
Chacun fuit le trépas sur de légers canots ;
Mais le danger pressant d'abîmer dans les flots,
Nous rend tous ennemis. Le pilote perfide
Livre aux mers les rameurs dont le poids l'intimide :
Et, malgré nos efforts, nos esquifs renversés
Sur la vague en fureur nous jettent dispersés.
Ecrasé par les flots qui battoient le rivage,
Dans le creux d'un rocher j'en évitai la rage.
Qui pourroit exprimer, en ces moments d'horreur,
Les divers sentiments qui déchiroient mon cœur?
Où suis-je, me disois-je ? Est-ce un désert aride ?
Chez des peuples cruels si le malheur me guide,
Quel sera mon destin ? où fuir? Quoi! dans ces lieux,
Nuls de mes compagnons ne s'offrent à mes yeux !
Je me vois à regret échappé du naufrage.

L'eau qui calma ma soif, ranimant mon courage,
Ramena dans mon ame un moment de bonheur;
J'en jouis. La nuit vint; &, malgré ma terreur,
Sur un arbre élevé, que je pris pour asyle,
Ma fatigue fit naître un sommeil plus tranquille
Qu'aux lits où la mollesse endort ses favoris.
Dès que l'éclat du jour réveilla mes esprits,
J'invoque l'Eternel, & retourne au rivage.
J'y vois notre navire échoué sur la plage.
Quel déplorable aspect pour mon cœur attendri!
Le fils du capitaine, & son frere chéri,
Dans les bras l'un de l'autre avoient perdu la vie.
D'autres morts, que la mer rejettoit en furie,
Sur le sable étendus, redoublerent mes pleurs.
Déchiré par la faim, en plaignant leurs malheurs;
De leurs vivres épars je saisis l'héritage.
Ces secours précieux, que j'emporte à la nage,
Bientôt sont épuisés; & ces climats déserts
Ne m'offroient d'aliment que la pêche des mers.
Sans armes, sans filets, abreuvé d'une source,
Un coquillage exquis fut ma seule ressource.
J'en enflammai l'écaille au feu pris d'un rocher.
Dans le frivole espoir d'attirer le nocher,
A nourrir ce fanal j'employois mon adresse.
Le temps qui, par degrés, augmentoit ma tristesse,
Usa mes vêtements; & brûlé du soleil,
Quand sous d'épais roseaux je cherchois le sommeil,

Des reptiles marins y menacent ma vie.
Sous les antres, je vois des tigres en furie ;
Et d'écueils en écueils la faim qui me pourſuit,
Prête à m'enſevelir dans l'éternelle nuit,
Force mon déſeſpoir à changer de retraite.
Dans l'horreur, qui par-tout ſuit ma courſe inquiete,
Sur un mont eſcarpé je m'ouvris des ſentiers :
Les champs qu'il dominoit, abondoient en palmiers.
Ma peur, à cet aſpect, un moment diſſipée,
Laiſſe de mon bonheur ma raiſon occupée.
Quoi! dis-je, en ces beaux lieux je regne, & de mes jours
Nul injuſte mortel ne peut troubler le cours !
Je n'y crains ni l'amour, ni la fureur des armes !
Cette joie à l'inſtant fut changée en alarmes.
Des géants, que je vis au travers des buiſſons,
Dévoroient à l'envi deux de leurs compagnons.
En fuyant ce tableau, dont frémit la nature,
D'un feuillage agité je crains juſqu'au murmure ;
Mon ombre eſt à mes yeux un géant qui me ſuit.
Enfin, du haut d'un roc, où l'effroi me conduit,
J'apperçois un vaiſſeau que la mer me préſente.
L'œil fixe vers ces mâts ſi chers à mon attente,
Mes ſens de ma raiſon n'écoutoient plus la loi ;
Je friſſonnois, mes mains ſe ſerroient malgré moi.
Le ſoir vint, ce vaiſſeau diſparut à ma vue.
Par mon deſir trompé, ma douleur plus aiguë
Demandoit aux deſtins de terminer mes jours ;

Mes larmes, des ruiſſeaux avoient groſſi le cours;
Mes ſanglots aux rochers exprimoient mon martyre.
Soupirs, chers à mon cœur, par vous ſeuls je reſpire!
Colomb vous entendit dans ces brûlants climats,
Où, pour changer mon ſort, le Ciel guida ſes pas.
Il ſut par mes récits, qu'étoufferent ma joie,
A quels tourments cruels mon ame étoit en proie,
Et les lieux où jadis je languis dans les fers.
Oublions aujourd'hui les maux que j'ai ſoufferts,
Puiſque dans les liens j'appris votre langage.
Mais, hélas! notre chef y reſte pour otage.
Colomb, pour l'en tirer, bravoit les aquilons,
Quand leur vol, qui vers vous portoit nos pavillons,
Nous força d'aborder votre heureuſe retraite.
A mon libérateur j'y ſervis d'interprete.
Zama, daigne m'entendre, & plaindre mon malheur;
De mes deſtins le Ciel adoucit la rigueur.
Il dit; on le conſole; & la nuit qui s'avance,
Sur les pas du ſommeil amene le ſilence.

Fin du troiſieme Chant.

ARGUMENT
DU
QUATRIEME CHANT.

LEs Démons, irrités de n'avoir pu submerger la flotte Espagnole, envoient Zémès, Divinité Indienne, supplier l'Amour de rendre Colomb amoureux de Zama. L'Amour vole vers l'Amiral, & lui peint en songe les charmes de la jeune Sauvage. Colomb se réveille, & va trouver le Vieillard. Jeux des Habitants de cette Isle. Description des amours de Zama & de Colomb. Reproches des Espagnols sur le retardement de l'Amiral. Un Ange lui apparoît, & le fait rougir de sa foiblesse. Marcoussy le ramene à sa flotte. Son départ. Regrets de Zama. Elle prend un canot pour suivre Colomb. Fiesqui, séparé de la flotte, l'enleve avec sa compagne Zulma.





LA

COLOMBIADE.



QUATRIEME CHANT.

LE jour prêt d'éclairer l'horiſon des Chinois (1),
Quittoit cet hémiſphere où l'illuſtre Génois,
Par les ſoins de Morphée, oublioit ſes alarmes.
Dans cette Iſle où Zama l'enivra de ſes charmes,
Sur les fleurs que Phébus brûla par ſon ardeur,
Diane & les Zéphyrs répandoient leur fraîcheur.
Les voiles de la nuit couvroient l'œil qui ſommeille,
Tout goûtoit le repos; mais Satan toujours veille,
Et voit les Caſtillans braver ſes attentats.

(1) La Chine eſt à peu près l'Antipode des Antilles.

Furieux, il envoie un chef de ses Etats
Joindre ses traits vengeurs aux armes de Cythere.

Zémès (2), démon subtil que l'Indien révere,
Fit par cette entreprise éclater son savoir.
Pour déguiser ses traits, un magique pouvoir
Rendit son front plus doux, ses ailes plus agiles;
Le ton persuasif, il le prit des Sibylles.
Suivi des arts trompeurs qu'il enseigne aux humains,
Il franchit de Pluton les brûlants souterreins.

Là, d'un œil satisfait, il voit à la torture
La volupté, l'orgueil, l'envie & l'imposture.
Du centre de la terre, il passe sur les mers,
Joint Cythere; & bientôt élevé dans les airs,
Du Dieu qui fait aimer, il découvre l'asyle.
Le charme des desirs en rend l'accès facile;
Sous des traits enchanteurs y voltigent les jeux;
Les songes, les transports, le sourire & les vœux,
D'un silence expressif y prennent le langage.
L'espoir qui vers le temple entraîne notre hommage,
N'y trouble les échos que du bruit des soupirs;
Mais qui de ce séjour veut goûter les plaisirs,

(2) Au commencement du premier Chant, l'Auteur suppose que les Démons adorés au Nouveau Monde, étoient les mêmes qui, sous d'autres noms, le furent dans le Paganisme; ainsi on ne sera pas étonné que l'amour soit ici personnifié: Satan, pour perdre les humains, s'est toujours servi de toutes les passions propres à les séduire.

En voit en peu d'inſtants diſparoître les charmes :
Le temps qui les détruit, les transforme en alarmes.
La ruſe, le mépris, l'ennui, les faux ſerments,
Dans leurs détours trompeurs enchaînent les amants :
Quand de ce noir dédale ils ont franchi l'abîme,
De l'art qui les trahit, devenu la victime,
Leur cœur, de vains remords, eſt ſans ceſſe agité.
Ce lieu baigné de pleurs charma ta cruauté,
Meſſager des enfers ! & pour ton entrepriſe,
De ce palais ouvert l'abord te favoriſe.
Ton vol perce la foule, & ton front radieux
Déguiſe en vain ton être au plus puiſſant des Dieux :
Près de ſon lit de roſe, où ſurveillent les Graces,
Quoique du fier Zémès la nuit cache les traces,
Son approche eſt connue. Une ſombre vapeur
Noircit l'air, le remplit d'une ſecrette horreur ;
L'odeur du ſoufre eſt jointe aux parfums de Cythere.
A ce mêlange affreux, le Dieu qu'on y révere,
Ecarte la molleſſe, & s'arrache au repos,
Le ſommeil qu'il combat, porte ailleurs ſes pavots.
Le jour naît, & l'eſprit ſorti du ſombre abîme,
Près du fils de Venus en ces termes s'exprime :

Immortel, dont on craint & chérit les liens,
Tout conſpire à ta gloire : un Dieu des Indiens,
Pour étendre tes droits, vient ſe joindre à tes armes.
Je regne au nouveau Monde, où triomphent tes charmes :

N'auras-tu des rigueurs que pour l'autre univers?
En Europe, tes dons font fuivis de revers;
Plutus, qui les obtient, en corrompt les délices.
On vit des Rois fameux, foumis à tes caprices,
Au gré de tes defirs prodiguer leurs tréfors.
Dans la guerre & la paix, par de fecrets refforts,
Des grands événements toi feul es le mobile:
Thémis même à tes pieds voit la vertu fragile.
Mais chez l'Amériquain exempt de tes fureurs,
Par la main des plaifirs tu verfes tes faveurs;
Tes feux moins combattus en ont moins de puiffance.
Nul amant irrité n'y punit l'inconftance;
Et banniffant des cœurs la jaloufie & l'art,
Amour! en ces climats tu marches fans poignard.
Viens de tes paffions y répandre l'ivreffe:
Zama, qui du printemps y femble la Déeffe,
Peut changer d'un coup d'œil les projets d'un mortel
Qui des Dieux Indiens veut renverfer l'autel.
Jamais Européen n'aborda nos rivages.
Colomb, pour les chercher, a bravé les orages:
Avant que ces beaux lieux enchantent fon réveil,
Viens avec tes ardeurs embrafer fon fommeil:
Que dans l'inftant Zama brûle des mêmes flâmes;
Perce-les de ces dards qui portent dans les ames
La fureur des defirs & l'oubli du devoir.
Il dit. L'efpoir flatteur d'étendre leur pouvoir,
Des hommes & des dieux féduit la confiance.

L'Amour prend ſon carquois, ſourit, ſe plaît d'avance
A régner en tyran dans un monde où ſes feux,
Sans dévorer les cœurs, en rempliſſoient les vœux.
Le charme de ſes traits, qu'il change en amertume,
Empoiſonne les airs que ſon ſouffle parfume.
D'un ſeul vol il s'élance aux lieux où ſa fureur
Sacrifia Didon (3) à ſon ingrat vainqueur;
Et paſſant au delà des Colonnes (4) d'Alcide,
Il voit l'iſle (5) où Renaud fut porté par Armide.
La terre à ſes regards enfante mille fleurs;
Les oiſeaux ſous l'ombrage expriment leurs ardeurs;
Les habitants des mers s'enflamment dans les ondes.
Cette Divinité qui peuple les deux mondes,
Sans conſulter l'aimant, trouve aiſément le port
Où la flotte Eſpagnole eſpere un meilleur ſort.
Quels lieux ſont inconnus au Dieu de la tendreſſe!
Les flatteuſes erreurs qu'inſpire ſon ivreſſe,
Dans l'Iſle du Bonheur arrivent ſur ſes pas:
La jeuneſſe enchantée en goûte les appas;
Un ſonge, ſous les traits du plus ſubtil génie,
Crut trouver dans la nuit l'Indienne endormie.
Loin que cette beauté fût livrée au ſommeil,
Sur l'écorce d'un arbre; au lever du ſoleil,

(3) Enée abandonna Didon à Carthage, ville ſituée ſur la côte du Nord de l'Afrique, à peu près où eſt aujourd'hui Tunis.

(4) On appelle Colonnes d'Hercule les montagnes de Calpé & d'Abila, au Détroit de Gibraltar, où ce héros borna ſes voyages.

(5) Armide, par ſon art magique, tranſporta Renaud dans une des Iſles Fortunées, appellées aujourd'hui Canaries.

Déja des Caſtillans elle a peint (6) la parure :
Les faits de l'Amiral, ſon maintien, ſon armure,
A ſes yeux attentifs ſemblent encor préſents ;
Elle croit de ſa voix entendre les accents :
Sous ſes doigts expreſſifs, qu'aſſervit ſa penſée,
Quoiqu'en peu de moments l'image en fût tracée,
Aucun trait du héros ne manquoit au tableau.
Tandis que l'amour même en conduit le pinceau,
Dans le profond ſommeil que le travail fait naître,
Des ſonges du Génois ce Dieu ſe rend le maître.
Sans art, ſans vêtements, ſous les traits de Cypris,
La fille du Vieillard enflamme ſes eſprits,
Non d'un feu modéré qu'approuve la nature,
Mais de ces feux ardents dont la raiſon murmure,
Que rien ne peut éteindre, & qui font négliger
L'amitié, le devoir, la honte & le danger.

L'enfer triomphe. Il voit que, par ſes artifices,
De l'amour un héros ſuit les bouillants caprices.
Colomb, plein des attraits qui troubloient ſon ſommeil,
Dès que l'aube du jour éclaire ſon réveil,
Du pere de Zama cherche l'heureux aſyle.

(6) Les Indiens avoient le talent de ſe faire entendre par le pinceau, en repréſentant les objets matériels par leurs propres images. Les Mexicains deſſinerent les ſoldats de Cortez, armés & rangés en bataille, ainſi que leurs chevaux, avec une action & une vérité ſinguliere. *Solis*, Hiſt. Mexiq. tom. I, pag. 166.

Le Vieillard, qui déja quittoit ce lieu tranquille,
Armé de fon carquois, fuivi de fes amis,
Au lever du foleil offroit fes vœux foumis.
Tel Milton nous dépeint qu'à l'aurore nouvelle
Adam rendoit hommage à l'Effence éternelle,
D'un front noble & ferein, que n'offufquoit jamais
Ni le feu des liqueurs, ni la vapeur des mets.
Dans ta frugalité, trop fortuné Sauvage!
De l'auteur (7) de mes jours je retrouve l'image:
Pendant les cent hivers qu'ont duré vos refforts,
La tranquillité d'ame & la fanté du corps
Furent à l'un & l'autre un don de la fageffe:
Qu'à votre exemple, ardente à braver la molleffe,
J'hérite de vos mœurs! Puiffent un jour mes vers
Des recherches du luxe affranchir l'univers.
Mais mon vol trop hardi craint le deftin d'Icare;
Mufe, foutiens mes pas dans l'Inde où je m'égare.

Suivons notre héros fur cet autre horizon.
Déja dans ces beaux lieux l'amante de Titon
Voit l'Indien fe joindre au Génois qui s'avance:
Viens, dit l'heureux Vieillard, je cherchois ta préfence.
Dans d'utiles travaux, vois nos amufements:
Nos fleches, nos filets, nos fimples aliments,

(7) Le pere de l'Auteur, âgé de près de cent ans, vivoit encore fans aucune infirmité dans le temps que ce Chant a été compofé. L'égalité de fon ame, & fa raifon éclairée le faifoient comparer aux plus fages philofophes de l'antiquité.

Nos danses en l'honneur du Dieu de la contrée,
De nos jours toujours purs partagent la durée.

L'Amiral, curieux d'obſerver ces climats,
Embraſſe le Vieillard, & vole ſur ſes pas :
Sans doute, un tendre eſpoit l'entraînoit ſous l'ombrage.
Au jour naiſſant, Zama joint la troupe Sauvage :
Ses appas ſont ſans voile ; & dans ſa nudité,
Comme Diane, armée, elle en a la beauté.
Le feu de ſes regards ranime la verdure ;
Ses compagnes près d'elle ont la même parure ;
Mais leur éclat s'éclipſe au charme qui la ſuit,
Comme aux rayons du jour les aſtres de la nuit.
D'un pas léger la Nymphe arrive à la montagne ;
Au milieu des forêts le Génois l'accompagne.
Dans un ſentier rapide, il lui ſert de ſupport,
Des branches qu'elle craint, rompt le premier effort,
Y cueille des fruits mûrs, & d'une main tremblante
Les choiſit & les offre à l'objet qui l'enchante.
Le deſir de lui plaire embraſant tous les cœurs,
Chaque jour à la courſe anime les chaſſeurs.
Leur fleche atteint l'oiſeau qui dans l'air fuit ſa route,
L'hôte des bois ſe livre aux pieges qu'il redoute ;
Dans des feux allumés autour d'un vaſte champ,
En vain le plus ſubtil fuit la mort qui l'attend.
Quelquefois l'Indienne abandonnant ſes armes,

Dans

Dans le sein de Neptune ensevelit ses charmes,
Elle nage : on la suit ; il semble que les flots
Portent la Néréïde adorée à Paphos,
Sur un léger esquif, souvent, loin de la terre,
Aux habitants des eaux ses filets font la guerre.
Les Tritons étonnés admirent ses attraits :
Et toujours l'inconnu, dont elle a peint les traits,
Est l'objet de ses soins. De ses mains la Naïade
A l'Amiral charmé présente une Dorade (8).
Quand l'attrait mutuel de ces amusements,
Des heures & des jours leur faisoit des moments,
Hélas! ils ignoroient que ces jeux pleins de charmes
Leur causeroient un jour de cruelles alarmes !
Impitoyable Amour, ce sont là tes douceurs !
L'Inde apprendra bientôt à craindre tes faveurs.
Tes feux encor nouveaux à la jeune Sauvage,
Dans ses yeux enflammés n'ont qu'un muet langage;
N'osant à l'interprete expliquer ses soupirs,
Elle lui peint souvent ses curieux desirs
Sur les faits d'un héros qui l'occupe sans cesse.
Cette Hébé, dans les soins où son cœur s'intéresse,
Néglige le plaisir de rassembler les dons
Que Flore à pleines mains verse sur les gazons.
Sa voix ne se joint plus aux chants dont ses compagnes

(8) La Dorade, poisson de mer, estimé & abondant dans les mers de l'Amérique. Les écailles en sont dorées & azurées *Charlev.* tom. I., p. 21. Voyez la Remarque 20 du troisieme Chant.

Font, à pas cadencés, retentir les montagnes.
Zulma, la plus fidelle, eſt moins chere à ſes vœux;
Loin de lui confier le ſoin de ſes cheveux,
Zama conſulte l'onde; & ſeule ſous l'ombrage,
A peine des oiſeaux elle entend le ramage.
Son eſprit inquiet ne peut trouver d'appas
Qu'aux lieux où l'étranger accompagne ſes pas.
S'il rencontre ſes yeux, la honte qu'elle ignore,
Ne peint point ſur ſes lis le feu qui la dévore;
Le plaiſir ſeul l'anime; il répand ſur ſes traits
Les couleurs dont la roſe embellit ſes attraits,
Quand un ſouffle enchanteur annonce le zéphyre.
Honte! qui de nos mœurs eſt l'ame & le martyre,
Sur un cœur Indien ta crainte eſt ſans pouvoir.
Mais d'exprimer ſes vœux, Zama perdant l'eſpoir,
Du langage des yeux paſſe à celui des larmes.
Lorſque la nuit l'invite à repoſer ſes charmes,
Seule au fond de ſa grotte & ſur un lit de fleurs,
Des pavots du ſommeil elle fuit les douceurs;
Tout fixe ſes eſprits ſur l'objet qui l'enflâme;
Un doute affreux alors s'éleve dans ſon ame.
Quoi! dit-elle, Colomb ne connoîtra jamais
Le charme que je ſens à me peindre ſes traits!
Je l'aime; & ſans eſpoir d'entendre ſon langage,
J'ignorerai toujours s'il chérit mon hommage!
Quel ſort!.... Ici Morphée étouffe ſes accens,
La calme, & par degrés s'empare de ſes ſens;

Mais une erreur funeſte en diſſipe les charmes.
Dans ſes eſprits troublés, Colomb ceint de ſes armes,
Sur des châteaux volants ſemble monter aux cieux ;
Quand près de l'empirée il échappe à ſes yeux,
Sur l'aile de l'amour elle vole à ſa ſuite,
Un griffon la pourſuit, l'enleve, prend la fuite,
Et ſur des bords lointains la conduit au tombeau.
Dès qu'un réveil ſubit effaça ce tableau :
Songe affreux, s'écria la jeune Amante en larmes,
Quoi ! l'objet de mes vœux mépriſeroit mes charmes?
Il quitteroit nos champs, ignorant que mon cœur
Sur l'eſpoir de lui plaire a fondé ſon bonheur ?
O cruel avenir !.... Mais par ſon art peut-être
Un taliſman fatal de mes ſens eſt le maître.....
Du trouble qui m'agite, interrompons le cours :
Allons du Dieu du jour implorer le ſecours ;
De mes tourments ſecrets il m'apprendra la ſource.

Un temple dans les bois bientôt fixe ſa courſe :
Au réveil des oiſeaux & des ſoins amoureux,
Elle adreſſe ces mots à l'aſtre lumineux :

Flambeau de l'univers, Peré de la nature,
A l'inſtant où tes feux raniment la verdure,
Souvent par tes faveurs tu combles nos deſirs ;
Dans ce moment propice écoute mes ſoupirs ;
Daigne éclairer mes ſens, Dieu puiſſant que j'implore,

Donne-moi l'art d'éteindre un feu qui me dévore.
L'enchanteur qui l'allume, en ignore l'effet:
Ne puis-je de son cœur pénétrer le secret ?
Ah ! pour l'interroger, apprends-moi son langage :
Nous instruire est des Dieux le plus noble avantage.

Tandis que l'Indienne invoquoit le soleil,
Le Génois, dont l'amour occupe le réveil,
Loin d'elle, par ces mots peint ses tendres alarmes ;
Sous ces bois que l'aurore arrose de ses larmes,
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer....
Mais près de toi mon cœur veut en vain s'exprimer ;
Des accents de ta voix j'ignore encor l'usage.
Ah ! l'univers devroit n'avoir qu'un seul langage....
Dans l'asyle où Colomb charme ainsi ses douleurs,
L'hôte des airs qu'Iris orne de ses couleurs,
Dont le bec recourbé, l'articulante haleine,
En imitant nos sons, rendent la voix humaine,
Redit ces tendres mots, qui semblent l'enflammer,
Zama, belle Zama, je renais pour t'aimer.
Que l'ame du Génois à ce nom fut troublée !
Il ignoroit encor que, dans la troupe ailée,
On apprît sur nos tons à moduler sa voix.
Il regarde, s'agite, & parcourant les bois,
Découvre enfin l'oiseau (9) qui parle à son oreille :

(9) Avant la découverte de l'Amérique, les Perroquets étoient peu communs en Europe.

Sa main avec ardeur ſaiſit cette merveille ;
De ſes ailes d'azur il arrête l'eſſor,
Et juſques ſur la flotte emporte ce tréſor.

Là, ſur un ſable uni, les ondes d'Amphitrite
Se prêtoient ſans murmure au flux qui les agite ;
Colomb dans les échos entendit les ſoupirs
Que la grotte prochaine envoyoit aux zéphirs :
L'eau du ciel qu'un rocher y filtroit goutte à goutte,
De groupes de cryſtal avoit orné la voûte :
Zama, qui ſur ces murs mêle l'ambre au corail,
Du plus beau coquillage aſſortiſſant l'émail,
Rend des traits dont l'éclat cede à ſon teint de roſe :
Par le choix des couleurs, ſa main métamorphoſe
L'émeraude & la nacre en guirlandes de fleurs.
Ingénieuſe amante ! ici le Dieu des cœurs
Vous découvrit aux yeux qui vous cherchoient ſans ceſſe :
Loin d'en blâmer l'audace, un ſoupir de tendreſſe
Montra dans vos regards votre cœur ſatisfait :
Et de vos ſoins charmants Colomb qui vous diſtrait,
Pour nourrir votre ardeur, par ſes dons vous enchante.
Une glace où ſe peint l'objet qui s'y préſente,
Dans ſes mains de vos traits vous rend le vrai tableau.
La ſurpriſe & la joie, à cet aſpect nouveau,
Font tant d'impreſſion ſur la jeune Sauvage,
Qu'en vain j'entreprendrois d'en peindre l'aſſemblage ;
Quand le cryſtal des eaux lui rendoit ſes attraits,

Bientôt leur mouvement en effaçoit les traits :
Ici , le portrait fixe attendoit que sa vue
En contemplât de près la forme & l'étendue :
L'Amour le rend si beau , que l'Indienne a peur
Que l'art à ses appas ne prête un fard trompeur ;
Mais , pour la rassurer, près d'elle sur la glace
Son amant trait pour trait paroît sur la surface.
Quel prodige , dit-elle , être inspiré des Dieux ,
Par un autre toi-même enchante encor mes yeux ?
Pour entendre ces mots , s'il manque d'interprete,
Zama , dans vos regards il lit votre défaite.
Hélas ! quand sur son front bruni par les combats ,
Vous arrangiez les fleurs qu'il jetoit sous vos pas ;
Que de ces ornements méprisant la mollesse,
Ses levres sur vos mains exprimoient sa tendresse ;
Le sort cruel voulut que l'auteur de vos jours,
Voyant de loin vos jeux, découvrît vos amours :
Dans ses regards surpris la douleur étoit peinte :
Qu'apperçois-je , dit-il d'une voix presque éteinte ?
Zama, je te cherchois, assuré que ton cœur
Dans le choix d'un époux prendroit mon défenseur.
En nageant sur ces flots, ma vieillesse affoiblie ,
D'un monstre de nos mers combattoit la furie ;
Le secours d'un ami m'a sauvé du trépas ;
Quand il te rend un pere , il faut que tes appas
Soient le prix d'un bienfait que chérit ta tendresse.
Ma fille, voudrois-tu manquer à ma promesse,

Combattre mon desir qui t'accorde à sa foi,
Et me quitter dans l'âge où j'ai besoin de toi ?
Fuirois-tu ta patrie & ton Dieu qui l'éclaire,
Pour consacrer tes jours à suivre un téméraire,
Qui, sans plaindre mon sort, t'arrache à tant de biens?
L'Indienne, à ces mots, veut briser ses liens ;
Son cœur gémit d'effroi, ses yeux fondent en larmes:
Dans la langueur ses traits prennent de nouveaux charmes,
Comme aux pleurs de l'aurore on voit briller les fleurs.
Le Vieillard, qui l'appelle, irrite ses douleurs ;
Contre un pere, un amant se trouve sans défense :
Colomb dans ses regrets, flatté par l'espérance,
Voit fuir tout son bonheur; toujours la main du temps,
Avare de plaisirs, est prodigue en tourments.
Au trouble du Génois un autre mal succede :
Le Nocher montre enfin l'ennui qui le possede :
Est-ce ici, disoit-il, où s'arrêtent nos pas ?
Quittons-nous nos enfants, changeons-nous de climats,
Pour voir, sous d'autres cieux, languir dans les délices
Un héros que Zama soumet à ses caprices ?
Qu'à la suivre en ces lieux il borne son destin ;
Et nous, cherchons dans l'Inde un plus vaste terrein.

On s'assemble; & tandis qu'au départ tout s'apprête,
Marcoussy, qui de loin apperçoit la tempête,
Accourt à son ami, le trouve au fond des bois ;
Gravant ces tendres mots que répétoit sa voix :

Zama! faut-il te voir ſuivre un autre hyménée,
Ou traîner loin de toi ma vie infortunée!
Quoi! ces mots que je trace, ignorés en ces lieux,
Croîtront avec ce cedre, & jamais tes beaux yeux
N'y liront les regrets de l'amant le plus tendre?
Quelle horreur! à l'inſtant un bruit ſe fait entendre:
L'Amiral inquiet y dirigeant ſes pas,
A l'aſpect d'un ami ſent de cruels combats;
Le fer graveur qu'il tient, fuit de ſa main tremblante.
Ceſſez, dit Marcouſſy, de pleurer une amante;
Un ſoin plus important m'amene en ces forêts:
Quoi! votre ame intrépide & fertile en projets,
Au mépris de nos vœux & des ordres céleſtes,
D'un tendre déſeſpoir ſent les langueurs funeſtes!
Ouvrez les yeux, Colomb; ou d'éternels remords,
Si vous fuyez mes pas, vous ſuivront ſur ces bords:
Pour la derniere fois la gloire vous appelle;
J'ai des avis certains qu'à l'aurore nouvelle
Vos vaiſſeaux révoltés ſillonneront les flots:
C'eſt vous en dire aſſez; dans le cœur d'un héros,
L'honneur qui parle en maître, eſt ſûr de la victoire.

L'Amiral à l'inſtant, pour voler à la gloire,
De ſes chaînes de fleurs cherche à briſer les nœuds:
L'amour cede au devoir; & dans l'éclat douteux
Qui du jour à la nuit éclaire l'intervalle,
Un eſprit ennemi de la troupe infernale,

Tel qu'en virent jadis les peuples d'Israël,
Dans l'Inde, vers Colomb, est envoyé du Ciel;
Il sort du firmament, porté sur un nuage,
Fend les airs qu'il embaume, y brille, & sous l'ombrage,
Du héros ébloui calme ainsi la douleur:

Le Ciel qui t'éprouva, rend la paix à ton cœur;
Pour y détruire un feu dont l'ardeur te possede,
Il replonge aux enfers l'être impur qui t'obsede:
Songe à porter ses loix aux plus lointains climats.
Dans le siecle dernier, pour y guider tes pas,
Un génie inventeur prépara la boussole (10);
Le salpêtre enflammé (11) par le souffle d'Eole,
T'arma de son tonnerre; & pour graver tes faits,
D'un alphabet (12) d'airain l'art inventa les traits:
Quand le sort prévoyant à te servir s'apprête,
Quel charme dangereux borne ici ta conquête?
Fuis Zama, romps ta chaîne, & ferme en tes desseins,
Au gré de l'Eternel accomplis tes destins.

(10) La Boussole, trouvée en 1260, d'autres disent en 1302. Sans ce secours, n'osant s'exposer à traverser l'Océan, on n'auroit peut-être jamais découvert le Nouveau Monde. Voyez la Remarque 31 du second Chant.

(11) La Poudre à Canon, inventée par *Berthold Schwartz*, Cordelier, originaire de Fribourg, vers l'an 1354. On assure que les Vénitiens s'en servirent les premiers contre les Génois. En 1380, un Seigneur Allemand fit présent à Charles VI, Roi de France, de six pieces d'artillerie de fer, qui lui aiderent à gagner la bataille de Rozebecq contre les Gantois.

(12) L'invention de l'Imprimerie, attribuée à Jean Mantel de Strasbourg. En 1442, Jean Guttembergh, un de ses compagnons, la transporta à Mayence. Jean Fust s'en servit le premier dans l'édition du *Catholicon Januensis*, en 1460.

Il dit ; & comme une ombre échappée à la vue ;
Au céleste séjour élevé sur la nue,
Il rend compte des soins dont le Ciel l'a chargé.

Le Génois sort du trouble où son cœur est plongé ;
Tel qu'un malade prêt à fermer la paupiere,
Qu'un soufre volatil rappelle à la lumiere ;
Il regarde les Cieux, rassemble ses esprits,
Doute encor des objets dont son œil est surpris ;
Mais l'ardeur qui l'anime en éclaircit l'image.
L'Amiral de ses sens reprend enfin l'usage ;
Dans l'ombre de la nuit tout retrace à ses yeux
Son ami qui l'attend, & les ordres des Cieux.

Soif de la renommée ! ô toi, qui dans mon ame ;
Toujours des tendres feux avois éteint la flâme,
Tu m'abandonnes donc en cet autre univers ?
Ah ! du moins, poursuit-il, viens-y briser mes fers !..
Voudrois-tu, dans mon cœur, céder à la tendresse ?...
Mais pourquoi fuir l'objet qui causa mon ivresse ?
La vertu réunie à tant d'attraits vainqueurs,
Loin d'avilir notre ame, en épure les mœurs....
Arrachons l'Indienne aux lieux de sa naissance ;
Que notre culte éclaire un cœur dans l'innocence.
Pour l'unir à mon sort par les plus sacrés nœuds,
Je forcerai son pere à répondre à mes vœux.
Il dit ; malgré l'atdeur qu'inspire un amour tendre ;

L'équité dans son ame ainsi se fit entendre:
Si contre le Vieillard je forme un attentat,
Ce Prince généreux me verra donc ingrat?
Pour prix de ses bienfaits ravirois-je sa fille?
Les remords, la pitié, les cris de la Castille
Elevent des combats dans le cœur du héros,
Tels qu'en un vase ardent où bouillonnent les eaux;
Leur choc tumultueux, dont l'air rend le murmure;
Du trouble de Colomb est la vive peinture:
Mais la vertu l'éclaire; & pour briser ses fers,
Marcoussy qui survient, l'entraîne vers les mers.

A pas lents le Génois suit ce Mentor qu'il aime;
Sous un front sans nuage il voile un trouble extrême.
Dès qu'il rejoint sa flotte, il presse son départ,
Invoque l'Eternel, & par un seul regard
Ordonne à Mathéos de quitter le rivage.
L'Amiral, dont Zama garde une vive image,
Quand il maudit les flots qui semblent s'applanir,
Livre la voile aux vents qu'il voudroit retenir;
Et dans tous les vaisseaux le bonheur qu'on espere,
Des esprits révoltés appaise la colere.

Tandis que le Nocher vogue au gré des zéphirs,
La fille du Vieillard lui cache ses soupirs.
Errante dans les bois, quel bruit affreux l'étonne!
Elle apprend que Colomb s'embarque & l'abandonne:

Quand déja loin du port il ne l'entendoit plus ;
Quoi! dit-elle, il me fuit, mes pleurs sont superflus!
L'ingrat causa mes maux, & méprise ma flâme!
S'il ressentoit l'amour qu'il fit naître en mon ame,
Iroit-il loin de moi chercher d'autres climats?
Non, à quitter mon pere il forceroit mes pas,
Il ne pourroit sans moi vivre au ciel qui l'appelle...
Mais, s'il est en effet de la troupe immortelle,
Je l'attends donc en vain en ces terrestres lieux:
Et sans lui j'y languis, rien n'y plaît à mes yeux.
Ah! fuyons un rivage où mon ame enflammée
Ne reverra jamais l'objet qui l'a charmée:
Ou plutôt que mes maux, que le trouble où je suis,
Par le plus prompt trépas terminent mes ennuis.

Ainsi sur les rochers cette Ariane en larmes,
Au départ d'un amant exprimoit ses alarmes,
Quand son œil, qui des mers parcourt l'immensité,
Crut voir à l'horison un navire agité.
Reviens, cher fugitif, dit l'amante éperdue;
Arrache-moi d'une Isle où tout blesse ma vue.
Je te suivrai par-tout: déja sur tes vaisseaux
Mon ame, pour te joindre, a traversé les eaux:
Dans l'orage avec toi je voguerai sans crainte:
Mais tu fuis, & l'écho répond seul à ma plainte!
L'aquilon qui t'enleve, emporte mes accens:
Je succombe à l'horreur qui glace tous mes sens.

En s'exprimant ainsi dans ses douleurs profondes,
Pour nager vers Colomb, elle fendoit les ondes;
Sa fidelle compagne arrête ses transports :
Au port la ramenant par ses tendres efforts,
Oubliez-vous, dit-elle, en votre ardeur extrême,
La pitié, le devoir, un pere qui vous aime?
Que fera-t-il, hélas ! quand les flots furieux
Rapporteront sa fille expirante à ses yeux?
Quoi ! sans remords votre ame ingrate à sa tendresse,
D'un objet qui vous fuit, suit l'ombre enchanteresse?
L'Indienne, à ces mots, condamne son ardeur;
Le devoir la combat, & n'en est point vainqueur.
Tu sais, chere Zulma, dit-elle toute en larmes,
Combien de tes conseils j'ai su goûter les charmes:
Mais un trouble magique égare mes esprits,
Je ne vois que l'objet dont mon cœur est épris;
Un pere que j'adore, en vain vers lui m'appelle....
Quoi ! l'amour d'un ingrat rend mon ame cruelle?
Peut-être il m'enivra d'un poison dangereux....
Non, son regard touchant peint son cœur généreux,
S'il fuit, n'en doute point, il suit l'ordre céleste....
Dieux ! quel flambeau m'éclaire en cette nuit funeste?
De suivre mon amant, j'enfante le projet,
La Déesse (13) des mers me l'inspire en secret;

(13) Les Indiens, outre leurs Dieux, reconnoissoient aussi des Deesses, dont la principale se nommoit *Tazi*; c'est-à-dire, l'Aïeule commune. Chez les Mexicains, la Déesse de l'eau se nommoit *Mahalcuïa*: elle étoit revêtue d'une chemise de couleur

J'entends ſa voix, partons : un penchant invincible
M'entraîne à ſes accents ſur cette onde paiſible.
Si tu m'aimes, Zulma, ſuis-moi loin de nos ports :
Dans ce canot creuſé pour voguer ſur ces bords,
Oſons franchir les mers ; l'ardeur qui me dévore,
Nous menera ſans guide à l'objet que j'adore.
Prends cette rame, viens ; la mienne dans mes mains
Jamais ſi bien des eaux ne s'ouvrit les chemins.
L'onde eſt calme, quel riſque ici nous épouvante ?
Si Colomb y conduit une ville flottante,
Craindrons-nous d'enfoncer ſur un léger eſquif?

Ce diſcours, que l'amour rendoit plus expreſſif,
Sans raſſurer Zulma, gagna ſon cœur ſévere :
Elle vogue en tremblant ſur la barque légere ;
Mais que pouvoit la rame en de ſi foibles mains?

Tandis qu'aux flots Zama confioit ſes deſtins,
Le plus affreux ſpectacle intimide ſa vue ;
A l'inſtant où le jour ſe levoit dans la nue,
Du ſommet d'un rocher ſon pere arrive au port,
La voit fuir, la rappelle, & déplore ſon ſort.

bleu céleſte. *Acoſta*, Liv. II. Ch. XC.

Ils avoient une Déeſſe de l'Amour, à laquelle ils attribuoient auſſi l'empire des vents. Ils croyoient qu'elle étoit ſervie par d'autres femmes, & que des bouffons & des nains, qui l'amuſoient dans une délicieuſe demeure, lui ſervoient de meſſagers pour avertir les Dieux, dont elle deſiroit la compagnie. Son temple étoit ſomptueux, & ſa fête ſe célébroit tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la nation. *Herrera*, Déc. II, Ch. XVI.

La mort, s'écrioit-il, va finir mes alarmes ;
Reviens du moins jouir de mes dernieres larmes :
Veux-tu, pour te sauver du péril où tu cours,
Me voir au fond des eaux précipiter mes jours ?

A ces tendres accents, qu'elle entendoit à peine,
Sa fille au désespoir cede au flot qui l'entraîne ;
Le jour blesse ses yeux, l'effroi retient ses cris ;
La pitié, les remords qui glacent ses esprits,
Du trépas, sur son front, imprimerent l'image.
Quand Zama de ses sens put reprendre l'usage,
Une cruelle épreuve aggrava sa douleur.
La nature & l'amour combattent dans son cœur :
Aux vœux d'un pere en pleurs tout l'excite à se rendre ;
L'Argo, qu'elle croit voir, l'invitoit à l'attendre :
Pour joindre ce vaisseau le vent sert son espoir.
Le danger du Vieillard l'appelle à son devoir ;
Vers le port, vers Colomb, long-temps sa rame agile,
Par un contraire effort, la rend presque immobile.
Zama ; ton cœur craintif t'annonce un sort fatal.
Le navire, où de loin tu crus voir l'Amiral,
Fend les mers, te poursuit, joint ta barque & l'enleve :
Dans tes esprits trompés quel trouble affreux s'éleve?
Sur l'Orphée où Fiesqui te conduit sur les flots,
Nuit & jour, mais en vain, tu cherches ton héros.

Fin du quatrieme Chant.

ARGUMENT

DU

CINQUIEME CHANT.

L'Amiral, faisant route dans la brume, perd de vue l'Orphée, monté par Fiesqui. Un monstre marin, de figure humaine, égare la flotte, & fait aborder Morgant en une Isle d'Antropophages. Il reconnoît les embûches de Satan, & fuit ce lieu funeste. Une tempête s'éleve. L'Amiral se sauve, avec une partie de son équipage, sur une terre inconnue; il adresse ses vœux au Ciel, parcourt l'Isle, retrouve le reste de sa flotte, fait un discours à ses Matelots, & nomme l'Isle où le sort les a jetés, l'Isle Espagnole La chaleur & la fatigue révoltent les Castillans. Colomb les rappelle à leur devoir. Un Roi Indien lui fournit des vivres, & lui demande le sujet qui l'amene en ces climats.



LA



LA

COLOMBIADE.



CINQUIEME CHANT.

Tandis qu'au gré des vents, & contre ſon envie,
L'Indienne fuyoit ſon pere & ſa patrie ;
Loin de ce tendre objet, ignorant ſes deſtins,
Son amant ſur les flots ſuit de vaſtes deſſeins.
Lorſque le jour naiſſant fit pâlir les étoiles,
Sous le ciel nébuleux qui lui cache ſes voiles,
L'infortuné Génois ne voit plus le ſéjour
Où ſon cœur enchanté ſe ſoumit à l'amour.
Vers l'iſle qui le fuit, il fixe encor ſa vue,
Redemande aux échos Zama qu'il a perdue ;
Et ſe peignant ſes traits, ſes pleurs, ſon déſeſpoir,
Du ſort qui l'en ſépare, il maudit le pouvoir ;

Mais un nouveau danger à d'autres ſoins l'entraîne :
L'obſcurité des airs rend ſa route incertaine ;
L'aimant quitte le pole (1), & les aſtres couverts
Ne guident plus la flotte errante au gré des mers.

Dès que, du haut des cieux, l'orbe qui nous éclaire,
Peignit dans l'océan ſon globe de lumiere,
Nos Argonautes prompts à voguer ſur ſes pas,
De l'Orphée égaré ne virent plus les mâts.
On regrette Fieſqui (2), qu'ont emporté ſes voiles,
Farcetti (3) qui le ſuit, & le Pontife Boiles :
On les croit en péril ; chacun plaint leur deſtin,
Et d'un œil inquiet, l'aſtrolabe (4) à la main,
Attend qu'à ſon midi le ſoleil qui s'avance,
Laiſſe au pilote actif obſerver ſa diſtance.
Par nos navigateurs cet aſtre meſuré,
Entr'eux & l'équateur ne marque qu'un degré.

(1) On dit que l'Aiguille aimantée décline quand elle n'eſt pas dirigée droit du Nord au Midi. Sa déclinaiſon eſt différente ſuivant les différents parages, & quelquefois dans le même méridien

(2) Voyez la Remarque 12 du premier Chant.

(3) Noble Vénitien, dont un des deſcendants fut recommandable dans les guerres de la République contre les Turcs. Voyez *Nani*, Hiſt. de Candie. Cette famille, illuſtre par des Prélats & des Sénateurs, Chevaliers de l'étole d'or, brille encore dans pluſieurs perſonnes de mérite, entr'autres M. Joſeph Farcetti, connu par ſes Poéſies, & dont la maiſon eſt le rendez-vous des Muſes.

(4) Inſtrument de Mathématique, gradué en forme de ſphere, décrite ſur un plan. Pour obſerver en mer la hauteur du pole & des aſtres, ſous le regne de D. Juan en Portugal, deux Médecins, Rodrigue & Joſeph, l'inventerent ; d'autres diſent Martin de Boheme.

Bientôt dans l'horizon ils perdent les deux ourses (5) :
Sous des astres nouveaux rien ne fixe leurs courses ;
Et vers le pole austral moins d'étoiles aux cieux
Dirigent sur les flots le nocher curieux.

Le Génois, éloigné d'une côte étendue,
Que plus près du tropique il avoit apperçue,
Ne sait vers quels climats il doit franchir les mers.
Comme on vit sur son char Phaéton dans les airs,
D'un œil épouvanté mesurant sa carriere,
Avancer, chanceler, retourner en arriere ;
Dans ces doutes cruels tel étoit l'Amiral.
Pour aggraver ses maux, quel prodige infernal !
Un monstre menaçant fend la liquide plaine ;
De ses flancs applatis sort une tête humaine (6),
Des nageoires d'azur le portent sur les flots,
Et sa gueule enflammée articule ces mots :

Toi, qu'un si grand péril livre à l'incertitude,
Suis-moi dans ces courants dont j'ai fait mon étude ;
Une terre prochaine, abondante en trésors,

(5) Quand on a passé la Ligne, on n'apperçoit plus les deux Ourses. On croyoit à tort que le Ciel austral étoit moins que le nôtre orné d'étoiles ; l'Abbé de la Caille, dans son voyage au Cap de Bonne-Espérance en 1753, en observa plus de 9000.

(6) L'Histoire dit que, sous l'Empereur Maurice, on vit dans le Nil nager un homme & une femme marins. En 1526, on prit en Frise un homme marin orné de barbe & de cheveux ; & dans la mer Baltique en 1531, un autre envoyé vivant à Sigismond, Roi de Pologne. L'Auteur suppose que le Démon prit cent formes pour nuire aux Castillans.

Des vergers où les fruits se cueillent sans efforts,
De ton peuple affamé surpasseront l'attente.

Ainsi parla le monstre. A sa voix séduisante,
Les Espagnols gagnés par un espoir flatteur,
Obligent le Génois à suivre l'imposteur.
Deux fois le sable à peine avoit marqué les heures,
Le fantôme déja joint les riches demeures
Qu'en sillonnant les flots il montre aux Castillans:
Sur ces mers d'où Phébus s'éloignoit à pas lents,
L'Hilas, que des écueils séparoient de la flotte,
Pour arriver au port, a Morgant pour pilote.
Il vogue, & sur l'arene aux bords qu'il va toucher,
Le Prothée infernal se transforme en rocher:
On l'interroge en vain sur le sort qui l'enchaîne;
Sa langue est sans accents, & sa figure humaine
Par son horrible aspect étonne la valeur;
Mais les biens que promet un séjour enchanteur,
Font oublier le monstre, & sur l'herbe naissante
Un plus touchant spectacle au nocher se présente:
Des Dryades, qu'Amour conduit au bord des eaux,
Y dansent, & leurs chants font parler les échos.
L'émail des prés ornoit ces Nymphes demi-nues;
Qui les vouloit sans art, en voyoit d'ingénues,
De la jeunesse, Hébé touchoit les yeux charmés,
L'âge mûr y trouvoit des appas plus formés:
L'une joint nos guerriers, l'autre fuit, les appelle;

Tous quittent leurs canots, chacun suit une belle.
Quelle erreur les égare ! ils les cherchent en vain,
L'objet de leurs desirs disparoît, & soudain
Dans l'ombre des bosquets ces mots se font entendre:
« Moi, qui fus autrefois des Nymphes la plus tendre,
» Sous ce roc de crystal, où mes jours vont finir,
» Aux mortels curieux j'annonce l'avenir ;
» Apprenez vos destins : vous, que les Dieux propices
» Amenent sur ces bords, goûtez-en les délices ;
» Oubliez vos foyers : ici regnent les jeux,
» Des fruits mûrs en tout temps y préviennent nos
» vœux ;
» Et l'air qu'on y respire, y conserve nos charmes ;
» Deux jeunes cœurs unis n'y connoissent de larmes
» Que celles qu'aux amanrs arrachent leurs transports :
» Un jaloux, un volage, est banni de nos ports.
» Tant de périls vaincus, pour en trouver l'asyle,
» Vous montrent qu'aux tourments succede un sort
» tranquille ;
» Ainsi l'amour soigneux d'animer les desirs,
» Differe ses faveurs pour combler vos plaisirs :
» Suppliez, poursuivez mes Nymphes fugitives,
» Espérez ; le bonheur vous attend sur nos rives.

Par ces chants la Sibylle enchaîne nos guerriers,
Ils préferent déja les myrtes aux lauriers :
Sous ces bois dangereux qu'ils parcourent sans cesse,

Dans les bras de l'efpoir, les endort la molleffe.
Mille fonges flatteurs occupent leurs efprits;
Mais quel trifte réveil frappe leurs fens furpris!
Un gouffre fume où l'ambre exhaloit fes délices,
Les monts d'or font changés en d'affreux précipices,
Les Nymphes en rochers, les myrtes en cyprès.
L'air plein de cris perçants eft obfcurci de traits:
Ces bois femblent déferts; d'où peut partir l'orage?
D'invifibles Sylvains gardent-ils cet ombrage?
On cherche l'ennemi, tout tremble, & fur des pins
Se découvrent enfin de féroces humains:
Sautant de branche en branche, ils femblent dans leur joie,
Des aigles qui du ciel vont fondre fur leur proie.
L'écume des ferpents empoifonne leurs dards:
Leurs cheveux hériffés, le feu de leurs regards,
Annoncent que Satan arma ces Cannibales.
Morgant, pour difperfer ces troupes infernales,
Y porte le trépas; ils en bravent les coups:
La faim qui les pourfuit, redouble leur courroux:
L'honneur n'eft point l'attrait qui les mene au carnage,
Ils dévorent des yeux les habitants du Tage;
S'abreuver de leur fang, leur tient lieu de lauriers.
Soudain leur multitude entoure nos guerriers,
La valeur cede au nombre; & fiers de leur conquête
Lorfque ces Leftrigons en préparoient la fête,
La rufe de Morgant les foumit aux vaincus:

Il verse aux ennemis les présents de Bacchus,
Et de ce doux nectar s'enivrent ces barbares.
Dans les fougueux accès de leurs danses bizarres,
La terre tremble, & l'air porte leurs cris aux cieux.
Quand les feux de Silene & des sauts furieux,
Epuisant leurs esprits, les livrent à Morphée,
Au milieu de leurs chants tombe leur Coriphée,
Le silence succede à d'horribles concerts.
De subtiles liqueurs furent ici les fers
Dont Morgant enchaîna cette race indomptable;
Va-t-il ensanglanter ce spectacle effroyable?
Non: dans l'instant d'ivresse où la fureur s'endort,
Il fuit ce lieu fatal, s'embarque; & dans le port,
Au bruit, aux hurlements du peuple antropophage,
Il trouve l'Amiral qui s'avance au rivage.
Colomb, à ses récits, se peint d'affreux objets,
Il voit l'enfer armé combattre ses projets.
En vain des Castillans il veut calmer la crainte,
Dans leurs regards distraits l'incertitude est peinte;
Pour le rivage austral l'un montre son ardeur;
L'autre, en voguant au nord, voudroit fuir l'équateur;
Mais le péril commun, qui réunit les ames,
S'annonce tout à coup par mille traits de flâmes:
Au couchant, sur la nue opposée au soleil,
Iris de sept couleurs orne son front vermeil:
L'auster, qui fond la neige, & renverse les chênes,
Des nuages obscurs rompt les liquides chaînes,

Combat les aquilons, & soulevant les eaux,
A vingt degrés au nord emporte nos vaisseaux.
Tandis que Mathéos observoit l'œil du monde,
Enlevé par les vents, il est plongé dans l'onde:
L'Amiral en frémit; & dans l'affreux moment
Qu'il croyoit l'arracher au perfide élément,
Le ciel & les enfers unirent leur tonnerre:
Telle que Mars lançant les foudres de la guerre,
A coups précipités rompt les murs ébranlés,
La foudre au sein des mers tombe à coups redoublés;
Et l'éclair, dont la nuit fait briller la lumiere,
D'un spectacle inoui surprend l'œil qu'il éclaire.
Le Pollux, qui portoit l'appareil des combats,
Frappé du feu des cieux, se brise en mille éclats:
De chaque bouche à feu le coup part & résonne.
En vain des cris plaintifs percent le ciel qui tonne,
Par le soufre embrasé portés au haut des airs,
Les nochers comme un trait retombent dans les mers.
L'un sur un fer aigu dans sa chûte s'immole;
L'autre au sein de la flamme est plongé par Eole;
Le malheureux Nuguez, le guide du vaisseau,
Aux yeux de l'Amiral tombe, & meurt sur l'Argo.

Le Génois, qu'un courant éloignoit de sa flotte,
Porté sur des écueils, sans voile & sans pilote,
Songe moins à ses maux qu'au bien de l'univers.
Il grave en peu de traits ses succès, ses revers,

Et couvre ce trésor d'un bois flottant (7) dans l'onde:
Son espoir est qu'un jour, pour éclairer le monde,
Vers l'Europe le sort propice aux matelots,
Rendra dans leurs filets ces précieux dépôts.
Pendant ces soins, l'Argo se brise, & sur la plage
Laisse notre héros se sauver à la nage.
Cet Ulysse nouveau, ceint de son fer vengeur,
Une arquebuse en main, fend la vague en fureur,
Du débris de ses mâts saisit l'appui fragile,
Et combattant la mort, lui montre un front tranquille.
Dans ses efforts, dont l'art rompt les flots inconstants,
Souvent les aquilons le livrent aux autans:
Il en brave les coups; l'Ange qui le seconde,
Le porte vers la terre, & lui montre sur l'onde
Dix de ses compagnons prêts à gagner le port:
Une grêle de traits en défendoit l'abord.
Au bruit retentissant du Pollux mis en cendre,
L'Indien vers les mers s'empresse de descendre,
Accourt au bord des eaux, & renverse un nocher
Qui, pour sauver ses jours, embrassoit un rocher.
L'un périt par un dard qu'il fuyoit à la nage;
Brisé par les écueils, l'autre meurt au rivage.
A ce spectacle affreux, l'Amiral consterné

(7) Colomb enferma les Mémoires de ses découvertes & de la navigation, dans un barril, pour le jeter dans la mer, s'il périssoit. *Charlev.* tom. I, p. 102.

Abandonnoit au Ciel ſon ſort infortuné ;
Lorſque Dieu, dont le bras eſt toujours ſa reſſource,
Du flot qui l'entraînoit, précipite la courſe.
Malgré les Indiens armés de javelots,
Au port qu'ils entouroient, arrive le héros.
Sa main, par le danger aux combats ranimée,
Lance des traits de feu contre la troupe armée;
L'éclair, que la mort ſuit où le coup a porté,
Diſperſe en un inſtant ce peuple épouvanté :
Ainſi l'hôte des airs qu'un chaſſeur intimide,
Au bruit du plomb mortel prend un eſſor rapide,
S'égare, & plein d'effroi vole aux lointains climats.
Tandis que l'Indien fuyoit devant ſes pas,
Colomb de ſes guerriers échappés du naufrage,
Par ces mots conſolants réchauffe le courage :

Songez que l'Eternel, qui prit ſoin de nos jours,
Doit dans tous nos revers nous prêter ſon ſecours :
Dieu puiſſant ! pourſuit-il, tu remplis tes oracles :
Ma troupe, dont la voix célebre tes miracles,
N'a point ici d'autels où t'offrir ſon encens :
Mais la terre eſt ton temple, & tes regards perçants
Embraſſent l'univers que ton pouvoir gouverne;
Ces gazons, où mon front à tes pieds ſe proſterne,
Sont, ainſi que les cieux, l'ouvrage de tes mains :
Répands-y tes bienfaits ſur ces nouveaux humains;
Pardonne les erreurs qu'y ſema l'ignorance;

Que ton culte en ces lieux prenne à jamais naissance.
Le peu de mes nochers que tu sauvas des mers,
Peut-il à m'obéir forcer cet univers ?
A toi seul j'ai recours.... Dieu couronna son zele :
Sous ses ordres les siens marchoient d'un pas fidele ;
Bientôt leur confiance a le prix desiré.
Des roseaux, qui formoient un toit bas & serré (8),
Offrent à leurs souhaits le repas d'un Sauvage,
Que loin d'eux la terreur emportoit à la nage :
Des paons, des lamentins, du maïs, des coris (9),
Etoient de ces climats les aliments chéris :
Là, ces rustiques mets, qu'en Europe on ignore,
L'Espagnol affamé sans crainte les dévore.
Le soir vint : les oiseaux déja cherchoient les bois,
Les tigres leur taniere, & les humains leurs toits.
Nos voyageurs, surpris que leur réduit champêtre
Au lever de la nuit demeure encor sans maître,
Du sommeil, dont le baume assoupit les douleurs,
Après tant de travaux, goûterent les douceurs. *
L'effroi voudroit en vain en éloigner les charmes,

(8) Ces Insulaires, pour former leurs maisons, plantoient en terre des pieux en rond, placés à quatre ou cinq pas de distance, & étendoient dessus des pieces de bois plates, sur lesquelles étoient appuyées de longues perches, dont la pointe en se joignant par le haut, formoit un toit en figure de cône, sur lequel ils attachoient des roseaux & des feuilles de palmier, avec une espece de filasse, forte & incorruptible. Ces cabanes résistoient aux ouragans fréquents dans l'isle de S. Domingue. *Charlev.* tom. I, pag. 51.

(9) Espece de lapin que mangeoient les peuples de S. Domingue. Ils se nourrissoient aussi de singes, de perroquets, de lézards, & d'autres animaux dont les Européens auroient horreur. *Charlevoix*, tom. I, p. 35.

La fatigue s'endort au milieu des alarmes;
Mais dès que le Génois ſent le frais du matin,
Chers compagnons, dit-il, voyons ſi le deſtin
Nous a ſeuls ſur ces bords réchappés du naufrage?
Ils franchiſſent les monts, & découvrant la plage,
Leurs yeux dans l'horizon ne virent d'autres mâts
Que ceux que l'aquilon rompit en mille éclats.
Dans leurs eſprits frappés d'une terreur ſecrette,
Tant de nochers perdus, que leur douleur regrette,
Leur rappellent le jour où le ciel obſcurci
Egara ſur les mers le Pontife & Fieſqui:
Du paſſé, du préſent, de tous les maux enſemble,
A leurs yeux attendris le tableau ſe raſſemble.
Du reſte de la flotte ignorant le deſtin,
Ils cherchoient à fixer leur eſprit incertain.
Quel charme en eſt vainqueur! Un céleſte génie
Vient ranimer leur foi par la crainte affoiblie;
Son vol, qui dans les airs a le parfum des fleurs,
Vers ce brillant objet entraîne tous les cœurs.
Du flambeau de l'eſpoir (des mortels la reſſource)
Un Ange veut, ſans doute, éclairer notre courſe,
S'écria l'Amiral. L'immortel, à ces mots;
Comme un jeune paſteur rejoint par ſes troupeaux,
Marche, & nos voyageurs le ſuivent aux montagnes.
Tout le charme à l'aſpect de ces riches campagnes:
On n'y voit point d'humains par un travail cruel
Arracher à la terre un tribut annuel:

Ni Cérès (10) ni Bacchus n'habitent ces contrées ;
Les bosquets, dont sans art les plaines sont parées,
Des rayons du midi temperent les ardeurs.
La nature aux besoins mesurant ses faveurs,
Dans ces climats brûlants n'est jamais sans feuillage,
Les Castillans lassés en chérissent l'ombrage:
Tous les dons de Pomone y préviennent leurs vœux;
Mais le sommeil leur peint, dans un songe orageux,
Les nochers qu'ils cherchoient, prêts à perdre la vie:
D'un réveil inquiet leur frayeur est suivie;
Ils courent vers les mers, & pensent chaque jour
Voir aborder leur flotte en ce nouveau séjour.

Ces guerriers sans défense erroient d'un pas timide.
Touché de leurs soupirs, l'Archange qui les guide,
Leur applanit les monts, & vers le bord des flots,
Comme un phare éclatant, attire le héros.
Il court à ce flambeau ; tout charme son attente:
La mer qu'il desiroit, à ses yeux se présente,
Du sommet d'un rocher il voit sa flotte au port.
L'art dépeint aisément l'homme outragé du sort;
Des larmes, des sanglots nous expriment ses plaintes;
Mais la félicité paroît sous mille empreintes:
Le trouble, les éclats, les transports par accès,
Même les pleurs de joie, en peignent mal l'excès.

(10) Le Froment & la Vigne étoient inconnus à l'Amérique, avant qu'on y en eût porté d'Europe.

Dans ce charme, où l'eſprit ne voit rien qu'il redoute,
Chacun ſe trouve au port ſans en ſavoir la route :
Tous les chefs de la flotte entourent l'Amiral ;
L'un lui peint ſon bonheur, l'autre ſon ſort fatal ;
Et dans l'enchantement que ſa préſence inſpire,
L'orgueilleux Ximénès ſeul en ſecret ſoupire.
Dès que notre héros retrouva Marcouſſy,
Le courroux des deſtins lui parut adouci.
C'étoit l'heure où des monts Phébus peint les deux faces.
Des fougueux bataillons qui marchoient ſur ſes traces,
Le Génois fixe ainſi le deſir inconſtant :

Vaillants Ibériens, quand je ſonge à l'inſtant
Qui vit fondre ſur nous tous les malheurs enſemble,
Et que j'admire enfin le ſort qui nous raſſemble,
Je reconnois le Dieu qui conduit nos projets :
En vain l'enfer armé combattroit ſes décrets,
La palme eſt en nos mains ; mais penſez que la gloire
Eſt le prix de la paix plus que de la victoire.
Le Dieu de la concorde auroit-il ſur les mers
Expoſé ſes guerriers aux maux qu'ils ont ſoufferts,
Pour voir la foi dans l'Inde apporter le carnage ?
Non ; il veut ſans combats ſoumettre ce rivage :
Cherchons par la douceur à faire aimer ſes loix.
D'un peuple bienfaiſant ſi nous bleſſions les droits,
Notre nombre contr'eux auroit peine à ſuffire.

Que l'union des cœurs nous donne ici l'empire.
Amis, un ſeul parti peut remplir nos projets:
Raſſemblons-nous ; oſons traverſer ces forêts,
Y chercher un aſyle, & gagner les Sauvages
Par l'attrait des vertus qu'ignorent ces rivages.
J'atteſte ici le Ciel attentif à ma voix,
Que vos ſeuls intérêts y dicteront mes loix.

Ainſi parla Colomb. Sûrs de ſa prévoyance,
Ses guerriers ſur ſes pas marchent en aſſurance.
Pizarre & Margarit tirent de leurs vaiſſeaux
Les courſiers échappés à la fureur des eaux.
Des dogues qu'aux combats exerça l'Angleterre,
A la voix de Morgant, s'animent à la guerre :
De l'appareil de Mars Mendez ſuit le convoi.
Garder la flotte au port, d'Alvarez eſt l'emploi.
Tous invoquent les Cieux, l'un tremble, l'autre eſpere:
On eleve un trophée en l'honneur de l'Ibere ;
Et d'un commun accord, Eſpagnole (11) eſt le nom
De cette Iſle, où le ſort conduit notre Jaſon.

Du rivage il s'éloigne, & cherche une retraite,
Au front de ſon armée, aidé de l'interprete,
Vers d'immenſes forêts il ſuit ſes étendards.

(11) Colomb aborda à un Cap de l'Iſle Hayti, qu'il nomma *Eſpagnole*, & donna au Cap le nom de *S. Nicolas*, qu'il conſerve encore. Il eſt ſitué à la pointe de l'Iſle, du côté de l'Oueſt. *Charlev.* tom. I, pag. 90.

Si des bois où sa troupe affronte les hazards,
Le flambeau de la nuit ne peut percer l'ombrage.
Mille insectes luisants (12) ornent ce lieu sauvage,
L'éclairent, & dans l'ombre ont l'éclat & les feux
Des lampes qui le soir embellissent nos jeux.

Ce spectacle imprévu fuit avec les étoiles.
Dès qu'au lever du jour la nuit plia ses voiles,
Au pied d'un bananier, un dieu des Indiens,
Sous les traits d'un serpent, s'offre aux Ibériens.
Le sang des vils humains qu'à son culte on immole,
Arrose les autels où regne cette idole,
Et des femmes en pleurs y portent leur encens.
Au bruit de nos guerriers, leur vol, leurs cris perçants,
Imitent les oiseaux fuyant l'aigle rapide.
L'Espagnol les poursuit, joint la troupe timide,
En bannit par ses dons (13) la crainte du danger :
A l'instant ces beautés, pour vanter l'étranger,

(12) Le Ver luisant des Antilles est une espece d'Escarbot plus petit qu'un Moineau. Outre les deux yeux de la tête, il en a deux sous les ailes, qui jettent aussi une très-grande lumiere. C'est le plus beau des phosphores vivants. On voyage, on lit à la clarté qu'il répand. Les Espagnols, en se les attachant aux pieds & aux mains, s'en servoient la nuit pour la chasse & la pêche, & prétendent que cette lumiere brillante vient d'une humeur qui produit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en est frotté. *Charlev.* tom. 1, pag. 32.

(13) Colomb, à son arrivée à S. Domingue, prit une Indienne, la revêtit de beaux habits, lui donna des bijoux, & la renvoya avec ses compagnes. Cette action de générosité lui gagna la confiance des habitants. Le Cacique Goacanaric, à qui on en fit le rapport, vint voir Colomb, lui apporta de l'or, & lui rendit de grands services. *Charlev.* tom. I, pag. 90 & 95.

Ont

Ont de la renommée & l'ardeur & l'organe :
Leurs récits répétés de cabane en cabane,
Exagérant toujours & le bien & le mal,
Aux vieillards Indiens font craindre un fort fatal :
D'un desir curieux la jeunesse enflammée,
Brûle de rencontrer cette étonnante armée :
Chacun quitte ses toits, & demande en tous lieux
Les êtres surprenants qu'on a peints à ses yeux.

Cependant loin des bois le Héros suit sa course,
D'une fumée épaisse examine la source,
Avance, & vers les monts cherche un champ habité.
Sur des sables mouvants, où l'ardeur de l'été
Répand autant de feux qu'aux déserts de l'Afrique,
Surpris il n'apperçoit nul asyle rustique.
Là, les vents à l'aurore enlevant sa fraîcheur,
Du souffle de Vulcain ont la brûlante ardeur;
Les feux de Procyon (14), à nos moissons utiles,
Font germer des venins, engendrent des reptiles :
Pour venger Israël, quand Dieu punit Memphis,
Moins d'insectes nuisoient aux peuples d'Osiris.
Ces champs où, dans l'oubli de sa démarche fiere,
Le coursier Espagnol courbe sa tête altiere,
N'offrent à ses desirs qu'un aride gazon :
Pour éteindre sa soif, la meute d'Albion (15)

(14) La Canicule.
(15) Voyez la Remarque 6 du troisieme Chant.

En vain sur les rochers cherche une eau jaillissante.
Des éleves de Mars la plainte est menaçante :
Par leur voix, que l'envie aigrit de ses poisons,
Ce murmure effrayant sort de nos bataillons.
Avant que ce Génois ait, par sa folle audace,
De ses Ibériens anéanti la race,
Cette nuit Ximénès nous promet son trépas.
L'Amiral, qui pour lui craint peu ces attentats,
En frémit pour les siens ; & ce soin qui l'enflâme,
D'un complot qui les perd, cherche à couper la trame.
Il savoit que l'envie, à soi-même en horreur,
De l'objet qu'elle attaque, honore la valeur,
Qu'à l'œil qui la démasque, elle offre un front timide ;
Il en brave les traits : tel qu'un roc intrépide,
Pour protéger les champs se livre aux coups des flots ;
Vers le monstre voilé s'avance le Héros :
Des chefs de son armée il calme ainsi l'audace :

Illustres Castillans, dont la voix me menace,
D'où provient la terreur qui trouble vos regards ?
Entreprendre un projet sans peser les hazards,
D'un vulgaire génie annonce l'imprudence :
Craindre des maux prévus est manquer de constance.
Quoi ! des soldats vainqueurs de la foudre & des vents,
Redoutent du soleil les rayons trop ardents ?
J'apprends que plusieurs chefs, lassés par les obstacles,
Pour rejoindre l'Europe, esperent des miracles.

Si quelqu'un parmi vous préfere le repos
Aux travaux où l'honneur appelle les héros,
Au gré de ſes deſirs qu'il vogue vers l'Ibere :
Dans nos ſoins glorieux quiconque perſévere,
Si d'un plus digne chef il veut ſuivre les pas,
Mon bras, choiſi du Ciel pour guider vos combats,
En ſaura mieux fléchir ſous le ſceptre d'un autre :
Je vous rends un pouvoir que je ſoumets au vôtre.
Pour balancer ici de ſi grands intérêts,
Qu'à haute voix chacun explique ſes projets,
Me nomme un ſucceſſeur, & blâme ma conduite.
Il dit ; ce ton ſoumis, dont l'armée eſt ſéduite,
Arrache à tous les cœurs ces mots redits cent fois :
Sage Colomb, toi ſeul dois nous donner des loix.
Le remords, qui ſouvent punit avant le crime,
Fit tomber le poignard aux pieds de la victime :
Ximénès (16) au Héros avoua ſes forfaits ;
Tout cede ; & le Génois vengé par ſes bienfaits,
Enchaîne la diſcorde, aſſujettit l'envie ;
Loin de lui, dans l'enfer, ces ſerpents en furie
Déteſtent ſes ſuccès, pouſſent de vains ſoupirs,
Et de leur cœur pervers dévorent les deſirs.
Tels que dans le déſert marchoit l'Iſraélite,
Nos guerriers délivrés des monſtres du Cocyte,
A la voix de leur chef pourſuivoient leurs travaux,

(16) Roldan, dit Ximénès, forma pluſieurs complots contre Colomb. *Charlevoix*, tom. I, pag. 154 & ſuiv.

D'un marais à leurs yeux fortent mille rofeaux (17)
Remplis d'un fuc exquis, qui, dans leur foif funefte,
Pour ces nouveaux Hébreux fut la manne célefte.
En ce moment propice, un peuple d'Indiens,
D'un fertile terrein leur apporte les biens;
Et tel qu'un doux zéphyr qui vient après l'orage,
De nos Ibériens ranime le courage.

Sous le nom de Cacique (18), un Roi nud, bafané,
Porté fur un tiffu que l'or avoit orné (19),
D'un panache éclatant fe couronnoit la tête.
Aux pieds du Viceroi ce Monarque s'arrête,
Lui fait don d'un carquois, & prononce ces mots:
J'entends de tes bienfaits retentir nos échos;
Mes femmes, près d'un temple, en proie à ta puiffance,
Loin d'en fentir le poids, m'ont vanté ta clémence;
Mon cœur reconnoiffant te doit leur liberté:
Ne pourrois-je fervir à ta félicité?
Qu'en ces heureux vallons Canaric foit ton guide,
L'effroi que tu répands, n'a rien qui m'intimide:

(17) On trouve vers la Ligne, des rofeaux pleins d'une eau nourriffante, qui appaife la faim & la foif.

(18) Noms que les Indiens donnoient à leurs Chefs ou Souverains.

(19) Un Hamac, efpece de linceul de gros fil de coton, de fix à fept pieds en quarré, qu'on attache à deux arbres en campagne, ou à deux crochets dans la maifon, pour fe coucher. Avec ce lit, on n'a befoin ni de matelas ni de couvertures. On attache auffi aux extrêmités d'un long bâton, le cordon qui fert à foutenir le Hamac, quand on veut fe faire porter dedans par des Efclaves, fur les épaules defquels ce bâton eft appuyé.

Non, ton être divin ne peut nuire aux mortels ;
Leur ſang en vain pour toi rougiroit nos autels.
Comme un Dieu bienfaiſant, des fleurs reçois l'eſſence;
Si parmi les humains tes jours ont pris naiſſance,
Viens, jouis des moiſſons que t'offrent ces climats,
Et dis-moi quel deſtin y conduiſit tes pas.

Fin du cinquieme Chant.



ARGUMENT

DU

SIXIEME CHANT.

Discours de Colomb à l'Indien. Réponse du Cacique. Hymne de son Chantre. Les Sauvages visitent les vaisseaux Européens. Leur épouvante au bruit du canon. Les dons des Espagnols les rassurent. L'Avarice sort des Enfers pour exciter les Castillans au pillage. Colomb apprend leurs violences. Obligé de combattre les Indiens armés, il renvoie les prisonniers avec des présents. La famine désole son camp. Vascona, Reine d'une partie de cette Isle, envoie inviter Colomb de la venir voir. Description de son palais, de sa parure, des festins & des jeux dont elle amuse l'Amiral. Vascona lui offre sa main & sa couronne. Refus de Colomb. La Reine irritée s'apprête à la vengeance.





L A

COLOMBIADE.



SIXIEME CHANT.

O Vous, dont l'ame tendre à mon fort s'intéresse,
Jeune Roi, dit Colomb, croyez que la sagesse,
Pour le bien des humains, m'a conduit dans vos champs.
Aux bords où le soleil vous peint ses feux naissants,
Du Prince que je sers tout vante la puissance;
Le seul Etre éternel est le Dieu qu'il encense:
De son culte sacré j'apporte ici les loix.
Ferdinand, dont l'armée obéit à ma voix,
Osant sous ses vaisseaux assujettir les ondes,
Vous offre d'échanger les trésors des deux Mondes.

Pour garant de sa foi, recevez par mes mains
Ce nectar dont le charme anime nos festins :
Il dévoile les cœurs, en découvre les vices,
Et des traités de paix fait souvent les prémices.
Puisse-t-il dans vos jeux nourrir par les plaisirs,
Le penchant qui vous porte à remplir mes desirs !
De vos mœurs, de vos loix daignerez-vous m'instruire,
M'apprendre vos destins, le nom de cet Empire,
Et par quels dons mon cœur peut payer vos bienfaits ?

Tes desirs curieux vont être satisfaits,
Répondit l'Indien. Ces lieux sous ma puissance
S'étendent, vers le nord, aux bords d'une isle immense.
De son sein escarpé sortent mille ruisseaux,
Aussi prompts dans leur cours qu'un jeune essaim
d'oiseaux,
Qui du nid maternel fuit à jamais l'asyle.
La mer reçoit ces eaux, & cette isle fertile
Est, sous le nom d'Hayti (1), soumise à divers Rois.
La bonne foi du peuple y fait l'appui des loix.
De nos jeunes guerriers, ardents & sans alarmes,
L'adresse & la valeur sont les plus fortes armes.
Le conseil des vieillards les dirige aux combats.

(1) L'Isle de S. Domingue, nommée Hayti par les Indiens, étoit partagée entre six Souverains, nommés Caciques ; savoir, Goacanaric, Guarionex, Macatex, Coanabo, Cibao & Anacona sa sœur, qui avoient d'autres tributaires. *Charlevoix*, tom. 1, p. 61.

Les arbres ſont leurs toits ; l'air chaud de ces climats
Nous ſert du vêtement qui te met à la gêne.
Ce peuple belliqueux, qu'à ton ſecours j'amene,
Vit ſans beſoin des biens d'un rivage étranger,
Et, content de ſes Dieux, n'en veut jamais changer.
A tant de nations un ſeul ne peut ſuffire.

Il dit ; & l'Amiral, que l'éloquence inſpire,
Combat avec ſuccès l'erreur de l'Indien ;
Un chantre vint troubler cet utile entretien.
Nouveau Démodocus (2), s'il chante un autre Ulyſſe,
Ignorant les neuf Sœurs, ſon art eſt ſon caprice ;
Dans ſes bizarres tons il dépeint au Génois
Les héros du pays, leur culte, leurs exploits,
Et ces accents ainſi s'adreſſent au Cacique:
Daigne écouter mes chants, Prince : cette hymne antique
M'apprit de nos climats les faſtes éclatants.

Sous ſon voile étoilé la Nuit, fille du Temps,
Jadis charma le Dieu qui répand la lumiere.
Vers cette beauté ſombre il preſſoit ſa carriere.
Elle fuit, il la ſuit, & croit par ſon ardeur,
De l'objet de ſa flamme animer la froideur :
Vains efforts ! dès qu'aux cieux naît ſa clarté féconde,

(2) Demodocus, Chantre d'Alcidoüs, Roi de l'Iſle de Corcyre. Odyſſée, Liv. VIII.

La nuit vers le couchant court se plonger dans l'onde ;
Le soleil irrité d'un refus si constant,
De ravir la Déesse un jour saisir l'instant.
Voilé du crépuscule, il la rendit sensible.
Cet hymen produisit une race invincible,
Un peuple de démons qui soumit nos climats.
Ces déités souvent se livroient des combats ;
Leur culte fut détruit. A des Dieux plus propices,
Nos Prêtres enchanteurs (3) offrent des sacrifices :
Ces devins m'ont transmis que, dès les premiers ans,
Le sort qui fit la terre, organisa ses sens :
Les fleuves sont le sang qui circule en ses veines ;
Pour l'animer, les vents lui prêtent leurs haleines ;
Ses os sont les rochers, ses fibres les métaux,
Les forêts ses cheveux, & sa voix les échos :
Par le feu des Volcans, ses entrailles fertiles,
De mille êtres divers remplirent ses asyles ;
L'un se cache en son sein, l'autre sort de ses flancs.
Tout se nourrit des fruits qu'elle engendre en tout
temps ;
Ses enfants tour à tour terminent leur carriere ;
Une race s'éteint, l'autre voit la lumiere ;

(3) Les Prêtres Indiens, que ces peuples superstitieux croyoient Magiciens, Prophetes & Médecins, leur persuadoient qu'ils avoient de fréquents entretiens avec les Démons, & donnoient les idées les plus bizarres de la génération des Dieux ou Zémès, & de la création du Monde. Ces Annales se transmettoient de pere en fils par des chansons, sans le secours de l'écriture, ni rien qui y suppléât. Voyez *Charlevoix*, tom. I, p. 38, 54 & 57.

Et l'aſtre dont la terre emprunte le flambeau,
Toujours pour ſes appas brûle d'un feu nouveau:
Leurs naiſſantes ardeurs, (l'antiquité l'aſſure)
De Nymphes, de Géants peuplerent la nature.
De ces premiers humains naquirent vos aïeux.
Leurs manes à mon gré font expliquer les Dieux;
Je puis, par leur ſecours, conſerver ta jeuneſſe.
Quand des femmes ſans nombre en enchantent l'ivreſſe,
La ſeule Vaſcona mépriſe tes ardeurs;
Si cette fiere Reine aſſervit tous les cœurs,
Qu'aux combats ta valeur s'arme pour la vengeance:
Ton trône en ces climats ne craint que ſa puiſſance;
Contr'elle de mon art je t'offre le ſecours.

De ces chants Canaric interrompant le cours,
Dans les dons de Bacchus trouve un feu qui l'agite;
La voix du Coryphée à la danſe l'excite,
Et l'ivreſſe des jeux qu'il voit prêts à finir,
Des vaiſſeaux Caſtillans frappe ſon ſouvenir;
Les admirer de près eſt ſa plus chere envie;
Par ſes hôtes bientôt ſon attente eſt remplie:
Vers ſa flotte à grands pas l'Amiral le conduit;
Et feignant d'honorer le Prince qui le ſuit,
Voudroit aux Indiens paroître formidable.
De cent bouches d'airain ſort un bruit effroyable;
Le ſoufre, par ſon ordre, éclate au ſein des airs;
Les habitants des eaux s'enfoncent dans les mers;

Le Sauvage étonné touche du front la terre ;
L'hôte des bois, qui croit entendre le tonnerre,
Rend des cris de terreur nouveaux aux Castillans ;
A ses enfants la mere ouvre ses bras tremblants.
Le Monarque Indien, dans sa fermeté feinte,
D'un si terrible honneur dissimulant la crainte,
Est tel qu'au Mont Oreb l'Hébreu saisi d'effroi,
Quand au feu des éclairs Dieu lui dicta sa loi.
Bientôt de ce Cacique on calme les alarmes ;
Des raretés d'Europe il admire les charmes :
L'or, qu'il donnoit pour prix d'un vase de crystal,
Payoit mal à son gré les dons de l'Amiral.
Dans le ravissement de ces présents frivoles,
L'Amériquain, qui court en parer ses idoles,
Est de l'opinion un exemple frappant.
Les trésors que l'orgueil ici cherche en rampant,
Brilloient d'un vil éclat chez ces peuples sauvages ;
Mais l'Espagnol surpris d'y trouver tant de sages,
Loin de prendre leurs mœurs, en trouble le repos.
Tandis que Canaric occupoit le Héros,
Teule, *Boïa*, démons qu'en cet autre hémisphere
L'erreur éleve au rang des Dieux qu'on y révere,
S'arment pour soutenir leurs autels chancelants.
Par un dernier effort contre les Castillans,
Ils gagnent l'ennemi qui peut seul les détruire.
L'Avarice est son nom : ce monstre ardent à nuire,
Qui fuit les biens réels pour un espoir trompeur,

Poursuivi de la faim, guidé par la terreur,
Chez les Dieux du Tartare arrêtoit sa carriere,
Quand son front desséché sourit à leur priere.

O toi, qui pris naissance au partage des biens!
L'Orient doit-il seul gémir sous tes liens?
Tu fis languir Jason (4) sur les flots du Bosphore:
Par toi Polymnestor (5) immola Polydore:
Aux lieux qui t'encensoient sous le nom de Plutus,
Tu vainquis Danaë (6), tu corrompis Crésus (7):
Dans un Monde nouveau, viens protéger nos armes.
Si jadis nous osions y régner sans tes charmes,
Malgré cet attentat, pour calmer tes soupirs,
Viens aux sources de l'or assouvir tes desirs.

Ainsi les Dieux de l'Inde imploroient l'Avarice.
Ce squélette à leurs vœux prête son vol propice;
Les vices, la discorde, attachés à ses pas,
Par-tout où les conduit la fureur des combats,
Laissent des traits d'horreur, comme on voit sur la terre,

(4) Le Chef des Argonautes.

(5) Polymaestor, Roi de Thrace, à qui Priam avoit confié, pendant la guerre de Troye, son fils Polydore avec beaucoup de richesses, le massacra pour jouir de ses trésors.

(6) Acrise, Roi d'Argos, enferma dans une tour, sa fille Danaë, pour éviter de périr par la main de son petit-fils, ainsi qu'il lui avoit été prédit. Jupiter, amoureux, descendit dans cette tour, métamorphosé en pluie d'or, & en eut Persée, qui tua Acrise.

(7) Crésus, Roi de Lydie, envié par ses richesses, fut vaincu, pris prisonnier par Cyrus, & exposé sur un bûcher; mais cette sentence de Solon, qu'il répéta dans cette situation, lui sauva la vie. *N'estimons pas notre bonheur par la vie présente, mais par sa fin.* Solon.

Dans les lieux foudroyés, les traces du tonnerre.

Quand le démon de l'or, pour la premiere fois,
Aux bords Amériquains fit entendre sa voix,
A ces sons inconnus chez ce peuple sauvage,
Tout fuit; mais l'Espagnol lui rend un vil hommage.
Nos guerriers oubliant l'ordre de l'Amiral,
Leurs projets, le ciel même, & l'abîme infernal,
Des richesses de l'Inde ont une soif ardente.
L'espoir de posséder les trésors qu'elle enfante,
De leur cœur nuit & jour enflamme les desirs:
D'avance ils jouissoient de tous les faux plaisirs
Dont le sort de Plutus flatte l'œil qui l'envie:
Et des loups affamés imitant la furie,
Ils courent dévorer de paisibles agneaux.
L'Indien, poursuivi sous ses toits de roseaux,
Se voit ravir ses biens, ses femmes, ses idoles:
L'or n'étale à ses yeux que des attraits frivoles;
Il le livre aux vainqueurs; mais ses Dieux outragés,
Ses nœuds d'hymen rompus veulent être vengés:
Pour reprendre une Hélene à son amour ravie,
Plus d'un époux périt, ou l'arrache à la vie:
Et chez l'Ibérien plongé dans mille excès,
Le remords, la pitié ne trouvent plus d'accès;
La pudeur l'abandonne; oui, ma main se refuse
A peindre les horreurs dont l'univers l'accuse.
Les malheureux objets de tant de cruautés,

Sur les plus hauts rochers par la crainte emportés,
Penſent enfin que l'or (8) eſt le Dieu d'Ibérie.
Pour ſe débarraſſer d'un métal qu'elle envie,
L'Indien ſans regrets le plonge dans les mers.
Loin du trouble & des maux qu'enfantent les enfers,
Du nouveau Monde en pleurs la paix fuit les rivages.
Une juſte vengeance arme tous les Sauvages;
Et le bruit des combats, dont Colomb eſt ſurpris,
Contre les Caſtillans irrite ſes eſprits.
Leur Reine (9), dont la loi vient d'un Dieu qui pardonne,
Rendoit notre héros ennemi de Bellone:
Obligé de combattre, il court braver la mort,
Quitte le Roi de l'Inde, en obtient un renfort,
Et vole aux Caſtillans tel qu'un brillant nuage
Où le ſoleil s'apprête à diſſiper l'orage.
Le trépas, la terreur qui devancent ſes pas,
Des Caciques bientôt diſperſent les ſoldats;
Mais dans l'horreur qui ſuit cette troupe égarée,
De l'Amiral vainqueur leur perte eſt ignorée.
Pour ravir à ſa gloire un triomphe nouveau,
Sous le ſable à leurs morts ils creuſent un tombeau.
Ramenés au combat par une audace folle,
Ils reſſemblent aux flots agités par Eole.
S'ils ſuccombent, les bois ſauvent leurs bataillons.

(8) Hiſt. des Voyages, tom. XII, pag. 173.

(9) Iſabelle de Caſtille, femme de Ferdinand.

Quand mille traits lancés au travers des buissons,
De nos Européens arrêtoient la poursuite,
L'Insulaire caché, dont on pressoit la fuite,
Sous notre airain tonnant vit tomber son rempart,
Comme un mont sablonneux que la main du hazard
Eleve au bord des mers, & se plaît à détruire.
Pour obtenir la paix où le Héros aspire,
Il prodigue les dons, & rend la liberté
Aux captifs dont son bras enchaînoit la fierté.
Si mon peuple, dit-il, rendit le vôtre esclave,
Vous voyez qu'il pardonne à l'ennemi qu'il brave.

Cet effort généreux, nouveau dans ces climats,
Au gré de l'Amiral suspendit les combats.
L'aurore, à son lever, vit un corps d'Insulaires,
Des fruits du bananier (10) assouvir les Iberes.
Si ces biens pour un temps appaisent les vainqueurs,
Bientôt la soif de l'or ranime leurs fureurs;
Et l'Indien craintif, leur cachant sa retraite,
Au milieu des trésors les livre à la disette.
Nul secours, nul espoir ne soulagent leurs maux.
Ces conquérants, nourris des plus vils animaux,
Dévorent les gazons; &, dans leur épouvante,
Le sommeil, qui les fuit, rend leur faim plus ardente.
Margarit généreux en ce commun danger,

(10) Voyez la remarque 43 du premier Chant.

Rend

Rend aux airs deux ramiers (11) qu'il ne peut partager.
Vainement Ojeda (12) trouve un nouveau Pactole (13),
Par ses dons un moment le soldat se console ;
Mais le besoin sans cesse en déchire le sein.
L'Espagnol chargé d'or, poursuivi par la faim,
Tel qu'on dépeint Midas dans la soif qui le presse,
Déteste des trésors l'inutile richesse.
Quand l'effroi du trépas glace ici tous les cœurs,
Le Génois en péril fuit de vaines terreurs :
Le trouble de ses sens naît de sa prévoyance :
Il forme cent projets ; & rempli d'espérance,
Du bras de Canaric il cherche le soutien.
A sa voix, Marcoussy vole au Prince Indien ;
Et l'Ange, qu'aux combats suivent les fils du Tage,
Pour domter les revers, ranime leur courage.
Vers le couchant leur marche étonne ces climats :
Tout fuit; mais Vascona (14) Reine & pleine d'appas,
Séduite par l'enfer pour perdre les Iberes,
De ses champs à leur Chef veut ouvrir les frontieres.

(11) Un Indien lui apporta deux tourterelles. Il les reçut & les paya. Je suis fâché, dit-il à ses compagnons, qu'elles ne puissent appaiser la faim de toute ma troupe, & ne puis me résoudre à les manger seul. En achevant ces mots, il redonna la liberté à ces deux oiseaux. *Charlevoix*, tom. I, p. 127.

(12) Ojeda découvrit les Mines de Cibao, où le Bonique prend sa source. *Id.* pag. 121.

(13) Le Pactole, Fleuve de Lydie, dont le sable étoit d'or. *Pline*, *Strabon*.

(14) Vascona ou Anacona, Reine de Xaragua, à présent Léogane, reçut magnifiquement Colomb. Les festins & les jeux durerent trois jours. Trois cents Caciques de ses vassaux honorerent la fête. Les Espagnols, pour payer ses bienfaits, la firent mourir à S. Domingue. *Herrera* & *Charlevoix*, tom. I, p. 232. *Hist. des Voyages*, tom. XII, pag. 65 & 66.

Dès ſon cinquieme luſtre un divorce éclatant
Rendoit deux fois ſon cœur à l'hymen inconſtant,
Quand les faits de Colomb, peints par la renommée,
Donnent à ſon orgueil la ſoif d'en être aimée.
Sous les traits d'un mortel trouver un fils des Dieux,
Qu'un tel eſpoir flattoit ſon cœur ambitieux!
Son frere Cibao, ſoumis à ſa puiſſance,
Vers le camp étranger par ſon ordre s'avance:
Le peuple qui le ſuit, ceint de panaches blancs,
(Signe heureux de la paix offerte aux Caſtillans)
Se proſterne à leurs pieds, & de dons les accable.
Sous ce reſpect, qui voile une crainte indomtable,
De loin le Chef Sauvage ainſi parle au Génois:

Une Reine, qui tient cette Iſle ſous ſes loix,
T'offre ſon alliance, & veut, divin génie,
Couronner les exploits que de toi l'on publie.
Viens dans ſa cour, dont l'art fit un ſéjour des Dieux,
Pour gage de ſa foi me gardant en ces lieux,
Va, dis-lui que ſon frere eſt pour elle en otage.

Le Chef des Caſtillans, étonné du meſſage,
Dans l'état déplorable où l'a réduit le ſort,
Aux vœux de Vaſçona ſe prête ſans effort;
Joint à ſon Interprete, entouré des Iberes,
Dans les bois avec pompe il ſuit les Inſulaires.
Près des femmes l'éclat a ſouvent du crédit.

Colomb prend ce ſecours, qu'il s'étoit interdit ;
Il voit que la Princeſſe en connoît la puiſſance.
Des montagnards (15), qu'il joint de diſtance en diſtance,
Plus prompts que ſes courſiers à franchir les déſerts,
Sur leurs bras, tour à tour, l'emportent dans les airs.
Du lac de Xaragua (16) bientôt il voit la ſource.
Sur un côteau voiſin du terme de ſa courſe,
Mille jeunes beautés, que ſuivent des guerriers,
Lui portant à l'envi des branches de palmiers,
L'excitent par leurs chants à joindre la Princeſſe.
Son palais, dont l'éclat annonce une déeſſe,
Montre autant de rubis qu'il eſt d'aſtres aux cieux :
Le ſoir, des feux d'encens allumés en ces lieux,
Des plus riches jardins éclairent les ombrages.
L'or en forme les fruits (17), les fleurs & les feuillages,
Et des dons de la terre y peint ſi bien les traits,
Qu'au ciſeau de Germain (18) ces vergers ſemblent faits.
D'un cirque, qui du centre occupe ſeul l'eſpace,
Un ſable étincelant émaille la ſurface :
Là, ſur un trône d'or, la Reine, avec ſa cour,

(15) Les Caciques ſe faiſoient porter ſur une eſpece de Palanquin, par des Eſclaves d'une force & d'une viteſſe extraordinaires.

(16) Le Lac de Xaragua eſt à peu de diſtance de Léogane.

(17) Les Incas ornoient leurs Jardins de fleurs, de fruits, de feuillages d'or & d'argent. *Hiſt. des Incas*, tom II, p. 124 & ſuiv.

(18) Germain, fameux par la cizelure & la gravure des Ouvrages d'Orfévreries, mort en 1754.

Au milieu de la nuit, a l'éclat d'un beau jour:
Ses cheveux noirs épars, que son sein prend pour voiles,
Par le feu des saphirs effacent les étoiles :
D'un plumage incarnat le léger ornement,
En forme de ceinture, est son seul vêtement.
Malgré les traits frappants de sa noble figure,
Et le soin de charmer, qui forma sa parure,
Dans son abord farouche on apperçoit que l'art
N'a point dès son enfance adouci son regard.
Nos teints de lis, chantés par les filles du Pinde,
N'embelliront jamais l'héroïne de l'Inde :
Ni d'Hébé, ni de Flore elle n'a les attraits ;
Mais dans ses yeux perçants, où l'amour mit ses traits,
On lit les grands projets de son ame intrépide.
Colomb la voit, l'admire, & sent qu'un choix rapide
Le rend à la beauté qui seule l'enflamma ;
La fiere Reine en vain le dispute à Zama.
Oui, Zama, disoit-il, de rivage en rivage,
Pour toujours dans mon cœur j'emporte ton image ;
L'espoir de te revoir, qui trompe mes desirs,
Condamne mon amour à d'éternels soupirs.
Dans ces tendres regrets, (qu'ignoroit l'Amazone)
D'un pas majestueux il marche vers son trône ;
Et d'un tissu brodé des plus riches couleurs,
En prononçant ces mots, lui présente les fleurs :

A vos suprêmes loix, Reine, je viens me rendre.

L'éclat de votre cour a droit de me ſurprendre ;
Et ma reconnoiſſance, égale à vos bienfaits,
Voudroit que le devoir ne m'en bannît jamais.
Quoiqu'ici des tréſors vous ſoyiez la déeſſe,
Daignez chérir ces dons, dont l'art fait la richeſſe.

Il dit ; la jeune Reine accepte ces préſents :
D'une main, comme aux Dieux, lui préſente l'encens ;
De l'autre, le conduit au feſtin qu'on prépare.
Ta clémence, dit-elle, eſt un tréſor plus rare
Que l'or dont ces climats ébiouiſſent les yeux ;
L'éclat de tes vertus annonce un fils des cieux.
Sous les traits d'un mortel goûtes-en les délices.
Le ſoir pour les travaux n'a point d'inſtants propices ;
Quand des eſprits le jour a laſſé les efforts,
Les repas, le ſommeil raniment leurs reſſorts :
Viens tirer de nos fruits l'eſſence la plus pure.

A ces mots, tous les mets qu'enfante la nature,
Sous de vaſtes lambris s'offrent à leurs deſirs :
L'air qu'agite un eſclave (19), y forme des zéphirs :
Autour des murs ſculptés, des ſinges d'or ſans nombre,
De torches de ſantal (20) éclairent la nuit ſombre :

(19) Dans ces climats, d'une chaleur exceſſive, on emploie des eſclaves a remuer ſans ceſſe de grands éventails pour rafraîchir l'air, & écarter les inſectes.

(20) Bois odoriférant des Indes, qu'on y brûloit, comme les Anciens allumoient des Pins pour ſervir de flambeaux.

Des chiffres colorés (21) y retracent aux yeux
Les faits que la Cacique apprit de ses aïeux;
Et sur de triples rangs de perles enchaînées (22),
On calcule, en chantant, son regne & ses années:
Du dos d'une tortue on lui forme un sopha.
A sa table, où le goût prend pour nectar l'aca (23),
Des cornes d'animaux par des nymphes remplies,
Versent aux Espagnols des sucs de fleurs choisies.
Mais dans ces lieux, où l'art & la diversité
Au plaisir des festins joignoient la nouveauté,
Le Chef des Castillans charme seul la Princesse;
Elle suit ses regards, l'interroge sans cesse.
Lorsque la nuit parvint au milieu de son cours,
Chacun d'un lit mobile (24) emprunte le secours;
On en suspend sans nombre aux murs d'un long portique.
Au centre, sous un dais, sommeille la Cacique:
La garde d'Indiens qui veille à son repos,
Par son ordre, attentive à servir le Héros,
Parfume & rafraîchit l'air chaud qui l'environne.

Dès que le Dieu du jour reparut sur son trône,

(21) Les Indiens conservoient leur Histoire peinte en forme d'Hiéroglyphes. *Solis*, Hist. du Mexique, tom. I, p. 163.

(22) Pour compter, les Indiens avoient des grains de Maïs de diverses couleurs, enfilés dans des anneaux, dont la combinaison leur tenoit lieu de Livres & de Registres. *Hist. des Incas*, tom. II, p. 53.

(23) Boisson chérie des Indiens. *Hist. des Incas*, tom. II, p. 129.

(24) Hamacs. Voyez la Remarque 16 du cinquieme Chant.

Tous nos Ibériens, arrachés au fommeil,
De la troupe fauvage occupent le réveil.
Le Génois qu'elle appelle, à la fuivre s'empreffe :
Sous un bois d'orangers conduit par la Princeffe,
Il apperçoit un champ entouré de lauriers.
Dans ce cirque Indien, plein de jeunes guerriers,
Déja les combattants, par un prompt facrifice,
De leurs bizarres jeux commencent l'exercice.
De la têre & des pieds mille ballons (25) jetés
S'élevent dans les airs à coups précipités ;
Le prix de qui les lance au féjour du tonnerre,
Eft un fabre de marbre aiguifé (26) pour la guerre.
A diriger leur fleche, exercés par la faim,
Tous du meilleur archer ont le coup d'œil certain :
Et des plus forts lutteurs qu'ait couronnés l'Elide,
Deux amants de la Reine ont l'adreffe intrépide.
A fes yeux Macatex (27), géant de ces climats,
A Zanex fon rival lance fon coutelas :

(25) Les Indiens avec une adreffe finguliere jettoient leurs ballons par toutes les parties de leur corps, auffi fûrement qu'avec la main. *Charlev.* tom. I, p. 39.

(26) Les Sauvages aiguifoient la pierre pour couper auffi-bien que l'acier, & en armoient leurs inftruments de guerre & de labourage. *Solis*, Hift. Mexiq. tom. I, p. 131.

(27) C'eft une tradition du pays, qu'il y avoit autrefois des Géants aux environs du Mexique. Lionnel Vaffer, dans fon voyage en 1667, pag. 367, rapporte avoir vu, fous le gouvernement du Duc d'Albuquerque, des offements & des dents d'une prodigieufe grandeur. Les plus habiles du pays qui les examinerent, dirent que par les proportions, la tête devoit avoir une aune de large ; & le Duc, fur leur idée, fit faire deux portraits de cette énorme tête, dont il en envoya un au Roi d'Efpagne.

Plufieurs Voyageurs ont vu, au Detroit de Magellan, des hommes d'une taille gigantefque. Voyez *Frezier*, tom. I, pag. 149 & fuiv.

Soudain ce jeune Roi court braver la menace;
L'autre comme un rocher l'attend avec audace:
Ces combattants, dont l'œil orgueilleux & jaloux
Mesure le terrein qui sépare leurs coups,
Plus fiers que des lions, en imitent l'atteinte.
Trois fois le jeune athlete y résiste sans crainte:
Ses pas, dont la vîtesse anime son espoir,
Fatiguoient le géant plus lent à se mouvoir,
Quand tombé sous le poids de ce fier adversaire,
Pour étouffer ses cris, Zanex mord la poussiere.
Le laurier triomphant n'attend point le vainqueur;
Un regard de la Reine en est le prix flatteur.
Après un tel combat, nul n'ose entrer en lice.
Un bocage aux festins prête une ombre propice:
Les bouffons de la cour y rappellent les ris.
La nuit finit ces jeux; & l'Amiral surpris,
Au lever du soleil vit naître une autre fête:
Cent canots destinés aux joûtes qu'on apprête,
Du lac de Xaragua couvrirent les deux bords.
A lutter sur les flots épuisant leurs efforts,
Les nochers au combat volent à coups de rame;
Leur souplesse répond au feu qui les enflâme.
Contre son ennemi l'un souleve les eaux;
L'autre à la nage est prompt à domter ses rivaux.
Chacun s'atteint, s'évite, & l'art ou la vîtesse
Sur ce liquide champ font triompher l'adresse.
Dès qu'on eut du vainqueur couronné l'aviron,

Tels que l'infecte adroit qui porte fa maifon,
Les rameurs fur leur dos emportent leurs nacelles :
Leur chant, qui met la Reine au rang des immortelles,
Anime les foldats attelés à fon char.
Près d'elle l'Amiral, abreuvé de nectar,
Voit autour du palais de jeunes filles nues,
Confacrer aux Zémès leurs graces ingénues :
Sous la forme & l'éclat d'un faphir merveilleux,
Ces Pénates de l'Inde y reçoivent leurs vœux ;
Et ce fexe enchanteur croit, par ce tendre hommage,
Obtenir dans l'hymen un pouvoir fans partage.
Aux autels, où leurs mains préfentent des rubis,
Toutes de la beauté fe difputent le prix :
Si leur chant cede à l'art des Nymphes de Cythere,
Leur voix jeune & touchante eft plus fûre de plaire :
Des jeux lafcifs (28) dont Rome a vanté le fuccès,
Cette troupe naïve ignore les excés :
Sur des gazons fleuris, animés par la danfe,
Les ris & les amours folâtrent fans licence.
Comme on voit l'eau du ciel fur le cryftal des eaux,
Détruire & retracer des cercles inégaux,
Ainfi ce jeune effaim, dans une forme ovale,
En cadence fe joint, fe fuit par intervalle :
Mille amants, dont l'ardeur s'exprime par leur chant,
Du mouvement des pas reglent l'accord conftant,

(28) Jeux établis en l'honneur de Flora, fameufe courtifanne, où toutes fortes d'excès étoient permis.

En vantent la souplesse, & d'une fleur nouvelle,
Au son des chalumeaux, couronnent la plus belle.

A l'aspect de ces jeux, superbe Vascona,
Dans vos sens, malgré vous, l'amour se ralluma;
C'est un brasier long-temps étouffé sous la cendre,
Qui s'agite, s'enflamme, & cherche à se répandre.
Pour fixer l'étranger qui presse son départ,
La Reine à ses attraits joint les ressorts de l'art;
Et déja sur son front une rougeur traîtresse
Annonce que l'orgueil y cede à la tendresse:
Fils des cieux, disoit-elle à l'illustre Génois,
Si j'en crois sur tes faits l'accord de mille voix,
Les campagnes de l'air sous ton vol s'applanissent,
La foudre est dans tes mains, les monstres t'obéissent:
En effet, tes regards brillent d'un feu divin:
Unis à mon pouvoir ton céleste destin.
Tous les Rois de cette Isle ont fléchi sous mon trône:
En acceptant ma main, partage ma couronne;
Bientôt de l'univers ton bras sera vainqueur:
Qui pourroit désormais troubler notre bonheur?
Dans ma cour, tu le vois, tout chérit ma puissance;
Mais mon rang, mes trésors, l'éclat de ma naissance,
Ne sont rien, si ton cœur n'en jouit avec moi....
Hélas! un jour la mort doit m'arracher à toi....
Ne puis-je partager ton essence immortelle?
Oui, je renonce aux biens où le trépas m'appelle,

Pour régner à jamais avec toi dans ces lieux (29).
Le silence, à ces mots, laissa parler ses yeux.
Le Chef des Castillans déguise sa surprise;
D'une Reine, propice à sa vaste entreprise,
Ménage la fierté par des discours confus,
Et des loix du devoir masque ainsi ses refus:

Vous, dont la gloire orna la beauté triomphante,
Vos offres, vos bienfaits, qui passent mon attente,
En me comblant d'honneurs, exigent qu'en ce jour
Mon cœur reconnoissant vous parle sans détour.
L'homme, à la renommée, au gré de son envie,
Prête les passions dont son ame est remplie:
Parmi vous la terreur nous place au rang des Dieux:
Mais croyez qu'au tombeau je joindrai mes aïeux.
Créée où le soleil à vos yeux prend naissance,
Notre ame plus subtile en prit la vive essence;
Nos arts ont du tonnerre imité les éclats;
Cet animal fougueux, qui nous porte aux combats,
Qui dans les champs guerriers semble un monstre invincible,
Libre au sein de nos bois, en est l'hôte paisible.
Ah! loin qu'ici je vienne usurper des autels,
J'annonce qu'un seul Dieu régit tous les mortels.
Quand son culte défend aux peuples qui l'adorent,

(29) La plupart des Indiens se promettoient de jouir, après leur mort, de toutes les félicités desirées pendant leur vie.

De s'unir par l'hymen aux humains qui l'ignorent;
Moi, qui viens de sa loi vous vanter le pouvoir,
Reine, puis-je l'enfreindre en flattant votre espoir?
Non: mais pour vous servir, nos armes, ma vaillance,
De tous vos ennemis détruiront l'espérance;
Parlez & j'obéis. Il dit, & dans l'instant
Des violents transports d'un amour mécontent,
Sur le front de la Reine on voit la vive empreinte.
Pour la premiere fois sa volonté contrainte,
(Sans un frere livré pour otage au Génois)
De l'hospitalité n'eût plus connu les droits.
Mais son ame asservie au feu qui la dévore,
Dans l'espoir de domter un Héros qu'elle adore,
Etouffe sa vengeance, & lui parle en ces mots:

Non, tu n'as rien d'humain. Le plus fier des héros,
De mon hymen offert n'eût osé se défendre:
L'être vil d'un ingrat, des Dieux ne peut descendre.
Dis-moi donc de quel sang t'ont formé tes aïeux?
Crains ma haine, & connois mon cœur ambitieux;
De qui l'ose offenser, la mort est le partage.
Ah! loin qu'à tes autels ma crainte rende hommage,
Mes vertus de nos Dieux vont t'enseigner les loix.
Tes jours, en mon pouvoir, sont libres par mon choix:
Tu peux partir. Mais songe, en lassant ma clémence,
Qu'en danger sur nos bords tu restes sans défense:
Que si le jour trois fois revient ici sans toi,

Mon peuple, à qui ta foudre inſpire peu d'effroi,
Bravera ton armée, en punira les crimes,
Et de tes demi-dieux ſe fera des victimes.

A ces mots, la fureur étouffe ſes accents;
Elle fuit, pour cacher le trouble de ſes ſens;
Et ſon hôte, en partant, accablé de richeſſes,
D'une Reine en courroux redoute les largeſſes.

Fin du ſixieme Chant.



ARGUMENT

DU

SEPTIEME CHANT.

VAſcona, que l'Amour & la Vengeance agitent, conſulte un Magicien. Deſcription d'un Temple Indien. Réponſe du Devin. La Reine aſſemble ſon conſeil. La guerre eſt réſolue. Arrivée du vaiſſeau l'Orphée, ſur lequel Fieſqui, qui s'étoit ſéparé de la flotte, conduiſoit Zama. On les fait priſonniers au port de Xaragua. L'Amiral, joint au Cacique Canaric, ſe prépare au combat. Un autre Cacique ſe joint à eux. La renommée de Colomb fortifie ſon Armée. Vaſcona lui envoie de nouveaux Ambaſſadeurs. Réponſe de l'Amiral. L'Envoyé part en lui déclarant la guerre.





L A

COLOMBIADE.



SEPTIEME CHANT.

DAns la nuit, qui rallume & nourrit les desirs,
La Reine sans témoins exhaloit ses soupirs :
Au souvenir des maux qui troublent sa pensée,
Les larmes que répand sa douleur insensée,
Sortent comme un torrent trop long-temps retenu.
Quoi ! sans verser le sang de ce peuple inconnu,
Je laisse fuir, dit-elle, un guerrier qui me brave !
L'art de cet imposteur rend donc ma gloire esclave !
Ah ! loin que son refus pût dompter mon orgueil,
Je devois sans remords lui creuser un cercueil.
Cher Cibao ! le soin de conserver ta vie,
De mon amour sans doute arrêta la furie....
Mais, pour sauver l'objet qui m'irrite aujourd'hui,

La pirié dans mon ame eſt un fragile appui...
Non, ſuſpendons nos coups. Que ſais-je? ma couronne
Peur encore éblouir l'ingrat qui m'abandonne;
Que m'imporre à quel prix je regne ſur ſon cœur?
S'il eſt Dieu, ſon pouvoir comblera ma grandeur:
Et quand de mon hymen il goûrera les charmes,
Bientôt à mes appas ſon cœur rendra les armes...
Dieux! quelle eſt mon erreur! Je juge de ſes feux
Par l'ardeur des héros dont j'ai reçu les vœux:
Et l'érranger qu'ici la terreur déifie,
Eſt peut-être un mortel plus ſavant en magie,
Qui des philrres d'amour rend le poiſon flarteur....
Pour me ſauver du piege, évitons l'enchanteur;
Que de mon ſouvenir ſon image effacée,
Comme un ſonge à jamais ſorte de ma penſée.
Mon art, mes raliſmans, vainqueurs de ſes ſecrets,
Des oracles du temple appuiront les arrêts.
Invoquons, conſulrons ces organes ſublimes;
Aux eſprits ſouterreins prodiguons des victimes;
Que l'enfer & le ciel, pour venger mes appas,
Arment contre un ingrat le démon des combats.
De ſon lit, à ces mots, elle fuit ſans eſcorte.
L'amour & la terreur, ſon unique cohorte,
Font chanceler ſes pas; mais l'orgueil, pour flambeau,
Lui prête dans la nuir un courage nouveau:
Elle avance; & Diane à ſes deſirs propice,
De ſes enchantements éclaire l'artifice.

Plus

Plus prompte que Médée à remplir ses travaux,
Trois fois elle évoqua les manes des tombeaux ;
De ses lugubres chants les rochers retentirent,
La nature en frémit, les astres en pâlirent.
Superbe Reine, hélas ! en vain votre savoir
Du venin des serpents arrête le pouvoir :
Votre cœur, dévoré du feu qui le possede,
De ce poison fatal ignore le remede.
Telle qu'une Bacchante au sortir d'un festin,
Vascona dans les bois erre au gré du destin,
S'égare, ouvre une grotte au vulgaire inconnue.
Le Mage qui l'habite, est privé de la vue :
Elle croit que son ame en voit mieux l'avenir.
Du devin, dont les jours semblent prêts à finir,
La Reine par ces mots consulte les oracles :

Cher Huscar, l'étranger si fertile en miracles
Est-il fils de l'aurore, ou né du sein des mers ?
Faut-il le respecter, ou le charger de fers ?
Apprends-moi ses destins ; fais, par tes sacrifices,
Qu'au prix du sang humain les Dieux nous soient propices.
Soudain les cheveux blancs du vieillard qu'elle suit,
Brillent comme un phosphore au milieu de la nuit ;
Et l'effort convulsif qui l'agite & l'inspire,
Des Sibylles de Delphe imite le délire.
De l'antre, où par sa voix parlent les immortels,

La Reine monte au temple ; il la ſuit aux autels.
Ce Druide Indien en gouvernoit l'aſyle,.
Et dans les jours ſacrés, ſous un long périſtile,
Au nom d'un peuple immenſe il invoquoit les Dieux.
Ces idoles ſans forme & leurs traits odieux
Montrent bien que la crainte en a tracé l'image.
Des murs, dont nul maſtic (1) ne forme l'aſſemblage,
Enferment leurs autels ; & ſous des toits ſculptés,
Sans l'effort des leviers, juſques aux cieux portés,
On voit pour ornement les crânes des victimes.
Culte barbare, ainſi tu conſacres tes crimes !
Pour colonnes la voûte a cent coloſſes d'or (2).
L'Indien, que les arts n'éclairoient point encor,
Penſoit que ces Tirans qui menaçoient les nues,
Furent des Rois cruels transformés en ſtatues :
Par-tout les châtiments du vice combattu
Prouvent que l'erreur même encenſe la vertu.

Dans ce temple infernal, l'autel en pyramide,
Des monuments d'Egypte a la pente rapide ;
Sur le ſommet, un Dieu, ſous la forme d'Atlas,
Par autant d'yeux qu'Argus, veille ſur ces climats :

(1) Les Indiens tailloient leurs pierres avec tant d'égalité, qu'elles ſe joignoient ſans ciment, & n'avoient ni grues ni machines pour les tranſporter. A force de bras ils éleverent de ſi beaux édifices, qu'on en douteroit ſans les ruines qui en ſubſiſtent. *Hiſt. des Incas*, tom. II, pag. 62.

(2) L'or étoit ſi commun chez les Indiens, que les Temples Mexicains & Péruviens avoient des Statues d'or : les murs & les toits en étoient incruſtés. Voyez *Solis & Garcilaſſo*, Hiſt. des Incas, chap. XXVII, p. 122.

Ses bras, auſſi nombreux que ceux de Briarée,
Menacent les enfers, la terre & l'empirée.
Tandis que la terreur, qui fit ces déités,
Immole en leur honneur des mortels regrettés,
Du ſacrificateur leur ſang fait les délices:
Et lorſqu'aux vœux publics il rend les cieux propices,
Ce concert de cent voix retentit dans les airs:

Eſprit univerſel (3), qui régis l'univers,
Fais de nos ennemis triompher notre adreſſe;
Conſerve nos vieillards pour guider la jeuneſſe;
Que nos enfants nombreux défendent nos vieux ans;
Au gré des moiſſonneurs fertiliſe nos champs;
Des pieges qu'on nous tend, inſtruis-nous par un ſonge;
Et lorſque le trépas dans ſes gouffres nous plonge,
Que nous rendant alors nos femmes, nos aïeux,
Cet exil éternel nous ſoit moins odieux.

Depuis qu'au Ciel la Reine élevoit ſa priere,
Phébus déja deux fois voyoit l'autre hémiſphere;
Des plus brillantes fleurs le temple couronné,
De torches de ſantal étoit illuminé.
Là, cent cris diſcordants, mille attitudes folles,
Expriment tous les vœux adreſſés aux idoles.

(3) Quoique les Indiens euſſent une multitude de Dieux, ils en reconnoiſſoient un, créateur du ciel & de la terre, & manquoient de terme pour exprimer cette divinité. *Solis*, Hiſt. Mexiq. tom. 1, pag. 560.

Aux plaintes des enfants qui leur ſont immolés,
Répondent par des cris les peres déſolés.
De lugubres tambours accompagnent la danſe.
D'une plante embraſée, où reſpire l'eſſence (4),
La vapeur qui s'exhale, appelle le ſommeil;
Et la foule enivrée annonce à ſon réveil,
Que les ſecrets divins ſont écrits dans ſes ſonges.
Huſcar ſous ſa caverne explique ces menſonges:
Et dans la nuit la Reine arrachée au repos,
Par ſon trouble ſecret ſans ceſſe accroît ſes maux.
Pour fixer ſes eſprits, que le chagrin dévore,
Dans l'antre du devin elle revient encore;
En quel état, hélas! il s'offre à ſes regards!
D'un funeſte deſtin lui cachant les hazards,
Le Vieillard à ſes pieds gémit & fond en larmes.
Sans tarder, lui dit-elle, appaiſe mes alarmes,
Huſcar, une ame ferme aime à ſavoir ſon ſort:
Pour triompher des maux, un généreux effort
Lui coûte moins de pleurs qu'un doute qui l'accable.
Parle, je te l'ordonne. O Reine reſpectable!
J'obéis, dit Huſcar; mais frémiſſez. Les Dieux
Cette nuit par la foudre ont ébranlé ces lieux:
Mon ame a vu l'eſprit qui formoit cet orage,

(4) Les Indiens s'enivroient de tabac à fumer, mis dans de longues pipes à deux branches, qui répondoient à chacune de leurs narines; & les rêves que cette ivreſſe leur inſpiroit, étoient leurs pronoſtics, & régloient leurs actions. La magie étoit leur ſcience favorite. *Charlev.* tom. I, pag. 40.

Aux pieds d'un Dieu vengeur jeter des cris de rage :
Une force inconnue accabloit ſon pouvoir.
Lorſque, pour l'appaiſer, j'allumois l'encenſoir,
L'idole a fui ſon temple : & malgré la tempête,
Et le bruit des ſerpents qui ſiffloient ſur ſa tête,
L'air m'a rendu ces mots : Tremble : voici le temps
Où tes Dieux enchaînés rejettent ton encens :
Tes pactes ſont rompus. Dis à ta Souveraine
Que, malgré ſon orgueil, ſa ruine eſt certaine.
Sous la terre, à l'inſtant, ce ſpectre deſcendu,
Sans l'autel, où mon bras me tenoit ſuſpendu,
Dans un abîme ouvert me forçoit à le ſuivre.
Reine, ah ! fuyez les maux où votre ardeur vous livre.
Il dit ; l'éther en feu, les enfers mugiſſants,
Long-temps de la Princeſſe étouffent les accents ;
Mais ſon cœur aveuglé, loin de craindre l'orage,
Des céleſtes décrets mépriſe le préſage ;
Et l'eſprit de menſonge eſt vainement contraint
A prédire aux mortels des vérités qu'il craint.
Comme un fils d'Ozias, ſourd aux cris des Prophetes,
Sacrifia ſon peuple au deſir des conquêtes,
L'incrédule Amazone, au prix du ſang humain,
Croit à ſes volontés aſſervir le deſtin.
Dans ſon ame bientôt l'effroi cede à la rage :
Si tous nos Dieux, dit-elle, ont ſubi l'eſclavage,
N'invoquons plus le ciel pour défendre nos jours ;
La terre à ma fureur offre d'autres ſecours.

Arrachons de ſon ſein des poiſons & des armes,
Et contre ces faux Dieux combattons ſans alarmes.
Un bruit douteux fonda leur céleſte deſtin ;
Mais nos traits dans la guerre ont un pouvoir certain.
Un ſonge affreux ſouvent nous voile un ſort propice.
L'effroi t'abuſe, Huſcar : prépare un ſacrifice,
De nos divinités appaiſe le courroux.
Moi, de leurs ennemis je cours braver les coups :
J'attendrois vainement l'impoſteur que j'adore.
Fuyez, eſpoir trompeur. Déja trois fois l'aurore,
Sans l'offrir à mes yeux, éclaire ici les airs ;
Allons contre un ingrat déchaîner l'univers.

La fureur, à ces mots qu'elle prononce à peine,
A pas précipités vers ſes murs la ramene :
Son Miniſtre auſſi-tôt, inſtruit de ſes deſſeins,
Raſſemble à Xaragua les Caciques voiſins.
Anabo, dont les monts aſſurent la défenſe,
Gagné par la Princeſſe, embraſſe ſa vengeance ;
Iſca ſubit ſes loix, pour payer ſes bienfaits ;
Banex, Azor, Naba, charmés de ſes attraits,
A ſon premier ſignal, volent près de ſon trône.
Zanèx, roi des Monts d'or, amant de l'Amazone,
Son rival Macatex géant, fils du ſoleil,
Dès long-temps dans ſa cour lui ſervoient de conſeil.
Aſſis ſur des troncs d'arbre autour d'un long portique,
Ce tribunal de Rois attendoit la Cacique.

Elle arrive à ſon trône, & pour ſceptre en ſes mains,
L'étendart des combats annonce ſes deſſeins.
Ses yeux brûlants d'amour, pleins d'une ardeur guerriere,
Des rayons du ſoleil ont la vive lumiere ;
A peine l'aſſemblée en ſoutenoit l'ardeur.
Chacun reſte immobile, & cache dans ſon cœur
Le charme & le reſpect qu'inſpire ſa préſence.
Dans ce ſénat, qui ſemble un temple du ſilence,
L'héroïne long-temps recueille ſes eſprits,
S'anime, & gagne ainſi les Caciques ſurpris :

Illuſtres défenſeurs de cette Iſle féconde,
Vous, dont l'ardeur guerriere aux combats me ſeconde,
Songez qu'ici ma gloire & mes ſeuls intérêts
N'excitent point votre ame à ſervir mes projets ;
Le péril général aujourd'hui nous raſſemble.
Quoi ! nos ſujets en proie à tous les maux enſemble,
Loin d'affronter la mort pour vaincre les dangers,
Nourriſſent dans leur ſein des vautours étrangers ?
Quand on n'oſe étouffer un feu qui prend naiſſance,
L'air l'enflamme, & bientôt tout cede à ſa puiſſance.
Pour ſauver nos climats, chaſſons des impoſteurs,
Qui n'ont dû leurs ſuccès qu'à vos vaines terreurs ;
De leurs traits, dont l'éclat étonne nos Caciques,
On verra par mon art tomber les feux magiques.
Des enfers, à ma voix, les démons ſont ſortis.

Nos foibles ennemis vont être anéantis.
Si de leur conducteur l'audace eſt redoutable,
Oppoſons à ſa foudre un nombre qui l'accable :
Que ſa race détruite, & ſon nom avili,
Avec lui chez les morts demeure enſeveli.
Nos rebelles déja groſſiſſent ſon eſcorte.
Quoiqu'à preſſer vos pas le danger vous exhorte,
L'honneur, plus éloquent, touche ſeul vos pareils;
Sur les moyens d'agir, qu'il dicte vos conſeils.
Elle dit ; & ſon front prend l'air de confiance
Qu'au cœur des Souverains inſpire la puiſſance.

Le crédule Anabo, d'un préſage effrayé,
Se leve ; & l'air penſif, ſur ſon arc appuyé :
Mes cheveux blancs, dit-il, Amazone immortelle,
A rompre le ſilence autoriſent mon zele :
Ce droit dont je jouis, me fait peu de jaloux.

Vos ancêtres ſans doute ont tranſmis juſqu'à vous,
Qu'avant le jour heureux qui vous donna naiſſance,
Un augure fatal menaça leur puiſſance :
Hélas ! ce ſouvenir me glace encor d'effroi.
Dans nos plus jeunes ans, votre aïeul près de moi
Reçut de nos autels cet oracle effroyable :
Tremblez, peuples, tremblez; une race indomtable (5),

(5) Les habitants de S. Domingue diſoient que leurs Oracles avoient prédit l'arrivée des Eſpagnols, par la deſcription de leur

Qui du ſoleil naiſſant deſcendra ſur vos mers,
Un jour la foudre en main viendra vous mettre aux fers.
Quoique ces étrangers, redoutés du vulgaire,
Ne ſoient pas à mes yeux fils du Dieu qui m'éclaire,
Entr'eux & ces guerriers à nos aïeux prédits,
Un rapport trop frappant rend mes ſens interdits.
Si leurs faits merveilleux n'étoient que des preſtiges,
Le Ciel en leur faveur feroit moins de prodiges.
Des cometes en feu menacent nos Etats:
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Les monſtres inconnus que la nuit elle enfante,
Sur nos mers, dans nos bois, répandent l'épouvante.
Reine, quand tout annonce un funeſte avenir,
Braverons-nous le Ciel armé pour nous punir?
Quoiqu'il tonne en tous lieux, nous voyons que la foudre
Choiſit les monts altiers pour les réduire en poudre.
Quand nous ſuppoſerions nos préſages trompeurs,
Et l'armée étrangere, un peuple d'enchanteurs,
Ils demandent la paix: pour en purger la terre,

figure, qui ſe rencontroit juſte avec ce que les Anciens leur avoient tranſmis.

Le P. d'Acoſta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont rapporté les faits ſuivants.

Des pêcheurs prirent, dans le Lac du Mexique, un oiſeau monſtrueux; ſa tête portoit une eſpece de lame luiſante, où la reverbération du ſoleil produiſoit une lumiere ſombre; & dans ce miroir, on vit des ſoldats inconnus, bien armés, qui venoient du côté de l'Orient, & maſſacroient les Indiens. L'oiſeau, d'abord immobile, échappant tout-à-coup, leur laiſſa un nouveau ſujet de frayeur. Enſuite un Indien entendit ces mots en ſonge, ton Prince s'endort, & le tonnerre gronde; des ennemis d'un autre monde viennent détruire ſon Empire & ſa Religion.

Par un pouvoir injuste allumez-vous la guerre ?
Tant d'Indiens, ligués contre un camp peu nombreux,
Esperent-ils l'honneur d'un combat généreux ?

A ces mots, Macatex, pour plaire à la Cacique,
Interrompt du Vieillard le discours pacifique ;
Sa voix tonnante ainsi dissipe la terreur :

Au moment du danger, faut-il que notre ardeur
Consulte les lenteurs qu'inspire la vieillesse ?
Pour maintenir la paix, écoutons la sagesse ;
Mais quand il faut agir, un guerrier tel que moi,
Pour cueillir des lauriers, voit la mort sans effroi.
Dans les périls pressants, un avis téméraire
Souvent pour les combats est le plus salutaire.
Nos aïeux, il est vrai, cent fois nous ont redit :
Redoutez l'étranger par l'oracle prédit.
Mais les Cieux ont-ils dit que sa race funeste,
Née au soleil levant, en eût le feu céleste ?
L'Orient ne doit-il enfanter que des Dieux ?
Leurs armes, leurs canots ne surprennent vos yeux
Que par l'effort d'un art qu'en ces lieux on ignore :
Et si leur conducteur, que notre crainte honore,
Pour vaincre un peuple immense, arme peu de soldats,
Ces prodiges vingt fois ont illustré mon bras.
Comme un fruit (6) dont nos bois enchantent notre vue,

(6) La Mancinille. Voyez la Remarque 22 du troisieme Chant.

Mêle à ſon goût flatteur le poiſon qui nous tue,
La générosité de ce chef impoſteur,
Des pieges qu'il nous tend, eſt l'appas féducteur.
Son peuple affamé d'or, de feſtins, de carnage,
Loin d'imiter les Dieux, par ſes mœurs les outrage.
L'onde en courroux ſans doute a vomi ces vautours:
Faut-il à leurs fureurs permettre un libre cours ?
Reſpectable Anabo, tant d'étoiles ſiniſtres,
Qui de nos Déités font trembler les Miniſtres,
N'éclairent point les airs pour endormir nos ſoins,
Mais pour nous rendre actifs à prévoir nos beſoins.
Nous, dont la Nation ſortit du ſein des aſtres,
Pouvons-nous dans la guerre éprouver des déſaſtres?
Non: j'y ſuivrai la Reine; & bientôt ma valeur
D'un peuple audacieux rendra mon bras vainqueur.

Ce diſcours téméraire embraſe la jeuneſſe,
Enflamme l'âge mûr, éblouit la vieilleſſe:
Dans mille cris guerriers, répétés par échos,
Iſca propoſe en vain d'inveſtir nos héros.
Princes, s'écrioit-il, le temps & la diſette
De nos fiers ennemis m'aſſurent la défaite;
Différons les combats....Tout eſt ſourd à ces cris.
La Cacique à la guerre anime les eſprits;
Des troupes d'enchanteurs s'empreſſent de la ſuivre:
Le vulgaire à ſa voix d'un faux zele s'enivre.
Gagnant l'ambitieux par un eſpoir flatteur,

Elle fait du timide écarter la terreur :
Et telle qu'un torrent dans les champs qu'il ravage,
Contraint tous les ruiſſeaux de ſe joindre à ſa rage,
L'intrépide Amazone, en courant aux combats,
Forçoit tous les guerriers à marcher ſur ſes pas.
Quel tumulte ſubit au rivage l'arrête !
D'un navire, qu'au port a jeté la tempête,
Les nochers ſuppliants offrent à ſes regards
L'habit des Eſpagnols, leurs traits, leurs étendards.
Par ſon ordre contr'eux marchent les Inſulaires :
On combat, & le nombre accable ces Iberes.
Deux beautés, que leur nef conduiſoit ſur les mers,
Dans des antres profonds partagerent leurs fers.
Juſte Ciel ! la plus jeune eſt Zama, dont les charmes,
Au Génois qu'elle adore, ont coûté tant de larmes.
L'Iſle où cette Indienne enchanta ce Héros,
Toujours dans ſa mémoire eſt Cythere ou Paphos.
Que diroit-il, hélas ! dans ſa douleur profonde,
S'il ſavoit que Fieſqui (7), qu'il crut perdu ſur l'onde,
Joint au Pontife Boile, & ſuivi de Zama,
Eſt livré par les flots aux coups de Vaſcona ?

Tandis que cette Reine aſſemble ſon armée,
La troupe Ibérienne aux travaux ranimée,
A l'aide des renforts que Canaric conduit,

(7) Voyez la fin du quatrieme Chant, & la Remarque 12 du premier Chant.

Chez l'ami de ce Roi voit Colomb introduit.
Ce Cacique, à l'œil louche & d'une taille énorme,
Réparoit par ses mœurs sa figure difforme:
Pour le prix des secours qu'au Génois il donna,
Ce Héros lui promit de vaincre Vascona.

A ce nom, l'Indien, que la douleur opprime,
Après de longs soupirs, en ces termes s'exprime:
Tu vois, noble étranger, la masse de mon corps;
Mon bras voudroit en vain seconder tes efforts:
Apprends qu'en ces climats la beauté que tu braves,
A pour appui vingt Rois qu'elle traite en esclaves;
Que, loin de se soustraire à ses ordres cruels,
Nos peuples subjugués lui dressent des autels.
Je rendrois grace au sort qui dans nos champs t'amene,
Si ta force égaloit ta valeur plus qu'humaine:
Mais tout l'art que le Ciel en tes mains prodigua,
S'épuiseroit en vain pour prendre Xaragua:
Les bataillons nombreux qui suivent la Cacique,
Instruits, multipliés par son pouvoir magique,
De son trône orgueilleux font l'invincible appui.
Hélas! sa loi cruelle ordonne qu'aujourd'hui
Je livre à ses autels, pour expier ses crimes,
Cent soldats destinés à servir de victimes.

Non, répond le Génois, je sauverai leurs jours;
Prince, de tes malheurs j'abrégerai le cours.

Le Dieu qui m'envoya combattre ici les vices,
N'a point du sang humain permis les sacrifices :
Livre-moi tes guerriers condamnés au trépas,
Aux rigueurs de leur sort j'opposerai mon bras :
Et pour venger leurs maux dans les champs de la guerre,
Ils verront que le Ciel m'arma de son tonnerre.
Que le camp de la Reine en redoute les coups.

Ainsi parla Colomb. A ce noble courroux,
Le Cacique étonné s'anime à la vengeance ;
Le Héros, dont ce Prince accepte l'alliance,
Pour la premiere fois dans ses transports secrets
Vit l'espoir du succès enhardir ses projets.
L'Inde en pleurs sous le joug d'une fiere Amazone,
Promet à l'Amiral d'en abattre le trône.
Il fait que la révolte en détruit plus que Mars :
Appuyé d'un renfort qui suit ses étendarts,
Il proclame en tous lieux la liberté prochaine,
Et semble un Dieu vengeur qui vient punir la Reine.
Des braves qui toujours erroient ceints d'un carquois,
Tels qu'on en vit jadis briller dans nos tournois,
Accourus aux combats pour montrer leur vaillance,
Bientôt des Espagnols embrassent la défense :
Tout seconde leurs vœux : la Reine de Sana (8)

(8) La presqu'isle de Samana, à la pointe la plus orientale de l'isle de S. Domingue, étoit gouvernée par une femme. *Charlevoix*, tom. I, page 63.

Trame mille complots pour perdre Vafcona.
Jointe à tant de fecours, la valeur des Iberes,
Des rives du Bonique (9) emporte les barrieres :
Ce vafte fleuve, où l'or éblouit les regards,
Des monts de Xaragua leur ouvroit les remparts.
La Reine de ces lieux s'apprête à les défendre ;
Mais l'amour dans fon cœur fe fait encore entendre:
Son langage éloquent, pour la derniere fois,
Par un Ambaffadeur flatte ainfi le Génois :

De l'invincible camp qui défend ce rivage,
Vafcona, par ma voix, offre à tes vœux l'hommage:
Viens régner fur fon ame ; & chef de fes Etats,
Détruis les Indiens qui marchent fur tes pas ;
Ou fur ton foible effaim, par notre multitude,
Nous punirons l'orgueil de ton ingratitude :
Songe qu'un feul inftant te couronne, ou te perd.

Colomb refufe un trône à fes defirs offert :
Il femble aux champs de Mars courir en téméraire,
Et ne fait qu'obéir à la Foi qui l'éclaire.
Envoyé de la Reine, oui, dit-il, mes guerriers
Préféreront l'olive aux plus brillants lauriers :
Pour fervir Vafcona, je réponds de leur zele:

(9) Le Bonique, à préfent l'Artibone, la plus grande riviere de l'Isle de S. Domingue, prend fa fource au pied des montagnes de Cibao, & court à l'oueft fe perdre dans la mer du Mexique.

Son peuple révolté, sous mes ordres fidele,
Ne me verra jamais attaquer ses remparts ;
Mais si son camp nombreux brave mes étendarts,
Le Dieu qui les défend, me prêtera sa foudre :
Ces feux, dont par mes mains il peut tout mettre
en poudre,
Ce fer, ces fiers coursiers joints à mes bataillons,
De montagnes de morts combleront vos vallons.

Il dit ; & se tournant vers les siens qu'il inspire :
Amis, voici le jour où votre audace aspire ;
La gloire vous appelle à des périls nouveaux ;
Rendons l'autre univers jaloux de nos travaux.

A ces mots applaudis par les peuples de l'Ebre,
Des combats l'Indien prend l'étendard funebre.
Il part : la nuit arrive ; & sur ces bords lointains
Notre Héros, dont Mars menace les destins,
Par ses soins prévoyants, tel qu'un pilote sage,
Sans effroi se prépare à soutenir l'orage.

Fin du septieme Chant.

ARGUMENT

ARGUMENT

DU

HUITIEME CHANT.

DEſcription des mœurs, des armes & des habillements des différents Peuples qui compoſent l'Armée de Vaſcona. L'ordre de bataille de Colomb. Son diſcours à ſes Troupes. Harangue de Vaſcona à ſes Soldats. Deſcription du combat. Les Eſpagnols ont l'avantage. La nuit fait ceſſer le carnage. Les Indiens ſe vangent de leur perte, en immolant Fieſqui & ſes compagnons, qu'ils tenoient en priſon à Xaragua. La Reine differe la mort de Zama & de ſa compagne, pour augmenter leur ſupplice.





LA COLOMBIADE.



HUITIEME CHANT.

Muses, qui dirigez mes pénibles travaux,
Dans vos mains aujourd'hui je remets mes pinceaux:
Je tremble au seul récit des maux que fait la guerre;
Comment peindre aux combats Mars armé du tonnerre?
Loin de cicatriser son front plein de fureur,
Mes couleurs, de ses traits adouciroient l'horreur.
O savante Clio (1), toi qui chere aux deux mondes,
Eternises des faits les annales fécondes,
Viens, parle: tu peux seule apprendre à nos neveux

(1) Muse qui préside à l'Histoire.

Les faits d'armes, les noms des Sauvages nombreux
Que l'Inde rassembla pour combattre l'Ibere.

La Déesse du jour en ouvroit la barriere,
Quand le jeune Zanex, Souverain de Maga,
Se montra le premier au camp de Xaraga;
Sous les traits basanés d'un Héros de Lybie,
Cet Adonis de l'Inde aimé de sa patrie,
Suivi des légions soumises à ses loix,
Du chasseur Phrygien a l'arc & le carquois.
Hélas! par quel destin son peuple heureux & sage
Devoit-il sous nos Rois languir dans l'esclavage?
Jadis les biens communs & la frugalité
Nourrissoient leurs vertus, fondoient leur liberté;
Et sujets d'un Monarque ami de la justice,
Ils régloient leurs débats sans loix & sans caprice:
Les fontaines, les fleurs étoient leurs Déités.

Près de ces Magayens, les Douross (2) indomtés,
Nés d'un peuple androgine, invincible à la guerre,
D'un coup de leur massue y font trembler la terre.
L'incarnat (3) qui les peint leur sert de vêtements:

(2) Anciens Peuples des Isles de S. Domingue & de Cuba, ainsi que les Mayens, les Cibayens, les Zains, les Baross, les Cayens, & d'autres Nations, dont l'Auteur abrege les noms, & ceux de leurs Caciques.

(3) Vermillon tiré d'un fruit que produit l'arbre nommé Roucou. Les Indiens s'en peignent le corps, sur lequel ils dessinent, en différentes couleurs, des serpents & des monstres, pour effrayer leurs ennemis. On forme aussi, de cet arbre, les Tablettes dont les Peintres se servent. Deux

Les accents de leurs voix ſont d'affreux ſifflements :
Leurs fils, aux jeux d'adreſſe exercés dès l'enfance,
Ne vivent que des fruits qui tombent ſous leur lance:
Et leur Cacique Azor triomphant aux combats,
Ceint de faiſceaux de traits, n'a pour arc que ſon bras.
Les hydres, les ſerpents vaincus par cet Alcide,
Surpaſſoient en fureur le dragon d'Heſpéride :
Des dépouilles d'un monſtre il fait ſon étendard;
Sa pourpre eſt ſa valeur, & ſon Dieu le hazard.
Saint Domingue (4), bâtie où régnoient ſes ancêtres,
Aujourd'hui de l'enfer n'encenſe plus les maîtres :
Le vrai culte y triomphe, & bannit de ces lieux
La ſecte Caraïbe, eſclave des faux Dieux.

Du port de Mayana d'autres Antropophages
Viennent du champ de Mars affronter les orages;
Des ſquélettes humains leur ſervent de drapeaux.
Sans chef, ſans loix, ſans culte, ils vivent tous égaux,
Et dans les rochers creux qu'ils prennent pour retraite,
D'une femme ſans choix leur flamme eſt ſatisfaite.
Pour les ſuivre à la chaſſe, au ſein d'un arbriſſeau,
A ſes fils nouveaux nés elle forme un berceau;
Et l'oiſeau, que ſa fleche atteint près de la nue,

morceaux de bois de Roucou, frottés vivement l'un contre l'autre, rendent des etincelles comme une pierre à feu.

(4) La ville de S. Domingue, ſituée ſur la côte occidentale de la riviere d'Ozama, prit ce nom du jour de Saint Dominique, que les Eſpagnols arriverent en ce lieu. *Charlevoix*, tom. I, p. 146.

Meurt glacé d'un poiſon plus vif que la ciguë.

Mais changeons de couleurs: que ces cruels Mayens
Servent d'ombre au tableau des tendres Cibayens :
Ils joüiſſent du ſort qu'aux Dieux donne Epicure (5);
Dans le choix des plaiſirs ils ſuivent la nature,
Des jours exempts de ſoins font leur félicité :
Si Mars de leurs beaux ans trouble l'oiſiveté,
Conquérir des beautés célebres par leurs charmes,
Eſt le ſeul aiguillon qui les excite aux armes.
Dans l'attente d'un ciel digne de Mahomet,
Ils bravent les dangers, & meurent ſans regret;
Leur ſerrail au tombeau s'empreſſe de les ſuivre.
Vaſcona, pour flatter l'eſpoir qui les enivre,
Promit de leur livrer cent beautés à leur choix.
D'autres chefs, par ſes dons aſſervis à ſes loix,
Menent à ſon ſecours des femmes aguerries ;
Ces Ménades (6) qu'au meurtre excitent les Furies,
Donnent à leurs époux l'audace des lions.

Du vieillard Anabo je vois les légions :
Son bras, pour bouclier, porte un dos de tortue ;
D'un Zémès ſes drapeaux préſentent la ſtatue ;

(5) Epicure prétendoit que les Dieux ne ſe mêloient point de gouverner les hommes ; que leur félicité conſiſtoit dans une parfaite quiétude.

(6) Suivantes de Bacchus, qui, dans leur fureur, déchirerent Penthée & Orphée. *Ovide*, Liv. II, des Métamorph.

Ses Prêtres ſont armés d'arcs & de coutelas :
L'or, qui forme ſon ſceptre & pare ſes ſoldats,
Les ſuit dans leurs tombeaux, on y jette leurs armes:
Leur cendre eſt l'aliment de leurs veuves en larmes :
Si ces beautés bientôt prennent d'autres époux,
Le divorce permis en rend le joug plus doux.

Les Zains, qui de l'hymen briſent auſſi la chaîne,
Paſſent le champ des mers pour défendre la Reine.
Cuba, (7) qui les vit naître, accorde à leurs deſirs
Cent printemps ſans douleur, & le choix des plaiſirs:
Dans leur peu de beſoins, ils trouvent l'abondance :
Chez ce peuple indolent, mais prompt à la vengeance,
Dès qu'un vieillard ne peut triompher aux combats,
Il ordonne à ſes fils de hâter ſon trépas.

Innombrables guerriers, qui bravez les tempêtes,
Malgré le haut panache élevé ſur vos têtes,
L'enceinte où vous brillez ſemble un camp de Lapons,
Quand vers vous Macatex conduit ſes bataillons :
Ces géants (8), dont Typhée eût redouté la lance,
Pour décocher leurs traits, s'arment d'un arc immenſe (9):

(7) L'Iſle de Cuba, à l'entrée du Golfe du Mexique, n'eſt ſéparée de l'Iſle de S. Domingue que par un détroit de douze lieues.

(8) Voyez la Remarque 24 du ſixieme Chant.

Typhée, géant né du Tartare & de la Terre. Jupiter le précipita ſous le Mont Gibel. Ovide dit que la Sicile repoſe ſur ſon corps.

(9) Il y avoit des Indiens qui portoient un arc de ſept à huit pieds de long, & des fleches de cinq pieds.

Adonnés à la pêche, ils chargent leurs festins
De serpents monstrueux (10), d'énormes lamentins (11):
Un seul de ces rameurs qui sur les mers chancelle,
Fait souvent par son poids enfoncer sa nacelle,
Mais bientôt à la nage il la ramene au port.
Chez ce peuple inhumain tous les ans, par le sort,
Un des chefs est choisi pour être leur idole:
On l'engraisse, on l'encense, on le chante, on l'immole;
Dans les banquets sacrés il leur sert d'aliments;
Son sang bu dans son crâne est le nœud des serments.

Malgré ces fiers Titans, ta phalange indomtable,
Par ton art, Cibao, forme un corps remarquable:
Tes traits d'un bois qu'au feu tu changes en acier,
Tes montagnards fougueux, leur casque, où pour cimier
Des vautours enchaînés rendent un cri terrible,
Troublent de l'Espagnol le courage invincible.
Ces sauvages humains, dégagés de nos soins,
Marchent sans vêtements, sans tente & sans besoins:
Nourris des biens divers qu'offre aux vœux la nature,
La vîtesse est leur char, la force leur armure,

(10) Le Crocodile ou Cayman, espece de Lézard amphibie, couvert d'écailles, armé de triples dents, qui parfume l'air quand on ouvre ses entrailles, & dont la chair est exquise. Il y en a de si grands, qu'ils tiennent entre leurs mâchoires ouvertes l'homme de la plus haute taille.

(11) Poisson commun dans les Antilles. Il ressemble par le corps à une Baleine, a la tête d'une Vache, & est couvert d'un poil pareil aux soies d'un Porc blanc. La chair en est excellente, salée pour l'usage des matelots. *Le P. du Tertre. Hist. des Antilles.*

Leurs inſtruments guerriers ſont d'affreux hurle-
ments,
L'audace, ou le hazard regle leurs mouvements.

Les troupes d'enchanteurs qui ſuivent l'Amazone,
Forment près de ſon char la cour de Tiſiphone (12):
Pour aggraver l'horreur qu'inſpirent leurs drapeaux,
Ils peignent ſur leur ſein les plus vils animaux.
Les Baroſſ, dont le front endurci dès l'enfance,
Renvoie à l'ennemi les javelots qu'il lance;
Le peuple induſtrieux qu'enfante Xaraga,
Et les Cayens flatteurs, entourent Vaſcona.
Eſclaves, ſans haïr ſon pouvoir deſpotique,
Ils reſpectent ſes loix, craignent ſon art magique:
Convaincus qu'à ſon gré le Ciel regle leur ſort,
A ſon moindre ſignal, ils volent à la mort.
Un antidote ſûr qui des maux la préſerve,
Les ſerpents qu'elle endort, les aſtres qu'elle obſerve,
Dans la vulgaire erreur la font fille des cieux.
Ses treſſes qui du jais ont le noir radieux,
Brillent ſous un panache, où le plus beau plumage
Raſſemble les couleurs que le priſme (13) partage:
L'armure de ſon ſein eſt une étoile d'or:
A ſes fleches, ſon arc donne un ſi prompt eſſor,

(12) Une des trois Furies.

(13) Verre triangulaire, par lequel Nevvton a démontré que chaque rayon de lumiere eſt composé de ſept couleurs, dans l'ordre ſuivant : *rouge*, *orangé*, *jaune*, *verd*, *bleu*, *indigo*, *violet*.

Que leur vol dans les airs porte une mort certaine :
Cette Circé (14) de l'Inde, instruite par la haine,
Des sucs les plus subtils empoisonne ses traits :
Les Locustes (15) dont l'art seconde ses forfaits,
En dansant dans un temple où le feu sert d'idole,
Consacrent leurs enfants que la Prêtresse immole.

Dès que Vesper (16) montra ses rayons lumineux,
O nuit ! dit Vascona, daigne écouter mes vœux :
Fais que ce trait mortel, qu'envenima ma rage,
Extermine en ce jour un ingrat qui m'outrage.
Manes de mes aïeux, sortez de vos tombeaux :
Venez : que la vengeance allume ses flambeaux ;
Pour m'élever aux Cieux où vous plaça la gloire,
J'enchaînerai la terre au char de ma victoire.

Tandis que l'Héroïne invoquoit les enfers,
Que Diane éclairoit ce nouvel univers,
Notre Héros instruit qu'aux combats tout s'apprête,
Joint les siens, se prépare à braver la tempête.

(14) Circé, fameuse magicienne, régnoit à Acaé, isle de la mer Eolienne, où elle métamorphosa les compagnons d'Ulysse en différentes sortes d'animaux ; il n'en fut garanti que par une racine nommée *Moly*, que Mercure lui donna. *Ovid. Hom. Odyssée.*

(15) *Locusta*, célebre par ses poisons, dont Britannicus mourut. Néron la condamna au supplice, parce que le venin n'en opéroit pas assez promptement. Elle obtint l'impunité de ses crimes, eut de grandes possessions, & même des disciples. *Tacite. Suetone.*

(16) Vesper ou Hespérus, Planete de Vénus, quand elle est Occidentale : on l'appelle aussi l'étoile du Berger, parce qu'elle paroît le soir à l'heure où l'on ramene les troupeaux.

Sur deux lignes Dias range ſes bataillons.
Mendez & Margarit, entourés d'eſcadrons,
Sur les flancs de l'armée en défendent les ailes :
Le tonnerre de Mars ſuit ces troupes fideles.
De ſes dogues guerriers Morgant regle les pas ;
Et Colomb, dans le centre, ordonne les combats :
Sur un courſier d'Afrique, il a pour cimeterre
Une arme qu'aux Soudans Bouillon (17) prit dans
la guerre ;
A Rome il conſacra ce prix de ſes exploits,
Que le don d'un Pontife a tranſmis au Génois.
Emule des guerriers vainqueurs en Paleſtine,
Prends, lui dit-il, ce fer que ton Dieu te deſtine :
Pour étendre ſon culte, affronte le trépas.
L'Amiral de ce glaive arma toujours ſon bras.
Dans l'Inde, où Marcouſſy marche ſous ſa banniere,
Brillent Stanhope, Arcy, fils d'aïeux qu'on revere,
Cent Chevaliers François, triomphants ſous ſes loix,
Pizarre (18), & vous, Cortez, nés pour de grands
exploits.
Les rebelles de l'Inde unis à cette armée,

(17) Godefroy de Bouillon, Chef de la Croiſade réſolue au Concile de Clermont en Auvergne, prit Jéruſalem en 1099. Parti avec trois cents mille hommes pour cette expédition, il ne lui en reſtoit que vingt mille quand il remporta une victoire complette ſur le Soudan d'Egypte, & lui tua plus de cent mille hommes.

Les Lieutenants des Califes, nommés Soudans, ſe rendirent Souverains de l'Egypte. Saladin le premier régna ſous ce nom en 1165.

(18) Voyez la Remarque 14 du premier Chant, & pour Cortez la 15.

Du Prince Canaric phalange renommée,
Ne marchent qu'en tremblant près de nos fiers coursiers.

Sur ces champs, où l'honneur cueillit tant de lauriers,
Déja le char du jour s'empressoit de paroître,
De la terre à l'instant un peuple semble naître:
Comme on voit, au printemps l'abeille par essains
Sortant des rochers creux, remplir les champs voisins,
Des monts, les Indiens descendent sur la plaine:
Sous un panache épais, dans leur marche incertaine,
Ils ressemblent de loin aux forêts, dont l'été
A doré de ses feux le sommet agité.
La nacre, le rubis, joints aux plus beaux plumages,
D'un émail éclatant couronnoient ces Sauvages;
Cent chaînes d'or ornoient leur ceinture & leurs bras,
Et leurs cris discordants annonçoient les combats.
Pour la premiere fois le son de nos trompettes,
L'ardeur de nos coursiers effrayoient ces retraites,
L'écho répond à Mars, & ne répete plus
Le doux chant des oiseaux au lever de Phébus.
Dès que l'Inde apperçut cet astre qu'elle encense,
Colomb, qui rend hommage à la sublime Essence,
Est tel que Josué promettant aux Hébreux
Que le bras du Très-Haut va combattre pour eux.

Fiers Castillans, dit-il, que cette multitude
Doit peu dans notre espoir mêler d'inquiétude!

Leur foule, qui déja nuit à leurs pas flottants,
Nous annonce en ce jour des ſuccès éclatants.
Un Grec ſuivi de chefs moins nombreux, moins
habiles,
Battit plus de Perſans au camp des Termopyles;
Des rochers, il eſt vrai, gardoient Léonidas;
Mais le Dieu que je ſers n'armoit point ſes ſoldats.
Chrétiens, loin de céder à des Héros profanes,
Que le bruit de nos faits puiſſe étonner leurs manes!
S'ils durent la victoire au fer, aux éléphants,
Le feu prête à nos mains des traits plus triomphants:
Nos canons, nos courſiers, l'ordre joint au courage,
Contre un peuple ſans frein ont un sûr avantage.
Ce ſont là nos remparts; & quand loin de nos mers,
Sans vivres, ſans appui, nous bravons les revers,
Notre unique reſſource eſt dans l'art de la guerre.
Mon bras doit le premier y lancer le tonnerre;
Votre audace l'anime; & mes preſſentiments
M'annoncent que le Ciel regle nos mouvements:
Il veut que la victoire à nos travaux ſuccede.
Déja dans mon eſpoir à ma valeur tout cede:
Songez que mon triomphe au vôtre eſt attaché.

A ces mots, comme un fer que l'aimant a touché,
En prend les qualités, les donne & les conſerve,
L'ardeur du Général, que tout le camp obſerve,
Paſſe aux moindres ſoldats: déja dans leurs projets,

Rois de tant d'ennemis, ils s'en font des ſujets.

Cependant aux combats s'avançoit l'Amazone.
Sémiramis (19) arma moins de fils de Bellone,
Penthesilée (20) offrit moins de bras aux Troyens,
Qu'au camp de la Cacique on ne vit d'Indiens.
Ignorant les revers que le ſort lui prépare,
Son cœur ambitieux dans ſes projets s'égare.
Six géants, dont le vol eſt plus prompt que l'éclair,
La portent ſur un char, l'encenſent, & dans l'air
Tiennent en étendard, pour ombrager ſa tête,
Un aigle dont la foudre annonce la tempête.
Son amant Macatex, auſſi haut qu'un palmier,
La guide au champ de Mars, lui ſert de bouclier,
Et le bras ſur ſon char lui montre ſon armée:
Qu'à cet aſpect la Reine eſt d'orgueil enflammée!
Tout charme ſon attente : à ſa voix, ſes ſoldats
Penſent que nos guerriers tremblent devant leurs pas:
Déja leur front, dit-elle, annonce leurs alarmes.
Peuples, bravez leur foudre, ils vous rendront les armes;
Tous ces fiers étrangers vont périr ſous nos coups.
Princes, quand votre bras ſert contr'eux mon courroux,
J'affronte ſans terreur le ſort qui me menace:

(19) Femme de Ninus, Reine de Babylone.

(20) Reine des Amazones, qui mena des ſecours aux Troyens, & qui, après avoir ſignalé ſon courage, fut tuée par Achille. On lui attribue l'invention de la hache à deux tranchants. *Pline*, Liv. VII.

La mort pourſuit la crainte, & reſpecte l'audace;
Si l'effroi du péril exemptoit du trépas,
Je conçois qu'un cœur vil fuiroit dans les combats;
Mais puiſqu'on eſt mortel, mourons couverts de gloire.
Suivez-moi : par des faits d'éternelle mémoire,
Plongeons, précipitons dans l'abîme des morts,
Ces monſtres que la mer a vomis ſur nos bords.
Que dis-je? en vain contr'eux j'anime votre rage;
Vos cœurs, qui l'un de l'autre eſtiment le ſuffrage,
Pour un prix ſi flatteur mépriſent les dangers.
Déja nous découvrons les drapeaux étrangers,
L'ardeur preſſe vos pas; courons à la victoire.
Elle y vole, on la ſuit, on exalte ſa gloire:
Son peuple par des chants croit braver nos guerriers,
Leur ſilence profond, l'ordre de leurs courſiers,
Chez les Amériquains, pris pour manque d'audace,
De leurs cris furieux redoublent la menace.
Pour rendre en traits frappants tant de regards troublés,
Pour exprimer l'horreur des deux camps raſſemblés,
Que n'ai-je dans mes vers le pouvoir de Méduſe!
L'Indien, l'Eſpagnol, que peint ici ma Muſe,
En marbres transformés renaîtroient à vos yeux.
L'un invoque Zémès, l'autre le Roi des cieux.
Le Héros, qui défend d'attaquer l'Amazone,
A peine à réprimer nos enfants de Bellone;
Et dans l'Inde, où l'effroi leur dreſſoit des autels,
Le Sauvage irrité brave ces immortels.

Si contr'eux des Titans marchent ſans prévoyance,
Leur foule eſt le rempart qui ſoutient leur vaillance;
Le premier trait lancé ſortit de ton carquois,
Redoutable guerriere ! & ſoudain à ta voix,
Des fleches, dont le nombre obſcurcit l'Empirée,
Volent comme la grêle au ſouffle de Borée :
Déja les Caſtillans inondés de ces dards,
Mêlés à l'Indien qui joint leurs étendards,
En vain de l'arquebuſe employoient la défenſe :
Colomb, le glaive en main, au front des ſiens s'avance,
Et détruit dans ſa courſe autant de bataillons
Que la faulx de Cérès renverſe de moiſſons :
Mais dans les cœurs vaillants, du danger naît l'audace;
Ce Héros, qui trop loin de l'honneur ſuit la trace,
Tel qu'un lion ſurpris dans un vallon ſerré,
Réſiſte à peine aux traits dont il eſt entouré.
La Reine vole, arrive, il eſt en ſa puiſſance :
Soldats, dit-elle, un Dieu le livre à ma vengeance,
Qu'on reſpecte ſes jours. A l'inſtant Marcouſſy,
Joint à cent Caſtillans, délivre ſon ami.
Ces Chevaliers jadis aguerris chez les Maures,
Au Sauvage effrayé paroiſſent des Centaures (21).
Nos eſcadrons, que Mars conduit à Xaraga,
Y troublerent autant le camp de Vaſcona,

(21) Monſtres, moitié hommes & moitié chevaux, fils d'Ixion & de la Nue. Aux noces de Pirithoüs & d'Hyppodamie, ils prirent querelle avec les Lapithes. Hercule les chaſſa de Theſſalie.

Que

Que les fils d'Ixion l'hymen d'Hyppodamie.
Pyrrhus (22) environné d'éléphants en furie,
Sembloit moins redoutable aux bataillons Romains,
Que nos monſtres guerriers à ces nouveaux humains.
L'honneur dans leur déroute eſt ſoumis à la crainte :
A céder au torrent l'Amazone contrainte,
Imite ſur ſon char les Parthes en fureur ;
Elle fuit, mais ſon front brave encor ſon vainqueur.
Porras, Garcie, Ordas, qu'à ſa rage elle immole,
Servirent d'aliments aux Prêtres d'une idole ;
Mendez, d'un coup de fronde eut le bras emporté ;
Rien ne l'abat, l'outrage arme ſa cruauté :
Sur un barbe fougueux, c'eſt un vautour rapide,
Qui fond du haut des airs ſur un troupeau timide.
Lorſque tout cede, Azor cru fils du Dieu Zémès,
D'un coup tranche la tête au courſier de Mendez :
Il triomphe, & de joie en couronne ſa lance.
Chacun à cet aſpect ſous ſes drapeaux s'avance ;
Mille cris de victoire entendus des fuyards,
Raſſemblent à l'inſtant ces bataillons épars.
Sûrs que nos eſcadrons ne ſont point indomtables,
Ils n'en redoutent plus les monſtres formidables :
Leurs traits ſifflent dans l'air. Sur ce champ teint de ſang,
Vaſcona, que ſon char porte de rang en rang,

(22) Roi des Epirotes, petit-fils de Néoptoleme, combattit le premier contre les Romains avec des Eléphants, à la bataille d'Héraclée, dans la grande Grece, en 474 de Rome ; ce qui y jeta la terreur.

Semble l'aftre du foir, (23) dont la clarté frappante
Des mortels égarés fixe la courfe errante.
Ses fleches, qui par-tout répandent le trépas,
Cherchent en vain Colomb invincible aux combats :
Un Envoyé des cieux le couvre de fes ailes ;
Ce Héros qu'il conduit, prend des routes nouvelles.
Contre tant d'ennemis l'art lui fert de foutien ;
Dans une fauffe marche il trompe l'Indien :
Pour éviter Azor, dont l'ardeur l'inquiete,
Par de légers combats, il mafque fa retraite :
Un fignal dans fon camp rejoint fes bataillons,
Comme après la tempête on voit les aquilons
Rentrer au gré d'Eole en fa caverne fombre.
Colomb, dans fes remparts affiégé par le nombre,
Pour braver l'ennemi fans perdre de foldats,
Du tonnerre de Mars fait voler les éclats.
Tout fuit ; les Indiens consternés, mis en poudre,
Penfent que l'Efpagnol eft armé de la foudre,
Se renverfent épars, & faifis de frayeur,
Du pourpre qui les peint (24), ils cachent leur pâleur.
Quel combat imprévu les arrache à la vie !
Morgant lance contr'eux fes dogues en furie.
Ainfi que fur l'arene, à la voix des Romains,
Des tigres irrités dévoroient les humains,

(23) La Planete de Venus qui paroît au coucher du Soleil.

(24) Dans les combats, les Indiens fe peignent le vifage de Roucou, afin d'en cacher à leurs ennemis les mouvements. Voyez la Remarque a de ce Chant.

La meute se déchaîne aux ordres de son guide,
Des montagnards en fuite atteint le vol rapide,
S'abreuve de leur sang, & rapporte en lambeaux
Les morts que leur fureur arrachoit aux tombeaux:
Mais plus fier qu'un lion, qui dans les fers menace,
L'Indien frappe encor le bras qui le terrasse.
Pinzon & Ximénès, dont Naba fut vainqueur,
Du sort qu'ils méritoient subirent la rigueur;
Un lingot d'or fondu fut leur dernier breuvage (25).
Que ce métal chéri, leur dit le Roi sauvage,
Assouvisse aujourd'hui votre soif des trésors.
Pour les venger, Pizarre affrontant mille morts,
Forçoit un montagnard à lui servir de guide;
Plutôt que d'obéir, l'insulaire intrépide
Dans des gouffres profonds précipitoit ses pas (26).
Sur un roc, Cibao, qui couroit aux combats,
D'un dard à triple dents perce le jeune Enrique:
Vasquez d'un fer vengeur frappe à mort le Cacique:
L'Indien furieux brave deux ennemis:
Loin que par leurs efforts ce Prince soit soumis,
Il tire de son sein chaque trait qu'on lui lance,
Disperse nos guerriers, & meurt plein d'arrogance,
Saisi de trois poignards & de trois javelots (27).
Cessez, temps fabuleux, de vanter vos Héros,

(25) Fait rapporté par Solis, om. I.

(26) Fait rapporté par Charlevoix, tome I, pag. 26.

(27) Fait rapporté par Charlevoix.

Ou qu'ils cedent du moins aux exploits que je chante.
L'Espagnol triomphant fuit frappé d'épouvante ;
Le vaincu meurt paré des armes du vainqueur.
La nuit vint, & la guerre assoupit sa fureur.
Banex, à Xaraga (28) cherchant une retraite,
Sur nos guerriers captifs court vanger sa défaite.
Fiesqui, dont le navire échoua sur ces bords,
Voit immoler sa troupe, & descend chez les morts ;
Et sous l'antre où le sort dès long-temps les enchaîne,
Leur compagne Zama s'offre aux yeux de la Reine.
Pour prolonger tes maux, jeune Indienne, hélas !
L'Amazone en fureur differe ton trépas :
De son cœur, à ta vue, un feu jaloux s'empare :
Dieux ! quel sera le coup que sa main te prépare !

(28) Voyez la Remarque 13 du sixieme Chant.

Fin du huitieme Chant.



ARGUMENT

DU

NEUVIEME CHANT.

Reflexions de l'Amiral. Sa priere au Ciel. Deux Indiennes implorent son secours. Il reconnoît Zama. Elle lui fait le récit de ses aventures depuis leur séparation. Vision de Colomb dans une grotte où le sommeil s'empare de ses sens. Prédiction sur le sort de son entreprise, & sur les principaux événements qui doivent arriver dans l'Europe.





LA COLOMBIADE.



NEUVIEME CHANT.

TAndis que Vaſcona, qui vit fuir ſes ſoldats,
Attendoit des ſecours, différoit les combats,
Le Génois, dont la nuit réveille les alarmes,
En peſant ſes ſuccès, en goûte peu les charmes:
L'ennemi qui ſuccede à l'ennemi défait,
Tant de ſang que lui coûte un triomphe imparfait,
Lui montrent qu'à tel prix encore une victoire,
En perdant ſon armée, aviliroit ſa gloire.
Dans le douteux eſpoir qui ſoutient ſa valeur,
Son ame, qui jamais ne connut la terreur,
Flottoit comme un vaiſſeau combattu par l'orage:
Ce Héros conſterné des maux qu'il enviſage,
Gémit, & dans ſon trouble invoque ainſi les Cieux:

Dieu juſte! ordonnes-tu que je ſois en ces lieux
L'Ange exterminateur, qui, pour punir la terre,
Vint au camp d'Aſſyrie armé de ton tonnerre?
N'étoit-ce pas aſſez d'en craindre le courroux?
Falloit-il que notre art, en imitant ſes coups,
Détruisît tant d'humains que ton pouvoir fit naître?
S'ils ignorent ta loi, chez eux fais-la connoître:
Change leur ſoif guerriere en amour pour la paix;
Qu'ici ton nom s'annonce au bruit de tes bienfaits.

Colomb formoit ces vœux; & ſon ame alarmée,
Par le ſommeil vaincue, oublioit ſon armée:
Un bruit ſourd le réveille, & le repos le fuit.
Dans ſon trouble, éclairé par l'aſtre de la nuit,
Il court aux doux accents qui frappent ſon oreille:
Que voit-il dans ſa tente? O Ciel! quelle merveille!
Quoi! deux Nymphes de l'Inde implorent ſon ſecours!
Qui l'eût penſé? Zama, l'objet de ſes amours,
Qu'il crut perdre à jamais, à ſes yeux ſe préſente.
Eſt-ce un ſonge, dit-il, que le ſommeil enfante?
Revois-je enfin l'objet qui put ſeul m'enflammer?
Il dit. Zama tremblante a peine à s'exprimer;
Sa voix manque, & ſon teint pâlit & ſe colore
Comme le firmament au lever de l'aurore.
Le charme des regards, le trouble, les ſoupirs,
Long-temps des deux amants enchantent les deſirs:
Mais de notre Héros la ſurpriſe eſt extrême.

En langage Espagnol, l'Indienne qu'il aime,
L'interroge, & lui peint sa joie & son ardeur.
Zama, s'écria-t-il, d'où naît ce son flatteur?
Par quel divin secours puis-je ici vous entendre?
Ce bonheur imprévu, que j'ai peine à comprendre,
Dans votre Isle enchantée eût comblé tous mes vœux.
Quel bras vous enleva de ce rivage heureux?
Apprenez-moi quel sort me rend ici vos charmes.

A ces transports touchants, Zama versa des larmes,
Frémit, prit pour appui sa compagne Zulma,
Et d'un ton de voix foible en ces mots s'exprima:

Pardonne, cher Colomb, à mon ame séduite
Les soupçons offensants que m'inspira ta fuite:
L'amour me fit sentir, en ces affreux moments,
Tout ce qu'un tendre cœur éprouve de tourments.
Pour suivre ton vaisseau, l'ardeur qui me seconde,
Dans un léger canot me transporta sur l'onde:
Quand j'abordai sa pouppe où je crus te trouver,
Sans pitié les nochers oserent m'enlever:
Au milieu d'eux en vain je te cherchois sans cesse.
Mon langage ignoré redoubloit ma tristesse;
Nul mortel de ton sort ne pouvoit m'éclaircir.
Quel aspect effrayant vint alors me saisir!
Au port que je quittois, d'un mont joint à la nue,
Mon pere au sein des flots tombe & meurt à ma vue.

Tu vois, par ce tableau qui m'arrache des pleurs,
Les maux que j'ai causés, mon destin, mes malheurs:
Je donnois le trépas à qui je dois la vie;
Au gré des vents, sans toi, je fuyois ma patrie.
Conçois mon désespoir, ma crainte & mes remords,
Quand, pour savoir ton sort, le temps & mes efforts
M'eurent des Castillans enseigné le langage,
Fiesqui, dont ma douleur attendrit le courage,
Me dit que le jour même où je t'avois perdu,
Dans un sombre brouillard sur les mers répandu,
Son navire égaré ne revit plus ta flotte.
L'espoir de la rejoindre enflammoit le Pilote.
Mon cœur, qui de ton Dieu déja goûtoit la loi,
Sut qu'en vain, sans la suivre, il vouloit être à toi.
Ce culte, où de l'hymen la chaîne est éternelle,
Sans peine eut mon hommage; un Pontife fidele
M'offrit dans l'eau sacrée à l'Etre que tu sers:
Zulma suivit mon sort; d'angéliques concerts
Entendus sur les flots célébrerent la fête.
Ce prodige, & l'éclair qui brilla sur ma tête,
De te rejoindre ici m'annonçoient le bonheur.

A ces mots, le Génois, qu'emporte son ardeur,
Par ses embrassements interrompt son Amante.
Zama, s'écria-t-il, que ton récit m'enchante!
Oui, quand pour moi ton cœur au vrai culte est
soumis,

L'efpoir de ton hymen me doit être permis.
Le nom de ton époux, dans ce jour de victoire,
Eft le feul dont mon ame idolâtre la gloire:
Si ton cœur y confent, jurons-nous à l'autel,
Aux yeux de l'univers, un amour éternel.
Hélas! reprit Zama, tu vois que je foupire,
Que m'unir à ton fort eft le bien où j'afpire:
De ta félicité qui charme ma langueur,
Faut-il par mes récits te ravir la douceur!...
Quand, pour te retrouver, nous abordions la terre,
Le peuple de ces lieux nous déclara la guerre,
On nous mit dans les fers.... Enfin à Xaraga
La déroute des fiens attira Vafcona.
Ce jour, dont à regret je retrace l'hiftoire,
Par notre arrêt de mort nous apprit ta victoire.
Au temple où je fuivis ton peuple défolé,
Fiefqui joint à fa troupe, aux Dieux fut immolé.
En vain le fer facré qui leur ôta la vie,
Sur moi, fur ma compagne arrêta fa furie;
La Reine, fans pitié, vit nos attraits naiffants.
Sous le prétexte humain de ranimer nos fens,
Sa main nous abreuva d'une liqueur perfide.
Dès cet inftant, hélas! la foif la plus avide
Dans mon fein déchiré répandit fon ardeur.
Le bruit de tes combats augmentoit ma douleur:
Je tremblois pour tes jours, & dans l'Inde alarmée
L'efpoir de m'éclaircir du fort de ton armée,

Des prés ſur les côteaux portoit mon vol errant.
Quand,pour calmer ma ſoif,j'approchois d'un torrent,
Ton fidele Interprete, en garde ſur ces rives,
Accourut au bruit ſourd de nos courſes craintives:
Dans l'ombre dont le ſoir obſcurciſſoit les airs,
Au lieu d'un ennemi qu'il crut charger de fers,
Il reconnut mes traits; quelle fut ſa ſurpriſe!
Inſtruit de nos malheurs & de notre entrepriſe,
Pour marcher vers ta tente, il aida nos efforts:
Ma joie à ton aſpect, mon ardeur, tes tranſports;
De mes jours affoiblis ont prolongé la trame:
Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flâme,
Epuiſe mes eſprits, & les maux que je ſens,
Sur ma langue altérée arrêtent mes accents:
Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vue;
Vainement je combats le venin qui me tue.
Cher époux, ſoutiens-moi: la nuit couvre mes yeux;
Ah! ces tendres ſoupirs ſont mes derniers adieux....
Je ſuccombe, j'expire.... A cette voix mourante,
Du plus ſenſible Amant concevez l'épouvante:
Non, amour, tu peux ſeul en peindre les tourments.
Exprimant ſa douleur par ſes gémiſſements,
A chercher des ſecours Colomb en vain s'empreſſe;
Zama, qu'un poiſon lent anéantit ſans ceſſe,
Mourante dans ſes bras, n'entend plus ſes ſanglots.
A ce ſpectacle affreux: O ciel! dit le Héros,
C'eſt donc pour la ravir à mon ame éperdue,

Qu'en ce funeste jour tu la rends à ma vue?
Immole-nous ensemble; ou plutôt que tes coups
Aujourd'hui sur moi seul épuisent ton courroux.
Hélas! pour me rejoindre elle a perdu la vie....
Quoi! c'est moi qui la livre à la parque ennemie?...
Chere Zama! pourquoi doutois-tu de mes vœux?
Tes vertus, ta beauté t'assuroient de mes feux;
Que ne m'attendois-tu sur ton heureux rivage?
Mon espoir, qui déja t'y portoit mon hommage,
Au sein de la victoire en formoit le projet....
Regrets d'un tendre hymen, dont mon cœur perd l'objet,
Vous n'attendrissez plus cette beauté mourante;
Mon ardeur dans ses bras n'a plus rien qui l'enchante.
O douleur! sort cruel! perfide Vascona!
Mais que vois-je? l'Amour rend la vue à Zama....
Pour former des accents ses levres se raniment!

Aux plaintes d'un époux que tant d'horreurs oppriment,
L'Indienne un moment triomphe de ses maux,
Rouvre ses yeux éteints, & prononce ces mots:

Il n'est plus temps, Colomb, de répandre des larmes:
Mon ame, qui du Ciel goûte déja les charmes,
Ne met plus son bonheur qu'en l'espoir de ses dons.
Veux-tu les mériter? domte tes passions,

Sers ton Dieu, ſuis ſes loix; fais qu'un jour dans
ſa gloire
Nos deſtins réunis couronnent ta victoire.

A ce diſcours, l'effroi dans tous les yeux eſt peint;
Zama ſeule eſt en paix : ſa vie enfin s'éteint;
Non comme un fer ardent dans l'onde qui murmure,
Mais telle qu'un flambeau privé de nourriture,
Qui par degrés expire & ſe perd dans les airs.
Ainſi, pour ſe rejoindre au Dieu de l'univers,
L'ame de l'Indienne au firmament s'envole :
Sur la terre, où Colomb en eût fait ſon idole,
Son corps paroît en paix goûter un doux ſommeil;
La mort plaît dans ſes traits; & ſon teint moins
vermeil
Du calme des élus eſt l'image céleſte.
Sa compagne à ſes pieds finit ſon ſort funeſte.
Le peuple accourt, gémit, étouffe ſes ſanglots,
Et d'un ſpectacle affreux arrache le Héros.
Par ſon ordre aux autels, les habitants de l'Ebre
Changent les chants d'hymen en appareil funebre :
Un riche mauſolée éterniſe en ce jour
Son déſeſpoir, Zama, ſa gloire, & ſon amour.

Lorſqu'à ces triſtes ſoins il eut livré ſon ame,
Dans une grotte obſcure occupé de ſa flâme,
Pour déplorer ſes maux, il fuyoit les humains :

La mort, qu'il imploroit, menaçoit ſes deſtins.
Le Ciel entend ſes cris : une main inviſible
Sur cet amant troublé verſe un ſommeil paiſible.
Au fond de ſa penſée un moment dans l'oubli,
L'objet de ſes regrets demeure enſeveli.
En cet inſtant, Zama, déja dans l'Empirée,
Du nectar des élus boit la coupe ſacrée.
Dans l'Inde, la premiere elle abjura l'erreur ;
Dieu, content de ſa foi, couronne ſon ardeur ;
L'avenir eſt préſent à ſes yeux qu'il éclaire.
Va, dit-il, de Colomb ſois l'Ange tutélaire ;
De ſa fidélité qu'il reçoive le prix ;
Dévoile les deſtins à ſes regards ſurpris.

Il dit ; l'éloignement, le temps, ni les obſtacles,
Ne peuvent d'un inſtant différer ſes miracles :
Plus rapide que l'œil & l'éclair dans les airs,
Des Indes, à ſa voix, Zama fend les déſerts.
Près de l'antre où Colomb paſſe une nuit cruelle,
Le parfum qu'elle exhale annonce une immortelle :
Reſſemblante à l'aurore en ce ſombre ſéjour,
L'éclat qu'elle répand y ramene le jour.
Aux regards du Génois cette céleſte image,
Pour ne point l'éblouir, ſe voile d'un nuage ;
Et le globe azuré qu'elle tient en ſes mains,
Lui dépeint l'univers & l'ordre des deſtins.
A ſa voix, ce Héros qui crut la voir en ſonge,

Sort de l'abîme affreux où la douleur le plonge,
Un feu plus doux l'enflamme & le rend à la paix.
Rassure-toi, dit-elle, & reconnois mes traits :
Qu'un instant a changé le sort de ton amante !
N'en plains point les malheurs : mon ame triomphante,
Pour toujours d'un corps vil abandonnant les fers,
Dans sa félicité ne craint plus de revers.
Je vois du haut des Cieux, à l'abri du tonnerre,
L'erreur, les passions empoisonner la terre.
Le feu pur, qui pour toi brûle au fond de mon cœur,
A nourrir tes vertus consacre son ardeur.
Elle dit : le Génois dans sa surprise extrême,
Transporté par l'amour, vole à l'objet qu'il aime,
Se prosterne à ses pieds, en veut fixer les pas ;
Mais les airs qu'il embrasse échappent de ses bras.

Mon être intelligent, dit cette ombre visible,
N'offre plus aux humains de substance sensible.
Jouis de mon savoir, contemple en un instant
Les destins de l'Europe (1) & le sort qui t'attend.
Pour couronner ta foi, l'auteur de la nature

(1) L'Auteur, ayant associé des Italiens, des François, des Anglois, à l'entreprise de Colomb, a cru qu'il seroit intéressant pour ce Génois de savoir non seulement le destin à venir des Espagnols, mais celui de toute l'Europe, & le progrès que feroient les Sciences auxquelles il s'étoit appliqué. On a vu dans le second Chant une esquisse de l'Histoire ancienne ; ce neuvieme Chant donne une idée de l'Histoire moderne.

A tes regards ici peint la race future.
Ce globe, par mes mains jusqu'à toi parvenu,
T'apprend qu'aux anciens l'orbe en fut mal connu (2),
On crut notre hémisphere un Empire de l'onde;
Et ce terrein, borné par les poles du monde,
De l'aurore au couchant prolonge au loin ses bords:
La mer qui de l'Asie en sépare les ports,
Plus que tu ne pensois (3) te montre d'étendue:
Sur le globe en tournant par cette onde inconnue (4),
Au port d'où tu partis reviendront tes vaisseaux.
Bientôt un Lusitain (5) né pour braver les eaux,
S'y frayant une route au midi de l'Afrique,
Deviendra le Héros d'un fameux Chantre Epique.
Tandis que sur le Gange on craindra ses exploits,
Ici ton camp vainqueur méconnoîtra (6) tes loix;

(2) Les Anciens ne connoissoient ni l'étendue ni la figure du Globe Terrestre. Le Prêtre Virgile fut condamné comme hérétique, en 748, pour avoir soutenu qu'il y avoit des Antipodes.

(3) Colomb croyoit que les Isles qu'il avoit découvertes étoient l'autre extrêmité des Indes, où Alexandre avoit porté ses conquêtes; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Isle Espagnole étoit le Cipango de Marc Paul de Venise. *Charlev.* pag. 197.

(4) Vasco Nunez de Balboa, en traversant du Darien à l'Isthme de Panama, découvrit du haut d'une montagne la mer du Sud, en 1513. Nos vaisseaux, qui entreut dans cette mer par le Détroit de Magellan, en faisant le tour du Monde, reviennent en Espagne par le Cap de Bonne-Espérance.

(5) Vasco de Gama, Gentilhomme de la Maison d'Emmanuel Roi de Portugal, natif de Synis, découvrit le Cap de Bonne-Espérance en 1497. Ses découvertes sont le sujet de la Lusiade du Camoens, Poëte Portugais, mort en 1579, âgé de 50 ans.

(6) Colomb eut des peines incroyables à former son établissement dans l'Isle de S. Domingue. Les révoltes fréquentes de ceux qui étoient sous ses ordres, l'obligerent de les traiter avec sévérité; ce qui lui suscita des ennemis à la Cour d'Espagne. *Charlevoix*, tom. I, pag. 190.

Songe que tes travaux ne sont point à leur terme.
Ce nouvel univers que l'océan renferme,
T'ouvrira ses trésors; mais du vaillant Colomb
Ce vaste continent ne prendra point le nom:
Un Toscan (7) ravira ce prix à ta victoire.
Le Ciel t'éprouve ainsi; sois humble dans ta gloire:
Un jour la calomnie (8) en ternira l'éclat.
Pour prix de tes bienfaits, l'Ibérien ingrat
Osera contre toi soulever sa patrie;
Mais la Reine, à ta voix, sourde aux cris de l'envie,
Enchaînant à ton char tes ennemis jaloux,
Voudra qu'en ces climats tout rampe à tes genoux:
De ton nom immortel, plus grand que ta puissance,
Le sang des Souverains chérira l'alliance (9);
Rien ne l'effacera des fastes à venir.
Vers la gloire, où ton vol doit un jour parvenir,

(7) Améric Vespucci, Florentin, partit d'Espagne sur la flotte d'Alphonse d'Ojeda, en 1497, aborda au Mexique, & prétendit avoir le premier découvert la terre ferme que Colomb avoit touchée avant lui; mais, par un bonheur extrême, il eut cet honneur pardessus tous les Rois, que son nom fut donné à un continent qui compose la moitié du monde connu. On peut attribuer l'avantage qu'il eut sur Colomb, à une relation de ses Voyages qu'il dédia à René II de Lorraine, Roi de Sicile, en 1506. *Herrera*, *Antonio Leon*.

(8) Après plusieurs accusations, dont Colomb s'étoit justifié à la Cour d'Espagne, il essuya une nouvelle disgrace en 1500. D. Bovadilla fut envoyé pour commander à S. Domingue. Il passa ses ordres en faisant mettre aux fers l'Amiral & ses freres, qu'il envoya en Espagne. Le Roi & la Reine instruits de leur arrivée, ordonnerent de les amener à la Cour avec toutes les marques de la plus grande distinction. Voyez la relation touchante de leur réception, dans le P. Charlevoix, tom. I, pag. 201.

(9) Don Diege Colomb, fils aîné de l'Amiral, épousa Dona Maria de Tolede, niece du Duc d'Albe; & Isabelle sa fille, fut mariée à Don George de Portugal en 1507.

Tu traces aux Héros une route nouvelle.
Cortez dans ses exploits te prendra pour modele.
Aux champs de l'Equateur, vers l'Isthme que tu vois,
Au plus grand Roi (10) de l'Inde il donnera des loix:
Mais d'un peuple craintif triomphateur barbare,
Il immolera tout à sa fureur avare.
Pizarre (11) t'est connu; sache que ses combats
Aux rives du couchant soumettront les Incas.
Le dernier de ces Rois, chef d'un Empire immense,
Croit avoir pour aïeul le soleil (12) qu'il encense;
Et son peuple éclairé, fameux par mille exploits,
Aisément du vrai culte embrassera les loix.
Il oseroit en vain braver les fils du Tage;
La soif de s'enrichir les anime au carnage:
Tu verras sous leur joug gémir ces Indiens.
Lorsqu'un de tes nochers (13) avide de faux biens,
Au Cap le plus austral de ce riche hémisphere,

(10) Le Mexique, de six cents lieues de longueur depuis la riviere de Chagre, dans l'Isthme de Panama, jusques à celle de Norte qui se jette dans la mer Vermeille, étoit gouverné par des Rois. Le dernier, vaincu par Cortez, est Montesume, Prince puissant & magnifique, dont la fin tragique fut peu digne de son rang. *Hist. du Mexique.*

(11) Voyez la Remarque 14 du premier Chant.

(12) Les Incas se croyoient descendus du Soleil ... On nommoit ainsi les Empereurs du Pérou, depuis l'Inca Mango Capac, qui bâtit Cusco en 1125. Leurs peuples adoroient le Soleil. Ils avoient des mœurs & des loix; ce qui les rendit plus propres à embrasser notre culte. Pizarro fit étrangler l'Inca Atabaypa pour avoir ses trésors, *Garcilasso de la Vega.*

Le Perou s'étend à la côte occidentale de l'Amérique méridionale, depuis l'Equateur jusqu'au Tropique du Capricorne.

(13) Ferdinand Magellan, Portugais, découvrit en 1520 le Détroit qui porte son nom, & fut par la mer du Sud jusqu'aux isles Philippines, où il mourut empoisonné. *Osorio, Mariana.*

Découvrira ſur l'onde une route à l'Ibere ;
Sur ſes pas Dercilla (14), jaloux de ſes travaux,
Deviendra de ces bords l'Orphée & le Héros.
Que vois-je ? ſur ces monts, où le Ciel ſe repoſe,
Carjaval livre au fer les mines du Potoſe (15).
Quel déluge de maux s'exhale de leur ſein !
Le ſouffle empoiſonné qui ſort de ce terrein,
Avertit les mortels d'en fuir les dons perfides :
Mais la cupidité rend les cœurs intrépides.
Quand ces monts d'or creuſés, & de cruels combats
Dépeupleront Madrid, l'Europe & nos Etats,
L'avare ſans pitié, pour ouvrir ces abîmes,
Ira juſqu'en Afrique acheter des victimes (16).
Colomb, pour tant de ſang répandu ſur ces bords,
Le ſeul vrai bien dont l'Inde enrichira vos ports,
Eſt l'antidote (17) sûr qu'au Pérou, ſans culture,
Contre un pouls déréglé prépara la nature :
Et pour de vains tréſors l'Eſpagne en ces climats

(14) Don Alonzo Dercilla, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, combattit à la bataille de S. Quentin, paſſa au Chili, où il fit des prodiges de valeur contre les révoltés de la Province d'Araucana, & chanta les événements de cette guerre, dont il fut l'Achille & l'Homere. Son Poëme a pour titre, *La Araucana*, imprimé en 1597. *M. de Voltaire, Eſſai ſur le Poëme Epique.*

(15) Potoſi, Montagne la plus abondante en or, aux confins du Pérou & du Chili, découverte en 1545 par les Eſpagnols, conduits par Guança, Indien.

(16) A la Côte de Guinée en Afrique, on achete des Negres pour les mines d'Amérique, travail funeſte aux Européens, & même aux Indiens.

(17) Le Quinquina, ſpécifique contre la fievre, apporté en Europe en 1640. C'eſt l'écorce d'un arbre de la grandeur du ceriſier, qui croît au Pérou ſur les montagnes de Quito.

Epuisera ses champs d'armes & de soldats.

O Potose fatal! dangereux héritage!
Dit le Génois frappé des maux qu'il envisage:
Quoi! pour un vil métal tant de peuples divers
Creuseront leurs tombeaux dans cet autre univers!
J'y viens d'un Dieu de paix annoncer les maximes;
Si j'y dois par mes soins enfanter tant de crimes,
Que n'ai-je dans les mers terminé mes destins!

Du Ciel, reprit Zama, respecte les desseins.
Quand tu répands sa loi, plains l'erreur du vulgaire
Qui transforme en poison ce baume salutaire.
Rome (18), sensible aux maux de nos brûlants climats,
De l'avide Espagnol bornera les Etats:
Le sort aux Lusitains jetés sur ce rivage,
Des mines du Bresil destine l'héritage.
Pour joindre à leurs trésors le rubis, le saphir,
Cabral (19) découvrira cette nouvelle Ophir (20);

(18) Alexandre VI, pour prévenir les différends entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal, sur leurs découvertes, traça en 1493, la célebre Ligne de démarcation, tirée d'un pole à l'autre, pour égaliser l'espace qui se trouve entre les Isles Açores & du Cap Verd. Le côté du couchant devoit appartenir à la Castille, & l'Orient au Portugal.

(19) Alvarès Cabral, Portugais, découvrit en 1501, le Brésil, pays de 1200 lieues d'étendue à la côte orientale de l'Amérique, fertile en mines d'or, d'argent & de diamants. On assure que les hommes y vivent quelquefois jusqu'à 150 ans. *Jean de Laet. Herrera.*

(20) Bochart compte deux Ophirs; l'une en Arabie, d'où David tira quantité d'or; l'autre dans l'Inde, nommée Taprobane, & maintenant l'isle de Ceylan, où le port nommé Hippor fut par les Phéniciens appelé Ophir. On y trouve encore les mêmes productions que les navires de Salomon rapportoient à Jerusalem.

Et sur tes pas, Colomb, l'Europe entreprenante
Au nord de l'Inde un jour régnera triomphante.
Si ce climat glacé (21) refuse à son vainqueur
Les monts d'or que la terre enfante à l'Equateur ;
Aux Bretons (22), aux François, Rois aux cercles
polaires,
La Chasse (23) y produira des biens plus nécessaires :
Mille peaux d'animaux deviendront leurs trésors,
Une Pêche (24) abondante enrichira leurs ports.

Dans ce vaste Archipel (25) la main de l'industrie
Tirera des roseaux (26) une manne chérie :
Jamais le Mont Hybla (27) n'eut un miel si flatteur.
Oui, ces champs inconnus au fer du Laboureur,
Cultivés par le luxe, en seront plus fertiles.
Pour tant de fruits nouveaux, à l'Europe inutiles,

(21) Dans l'Amérique Septentrionale, les Anglois possedent la Floride, la Virginie, la Caroline, la Nouvelle Angleterre, &c. Le Missisipi & le Canada appartiennent aux François.

(22) On entend par ce nom les Anglois.

(23) La Chasse, dont les habitants du Nord de l'Amérique font leur occupation, produit un grand commerce de pelleterie.

(24) La Pêche de la Morue au banc de Terre Neuve. Ce poisson, salé ou séché, produit un commerce lucratif en Europe.

(25) Un Archipel est une étendue de mer entrecoupée d'isles. Les Anciens ne connoissoient d'Archipel, que celui de la mer Egée. Depuis on a découvert celui du Mexique, des Maldives, où il y a plus de 1200 isles, des Philippines, où on en compte 11000, des Moluques, & les Celebes, &c.

(26) La Canne de Sucre, espece de roseau haut de cinq pieds, divisé par nœuds éloignés de cinq pouces, & rempli d'une moëlle blanche dont se fait le Sucre.

(27) Hybla, montagne de Sicile, abondante en miel, chanté par plusieurs Poëtes Latins, entr'autres Martial, Liv. XI, Epigr. 43.

Mella jubes Hyblaa tibi, vel Hymettia nasci.

Le commerce vainqueur des vents & des saisons,
Des deux mondes sans cesse échangeant les moissons,
Par ses nombreux vaisseaux surchargera les ondes.
En Pilotes fameux ces races si fécondes,
Ne le seront pas moins en savants, en héros.
A l'aigle des Césars un de leurs fiers rivaux (28)
Bientôt de la Castille unira les domaines:
Si Valois (29) dans Pavie en porte un jour les
chaînes,
Ce captif généreux, loin d'en venger l'horreur,
Saura par ses vertus surpasser son vainqueur.
La France, où sous ce Roi renaîtra la science,
Du Pontife (30) Romain bornera la puissance,
Et toujours au vrai culte asservira sa foi.....
Faut-il qu'un Roi Breton (31) en brave alors la loi?
Siecle affreux, où le vice aidé du fanatisme,
Sous un masque pieux favorise le schisme!

(28) Charles V, Roi d'Espagne, élu Empereur en 1519, après la mort de Maximilien son grand-pere, posséda à la fois l'Empire, l'Espagne, les Pays-Bas, une partie de l'Italie.

(29) François I, surnommé le Restaurateur des Sciences, après plusieurs conquêtes en Italie, assiégea Pavie, y fut pris en 1525, & mis un an en prison à Madrid, & n'en sortit qu'à de dures conditions; sa générosité cependant permit à Charles V de traverser la France, pour aller châtier les Gantois révoltés.

(30) Léon X. & François I, par un concordat à Boulogne, en 1515, abolirent les Elections, pour remplir les Bénéfices.

La Collation des Bénéfices consistoriaux appartient depuis au Roi, & la Provision au Pape, qui en expédie les Bulles.

(31) Henri VIII, Roi d'Angleterre, n'ayant pu obtenir du Pape la dissolution de son mariage avec Catherine d'Arragon, pour épouser Anne de Boulen, une des filles de la Reine, le fit casser par Thomas Crammer, Archevêque de Cantorbery, en 1533. Le Pape excommunia le Roi, qui se sépara de l'Eglise Romaine.

La fille (32) de Henri renverse ses projets ;
Par l'hymen à l'Ibere elle unit ses sujets :
A son gré, du saint Siege ils reprennent la chaîne.
Sa sœur regne, & bientôt à l'erreur les ramene.
Tout doit d'Elisabeth (33) craindre l'orgueil jaloux ;
Essex, Norfolk, Marie, en subissent les coups.
Cette Reine d'Ecosse, en France couronnée,
A Londres par le fer finit sa destinée.
Sur la Seine, où l'hymen l'enchaîna peu d'instants,
Son époux (34) regne & meurt à la fleur de ses ans ;
Fils d'un Prince immolé dans des courses de lance,
A ses freres (35) en pleurs il laisse sa puissance.
Leur mere (36) de la haine allume le flambeau :
Par elle des François l'un se rend le bourreau ;
L'autre, ennemi du schisme, en devient la victime.
Mais lorsque sur le Rhin ce serpent né du crime,

(32) Marie, Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Catherine d'Arragon, épousa, en 1554, Philippe II, Roi d'Espagne, rétablit la Religion Catholique, & mourut en 1558.

(33) Fille de Henri VIII, & d'Anne de Boulen, succéda à Marie, & rétablit la Religion Anglicane. Les Ecossois s'étant mis sous sa protection, elle fit arrêter Marie Stuart, leur Reine, lui fit trancher la tête le 8 Février 1587, & condamna au même supplice le Comte d'Essex, son favori, sous prétexte de conspiration.

(34) François II, Roi de France, qui épousa, étant Dauphin, Marie Stuart, Reine d'Ecosse, étoit fils de Henri II, tué d'un coup de lance, dans un Tournois, par Montgomery.

(35) Charles IX, second fils de Henri II, ordonna la journée de la Saint Barthelemy, le 24 Août 1572, & mourut en 1574, d'une hémorragie. Le sang lui sortoit par toutes les parties du corps.

Son frere & successeur Henri III, fut assassiné à S. Cloud, en 1589, par un fanatique.

(36) Catherine de Médicis, épouse de Henri II, vit régner trois de ses enfants. Son ascendant sur leurs esprits, & sa superstition furent funestes à la France. Elle mourut à Blois en 1589.

De ſa patrie (37) armée enflamme les ſoldats,
Des ſages inſpirés éclairent ces climats.
Dans la Pruſſe, un mortel (38) rival de Ptolémée,
De ſes cieux cryſtallins détruit la renommée:
Par ce Germain la terre arrachée au repos,
Du ſoleil immobile embraſſe les travaux:
Ainſi tu vois Vénus, Mercure, en leur carriere,
Quelquefois entre nous & l'aſtre de lumiere;
Et tantôt au-delà de ce flambeau des airs,
Par des feux empruntés éblouir l'univers.
La ſphere que je tiens t'éclaircit ce problême:
Tandis que tout le Nord ſuit ce nouveau ſyſtême,
Que dans l'âge prochain à Rome un Apollon (39)
Célebre les lieux ſaints où triompha Bouillon (40);
Rival de Salomon (41), dont ſa foi ſuit l'exemple,
Un Pontife au vrai culte éleve un nouveau temple (42);

(37) En 1517, Luther, Religieux Auguſtin, prêcha à VVirtemberg, en Allemagne, contre les Indulgences & la puiſſance du Pape. Cette héréſie & celle de Calvin, ſources de guerres cruelles, furent adoptées par une grande partie de l'Europe.

(38) Nic. Copernic naquit à Thorn, dans la Pruſſe Royale, en 1473, & publia ſon ſyſtême du Soleil immobile, & du mouvement de la Terre, en 1515, contre l'opinion de Ptolémée, qui place la terre immobile au centre de l'Univers, le Soleil & les Planetes tournant autour dans des cieux cryſtalins. Tycho-Brahé, Gentilhomme de Danemarck, né en 1546, imagina un autre ſyſtême qui rendoit à peu près la même raiſon des apparences céleſtes; mais celui de Copernic a prévalu.

(39) Torquato Taſſo, célebre par ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, né en 1544, à Sorrento dans le Royaume de Naples, mourut à Rome ſur le point d'être couronné Poëte, en 1595.

(40) Voyez la Remarque 17 du huitieme Chant.

(41) Salomon fit bâtir à Jéruſalem ce Temple dont on voit la deſcription dans l'Ancien Teſtament.

(42) L'Egliſe de S. Pierre de Rome eſt le plus ſuperbe de tous les édifices. Le Bramante, ſous Jules II, Michel-Ange, ſous

Par ſes Autels le Tibre efface le Jourdain.

A ces mots, le Génois, inſtruit par le deſtin,
De ces temps à venir admirant la ſcience,
Dans ſon raviſſement rompt ainſi le ſilence:
O Zama ! toi dont l'œil voit le Dieu d'Iſraël,
Quand tu quittes pour moi les délices du Ciel,
D'un plus long avenir apprends-moi les merveilles :
Par ta voix la ſageſſe enchante mes oreilles,
Et ta préſence accroît mes deſirs curieux.

Autant que le permet la volonté des Cieux,
Je te ſatisferai, répond l'ombre brillante :
Mais que ces jours prédits flattent peu ton attente !
Dans l'Europe, où le ſchiſme éterniſe l'erreur,
La ſuperſtition aſſouvit ſa fureur :
Du flambeau de la haine elle embraſe la terre ;
Les freres à ſa voix ſe déclarent la guerre ;
Et ſes conſeils pervers, voilés d'un ſoin pieux,
Font d'un dévot timide un traître audacieux.
Ah ! ſi ce monſtre (43) armé du ciſeau de la parque,
Immole dans Paris le plus parfait Monarque ;
Dans le ſiecle ſuivant, pour venger ce Héros,

Paul III, en furent les principaux Architectes.
Le Cavalier Bernin donna le deſſein de la Place qui précede l'Egliſe, & le Pape Alexandre VII l'exécuta.

(43) Ravaillac, ſous le prétexte ſpécieux de la Religion, aſſaſſina Henri IV, le 14 Mai 1610.

Un Génie (44) immortel célebte ses travaux :
Ce Virgile François, Quinte-Curce fidele,
Pour peindre un Alexandre (45) a les crayons d'Apelle.
Le conquérant du Nord en Pologne, à son gré,
Fait régner un Héros (46) sage, juste, éclairé :
Le bras qui le couronne & force cent murailles,
A son tour est vaincu par le sort des batailles.
Qu'à jamais les mortels exaltent son vainqueur (47) !
D'un peuple encor sauvage ardent législateur,
Pour l'éclairer, il ose abandonner son trône ;
Et dans l'Europe instruit par Minerve & Bellone,
Du trésor des beaux arts il enrichit ses champs.
Ce Héros, qui des Grecs eût obtenu l'encens,
D'une Reine (48) du pole apprend que la victoire
N'est pas le seul triomphe illustre dans l'histoire :
Renoncer aux honneurs surpasse mille exploits :
Christine sur le trône en descend par son choix :
Son ame aux doctes sœurs sacrifie un Empire,
Rome attire ses pas, tout le Nord en soupire ;
Elle parcourt la France, y cherche le berceau

(44) M. de Voltaire.

(45) Charles XII, Roi de Suede, dont M. de Voltaire a écrit la vie.

(46) Stanislas Lecsinski, Roi de de Pologne & Duc de Lorraine.

(47) Pierre I, Empereur de Moscovie, passa dix-huit mois inconnu au Village de Sardam, en Nort-Hollande, où il apprit à construire des vaisseaux, & parcourut l'Angleterre & la France, pour s'instruire des Sciences qu'il porta dans son Empire, alors barbare.

(48) Christine, Reine de Suede, régna après son pere Adolphe, avec prudence jusqu'à son abdication, en 1654. Ensuite elle vint en France, & se retira à Rome, par amour pour les Sciences.

D'un favant (49) qu'à fa Cour le fort mit au tombeau.
Ce vainqueur d'Ariftote, accablé par l'envie,
De fon fiecle éclairé paroît l'heureux génie;
A l'aide d'un cryftal (50) à Florence inventé,
Il lit dans l'Empirée, en peint l'immenfité;
Chaque étoile à fes yeux eft le foleil d'un monde:
Comme on voit, en nageant, les habitants de l'onde
Preffer l'eau qui les preffe, y tracer un chemin,
Ces tourbillons flottants circulent dans le plein.
Un aftronome (51) Anglois, contraire à ce fyftême,
Prend pour premier mobile un plus hardi problême:
Dans le vuide à fon gré les aftres s'attirant,
En raifon de leur maffe ont un cours différent.
Le fage obfervateur qui regle ainfi la fphere,
Soumet toute hypothefe à fon calcul févere,

(49) Defcartes, d'une famille noble de Touraine, fut appelié en Suede par la Reine Chriftine, & mourut à Stockolm en 1650, âgé de 54 ans. Sa philofophie détruifit celle d'Ariftote, enfeignée long-temps dans les écoles, ce qui lui fufcita beaucoup d'ennemis.

Dans fon fyftême du monde, il rejette le vuide d'Epicure, pour établir le plein. Dieu forma, dit-il, une maffe immenfe de matiere homogene, dont toutes les parcelles font dures, cubiques & anguleufes; enfuite il leur imprima un mouvement double, les fit tourner fur leur centre, & divers pelotons d'entr'elles autour d'un centre commun; ce qu'il nomme tourbillons, dont les Etoiles fixes font les Soleils.

(50) Les Lunettes ou le Télefcope dont Galilée, né à Florence, fe fervit le premier. Il mourut à Pife en 1642, âgé de 78 ans.

(51) Ifaac Nevvton, né dans la Province de Lincoln en Angleterre, en 1642, mort en 1727, avoit compofé, à l'âge de 24 ans, fes principes de Mathématiques, & fon traité de l'Optique. Voyez la Remarque 13 du huitieme Chant.

Ce philofophe eft auffi l'auteur du fyftême de l'attraction, qui établit que les Planetes s'attirent réciproquement en raifon inverfe des quarrés de leur diftance; c'eft-à dire que fi un corps étoit deux fois plus éloigné du centre de fa révolution, l'action de fa force centrale fur lui en feroit quatre fois plus foible, *& vice versâ*.

Il ſonde la nature, en voit les profondeurs,
Et du jour qui l'éclaire offre aux yeux les couleurs.
Qu'Albion (52), ſa patrie, eſt fertile en merveilles!
Bacon (53), Locke (54), Addiſſon (55) l'inſtruiſent
par leurs veilles :
Shakeſpear (56) y triomphe, & l'Homere (57) du Nord
De nos premiers parents y chante l'heureux ſort :
Qu'ils ſoient connus par toi dans cet autre hémiſ-
phere,
Mais du Chantre (58) d'Eden fuis l'orgueil téméraire;
D'un rebelle à ſon Prince (59) il eſt le défenſeur.

(52) Voyez la Remarque 6 du troiſieme Chant.

(53) François Bacon, Chancelier d'Angleterre, mort en 1626, âgé de 66 ans, bon juriſconſulte, poëte, hiſtorien, philoſophe & théologien.

(54) Jean Locke, né près de Briſtol, mort en 1704, âgé de 73 ans, célebre par ſon Eſſai ſur l'entendement humain, la tolérance, & l'éducation des enfants.

(55) Joſeph Addiſſon, mort Secretaire d'Etat d'Angleterre, en 1719, âgé de 47 ans, compoſa des Poéſies Angloiſes & Latines, qui lui acquirent le titre du plus beau génie de ſa Nation. Ses diſcours répandus dans le Spectateur, ont fait la réputation de cet excellent Ouvrage périodique, imité en France par M. de Marivaux, avec ſuccès. Cet Auteur étoit déja célebre par ſes pieces de théatre, & deux des plus ingénieux Romans d'un genre dont il eſt l'inventeur.

(56) Guillaume Shakeſpear, Poëte tragique & comique, le Corneille des Anglois, mort en 1616. Ce mot ſe prononce ainſi, Chaikeſpir.

(57) Jean Milton, né à Londres en 1608, d'une famille noble, compoſa pluſieurs Ouvrages Latins & Italiens. Devenu aveugle à l'âge de 52 ans, il acheva ſon Poëme du Paradis perdu, ſur un deſſein conçu dans ſa jeuneſſe, en voyant, à Milan, une Comédie d'Andrieno, intitulée Adam, ou le Péché originel. Il mourut en 1674, âgé de 66 ans.

(58) Milton prêta ſa plume à Cromvvel pour faire l'apologie du meurtre de Charles I.

(59) Cromvvel régna ſous le nom de protecteur, & mourut en 1658. Son fils Richard le remplaça, & fut dépoſé dans la même année. Charles II, fils de Charles I, fut rétabli. Son frere Jacques II lui ſuccéda; mais on l'obligea de ſe retirer en France en 1688, la Nation appellant au Trône Guillaume, Prince d'Orange, ſon neveu & ſon gendre.

Si Londres laiſſe un temps régner l'uſurpateur,
Des Rois qu'elle bannit, la France eſt la reſſource.

En ces lieux où les arts ſemblent prendre leur ſource,
Que vois-je? au même ſiecle un miniſtre fameux (*60*)
Aſſujettit les grands, & par ſes ſoins heureux,
Bragance (*61*) dans Lisbonne eſt remis ſur le trône.
Louis (*62*) meurt; ſon fils regne, il eſt cher à Bellone:
Un Caton (*63*), un Sylla (*64*) dirigent ſes combats:
Sous ce nouvel Auguſte on trouve un Mécénas (*65*):
Lutece (*66*) a comme Athene un Portique, un Lycée:
Dans ces temples ſavants ſa gloire eſt encenſée.
Chez Louis, un Sophocle (*67*), un nouvel Amphion (*68*),
Un rival d'Eurypide (*69*), un autre Anacréon (*70*),

(60) Armand du Pleſſis, Cardinal de Richelieu, premier Miniſtre ſous Louis XIII, mort en 1642.

(61) La Maiſon de Bragance, dépoſſédée pendant près de 200 ans, fut rétablie par la politique du Cardinal de Richelieu, en 1640, dans la perſonne de Jean II de Bragance, dont la poſtérité gouverne encore le Portugal, devenu puiſſant par ſes richeſſes.

(62) Louis XIII, mort en 1643: ſon fils, Louis XIV, ſurnommé le Grand, né en 1638, lui ſuccéda.

(63) M. de Turenne, mort en 1675, comparable à Caton le Cenſeur, pour ſes belles actions & ſa ſageſſe. Ce dernier ne ſe reprochoit que trois choſes: d'avoir paſſé un jour ſans apprendre, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, & d'être allé par eau lorſqu'il pouvoit aller par terre.

(64) Le Grand Condé, un Sylla par ſes talents pour la guerre, ſon goût pour les Lettres, & le parti qu'il ſe forma contre le Gouvernement pendant la minorité de Louis XIV, mourut à Chantilli en 1686.

(65) M. de Colbert, Miniſtre, mort en 1683, âgé de 64 ans.

(66) Nom que les Grecs & les Latins donnoient anciennement à la ville de Paris

L'Académie Françoiſe, fondée en 1635; celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, en 1663; & l'Académie des Sciences, en 1666.

(67) Pierre Corneille, dit le Grand, mort en 1684, âgé de 78 ans.

(68) Jean Baptiſte Lully, mort en 1687, âgé de 54 ans.

(69) Jean Racine, mort en 1699, âgé de 59 ans.

(70) Guillaume Amfrie, Abbé de Chaulieu, mort en 1720, âgé de 84 ans.

Surpassent en talents l'antiquité profane :
Demosthene (71) renaît; Esope (72), Aristophane (73),
Vitruve (74), Paraxitele (75), un Zeuxis (76), des
Saphos (77),
De ce regne éclatant consacrent les Héros.

Tu crains, Colomb, poursuit son immortelle
amante,
Que tant d'hommes fameux que la nature enfante,
N'épuisent ses trésors : non, les âges suivants
Ne sont pas moins féconds en guerriers, en savants.
Un César (78) aux Bourbons assujettit l'Espagne :
Le sang mâle d'Autriche, éteint en Allemagne,
D'une autre Zénobie (79) anime la valeur.
Un Monarque (80), orgueilleux d'en être le vainqueur,
Ramenant dans le Nord les beaux arts qu'il encense,

(71) Jacques Benigne Bossuet, Evêque de Meaux, mort en 1704, âgé de 76 ans.

(72) Jean de la Fontaine, mort en 1695, âgé de 74 ans.

(73) Jean-Baptiste Pocquelin de Moliere, mort en 1673, âgé de 53 ans.

(74) Charles Perraut, mort en 1703, âgé de 76 ans.

(75) François Girardon, né à Troyes en Champagne, mort en 1715, âgé de 88 ans. La Fontaine dit dans ses vers à M. Simon de Troyes :

Votre Phidias & le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon notre ami, l'honneur du nom Troyen, &c.

(76) Charles le Brun, mort en 1690, âgé de 72 ans.

(77) Madame Deshoulieres, morte en 1694, âgée de 60 ans ; Madame Dacier, morte en 1720, âgée de 69 ans.

(78) César, Duc de Vendôme, né en 1654, mort en Espagne en 1712.

(79) Marie-Thérese d'Autriche, seule héritiere de sa Maison, épouse du Duc de Lorraine, élu Empereur en 1745.

(80) Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, aujourd'hui régnant, a fondé à Berlin une Académie. Les Loix qu'il a fait rédiger sous le nom de Code Fréderic, & son exercice militaire, sont adoptés par une partie de l'Europe.

De Lycurgue (81) & de Mars réunit la ſcience.
Dans l'Empire des lis invincible aux combats,
On trouve une Uranie (82), un Euclide (83), un
Atlas (84).
Des ſavants ſous Louis, de ſon aïeul émule,
Bravent dans leurs travaux plus de dangers qu'Hercule,
De l'ourſe à l'Equateur meſurent l'univers,
Et du globe applati peſent l'onde & les airs.
Tandis que leurs calculs enfantent ces merveilles,
Que de fils d'Apollon enchantent mes oreilles!
Quoi! Lucien (85), Pindare (86), Eſchyle (87),
Phydias (88),

(81) Légiſlateur de Lacédémone.

(82) Madame la Marquiſe du Châtelet, qui trop tôt finit ſa carriere, morte en Lorraine en 1749.

(83) Un Euclide ici eſt mis pour pluſieurs. MM. Nicole, de Mairan, de Montigny, Fontaine, Clairaut & Dalembert, ſe diſputent l'honneur d'éclairer notre ſiecle. Le dernier s'eſt encore rendu immortel dans un autre genre par la Préface de l'Encyclopédie, Ouvrage d'une vaſte entrepriſe, dans lequel MM. Diderot, de Jaucourt, Duclos, Marmontel, VVatelet, &c. donnent à l'envi des preuves de la ſagacité de leur génie, & de l'étendue de leurs connoiſſances.

(84) MM. Caſſini, le Monnier, le Camus, &c. ſont à juſte titre nos Atlas.

Pour déterminer la figure du Globe terreſtre, Louis XV envoya en 1735, au Nord MM. Clairaut, le Monnier, & Maupertuis; & ſous l'Equateur, MM. de la Condamine, Godin & Bouguer. Le réſultat de leurs opérations fut que notre globe applati vers les Poles, s'éleve vers l'Equateur.

Ces travaux immenſes éterniſent le nom de ces Géometres. Voyez les intéreſſantes relations qu'en ont fait MM. de la Condamine & de Maupertuis.

(85) M. de Fontenelle, auſſi admirable par la douceur de ſes mœurs, que célebre par ſes Ouvrages, & qui jouit encore, dans ſa centieme année, de cette raiſon aſſaiſonnée d'agrément qui l'a toujours rendu cher à la ſociété.

(86) Jean-Baptiſte Rouſſeau, mort en 1741, âgé de 72 ans.

(87) M. de Crébillon, actuellement vivant, âgé de près de 80 ans.

(88) La France poſſede aujourd'hui les meilleurs Sculpteurs & Peintres de l'Europe; entr'autres MM Bouchardon, Pigale, le Moine, &c. Vanloo, Pierre, Boucher, &c.

Renaiſſent

Renaiſſent ſur la Seine : & vainqueur aux combats,
Le Titus des Bourbons rend la paix (89) aux deux mondes;
Mais bientôt ſes voiſins le bravent ſur les ondes.
S'il retient ſon courroux, dès qu'il veut ſe venger,
Un peuple de Héros affronte le danger;
Richelieu les conduit; Louis a la victoire.
Ce Prince, dont les fils perpétueront la gloire,
Leur prodigue les dons de Minerve & de Mars.
Dans Paris, qui de Rome a le luxe & les arts,
L'Anatomie (90) excelle; à l'œil de la Phyſique,
La matiere découvre une force électrique (91);
Des Arts un Archimede (92) explique les reſſorts;
Un nouveau Prométhée (93) organiſe les corps;
Des aſtres où la peur voit cent maux prêts d'éclorre,
Un Thalès (94) prédira le retour qu'on ignore....
Mais de tant de progrès, vains aux yeux des élus,
Ceſſons de parcourir les ſuccès ſuperflus.

(89) La Paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, éternel monument de la modération de Louis XV.

(90) Perſonne n'a porté plus loin l'Art de la Chirurgie que MM. Morand, Pibrac, Petit, Faget, la Martiniere, le Cat, &c.

(91) Découverte de notre ſiecle, ſur laquelle MM. Dalibar, de Laure & Nollet font tous les jours de ſavantes recherches. On ſait à quel point de perfection M. l'Abbé Nollet a porté la préciſion des expériences phyſiques

(92) M. de Buffon, connu dans l'Europe par ſon nouveau ſyſtême du monde, ſon hiſtoire naturelle, & l'invention d'un miroir ardent, qui prouve la poſſibilité de celui d'Archimede.

(93) M. de Vaucanſon, célebre par ſon flûteur automate, & par ſes grands talents pour les méchaniques.

(94) M. Clairaut lut à la rentrée publique de l'Académie des Sciences, du mois de Novembre 1758, un Mémoire ſur la Comete de 1682, attendue depuis pluſieurs années, & annonça, que, vers le mois d'Avril ſuivant 1759, on en verroit le retour. Ses calculs, fondés ſur la théorie de l'attraction, ſe ſont vérifiés par l'apparition de cette Comete, la premiere dont la marche ait été prédite.

Déja l'aube du jour perce ta grotte ſombre,
Il ne t'eſt plus permis d'y contempler mon ombre.
Si tes ſoins curieux ne ſont pas ſatisfaits,
En peu de mots, Colomb, apprends-moi tes ſouhaits:
Je ſens qu'à tes regards je deviens inviſible.

Zama, dit le Génois, à mes maux ſois ſenſible:
La vie ici, ſans toi, m'eſt un poids odieux:
Dis-moi donc ſi bientôt je dois te ſuivre aux Cieux,
Si la mort?... A ces mots qu'interrompt ſon amante,
Non, dit-elle, le ſort trompe encor ton attente:
L'Ebre jaloux des bords où brille ton berceau,
De tes ans glorieux deviendra le tombeau (95):
Penſe à ſervir le Dieu qui loin de toi m'appelle.
Comme un ſonge à l'inſtant diſparoît l'immortelle.

L'Amiral ébloui, l'effroi peint ſur le front,
Tel qu'un homme épuiſé par un travail profond,
A peine à recueillir ſon ame encore errante.
De l'ombre qui le fuit, le ſouvenir l'enchante:
Inſtruit de l'avenir, s'il en craint les hazards,
L'eſpoir d'en triompher fixe ſeul ſes regards.

(95) Chriſtophe Colomb, mort à Valladolid en 1506, a été inhumé dans l'Egliſe des Chartreux de Séville.

Fin du neuvieme Chant.

ARGUMENT

DU

DIXIEME CHANT.

VAscona recommence la guerre. Combat ſingulier de Macatex & de Marcouſſy terraſſé par ce Géant. Colomb fait brûler les morts, & éleve un tombeau à ſon ami. Eruption des Volcans. Frayeur des Sauvages. Ils conſultent les Magiciens. Serrano déguiſé apprend le projet des Indiens. Iſca tente de ſurprendre les Caſtillans pendant la nuit. Au point du jour la Cacique paroît dans la plaine. Déroute de ſon Armée. Colomb refuſe un combat ſingulier qu'elle lui propoſe. Vaſcona lui tire une fleche qu'il pare. Les Caſtillans pourſuivent l'Amazone. Ses Amants la défendent & raniment ſon Armée. Les Eſpagnols la détruiſent. Macatex eſt vaincu par le Génois ; le reſte, épouvanté par une éclipſe qu'il prédit, lui rend les armes. Mort de la Reine. Colomb rend graces à Dieu de ſa victoire. Les Démons, adorés dans l'Inde, ſe replongent dans les Enfers.



LA

COLOMBIADE.



DIXIEME CHANT.

LE Génois, qui long-temps dans l'ombre & loin des armes,
Des discours de Zama se rappella les charmes,
Apprend que les vaincus, rassemblés sur les monts,
Y forment contre lui de nouveaux bataillons;
Mais ce Héros qu'un Dieu couvroit de son égide,
Aux coups de la fortune offre un front intrépide:
Malgré les pins en feu qu'on jette sur son camp,
Par ses soins le Bonique (1) éteint l'embrasement.

(1) Fleuve. Voyez la Remarque 9 du septieme Chant.

Ce fleuve, rempli d'or, teint du ſang des batailles,
Abreuvant nos guerriers, leur ſervoit de murailles.
Tout-à-coup, dans la nuit, un peuple de géants
Lance en l'air des rochers ſur les Européans.
Nos troupes, qu'à la fuite excite ce ravage,
De cent traits enflammés affronterent l'orage :
L'eſpoir de la vengeance en vain preſſe leurs pas,
Le camp des ennemis eſt vuide de ſoldats.
Cachés dans les rochers, la fronde eſt leur défenſe.
Macatex, qui ne peut y montrer ſa vaillance,
Agité, bouillonnant, tel qu'un tigre jaloux,
Par d'affreux hurlements exhale ſon courroux.
Il s'arme, prend ſa courſe ; & pouſſé par la haine,
Auſſi prompt que les vents, deſcend ſeul dans la plaine.
Il parut envoyé du camp de Vaſcona ;
On reſpectoit ſes jours, quand ſa voix qui tonna,
Par ces mots inſultants répandit l'épouvante :
Venez, Nains orgueilleux qu'un vil métal enchante :
Qui de vous, ſans ſecond, oſe éprouver mon bras ?
Les timides oiſeaux s'attroupent aux combats ;
Mais l'aigle courageux vole ſeul au carnage.
Quel effroi dans vos camps vous tient en eſclavage?
Je n'oppoſe à vos coups que ma valeur ſans art ;
L'armure qui vous ceint vous couvre d'un rempart ;
La foudre eſt en vos mains : quelle eſt donc votre crainte ?
Par ſa rage, à ces mots, ſi ſa voix eſt éteinte,

Son regard étincelle, & ſon front incarnat
Du pourpre qui le peint ſurpaſſe encor l'éclat.
Le Chef des Caſtillans, laſſé de tant d'audace,
Sans égard pour ſon rang, court braver la menace :
A ſa droite, Cortez, Amboiſe, Arcy, Dias,
S'arment d'un fer vengeur, & retiennent ſes pas.
Marcouſſy les devance ; il veut que la victoire,
Dans ce fameux combat, éterniſe ſa gloire :
Aux champs de Mars, dit-il, tu ſais, noble Génois,
Que la valeur Françoiſe eſt féconde en exploits.
Les miens te ſont connus, je t'ai prouvé mon zele ;
As-tu dans ton armée un ami plus fidele ?
S'il faut périr pour toi, qui peut donc en ces lieux
Diſputer à mon bras un prix ſi glorieux ?
Il ravit à l'inſtant un droit qu'on lui conteſte :
C'eſt un autre David, plein d'une ardeur céleſte,
D'un nouveau Goliath il affronte les coups.
Inſenſé, lui dit-il, qu'eſpere ton courtoux ?
Comptes-tu ſur ta force? Un Dieu que j'ai pour guide,
Peut d'un mot diſperſer ton armée intrépide :
De ta témérité viens recevoir le prix.
Il dit ; le fier géant l'écoute avec mépris :
De l'orgueil, répond-il, étouffons le murmure,
Et par d'illuſtres faits étonnons la nature.
Il avance, à ces mots ; la maſſe de ſon corps
Ralentit ſa viteſſe ; &, malgré ſes efforts,
L'agile Neuſtrien a ſur lui l'avantage.

O ir

Tout ce que peut l'ardeur, la force & le courage,
Entre ces deux rivaux s'éprouve en un inſtant :
Acharnés au combat, par un ſuccès flottant,
L'un paroît la tempête, & l'autre le tonnerre.
De ſon ſang le barbare alloit rougir la terre,
Quand de l'Européen il rompt le bouclier ;
Marcouſſy déſarmé brave en vain ce guerrier :
Tel qu'un roc fond ſoudain ſur le champ qu'il menace,
Le géant tombe joint au héros qu'il terraſſe.
Brave François, la Parque abrege ainſi tes jours :
On pourſuit ton vainqueur, & dans mille détours
Il échappe aux ſoldats qu'à ſa ſuite il entraîne.
Les Caciques, contr'eux, ranimés par la haine,
D'Achille & de Turnus ſurpaſſent les exploits.
Tandis que Macatex, en fuyant dans les bois,
Egare ſur ſes pas la jeuneſſe du Tage,
Aux cendres d'un ami l'Amiral rend hommage ;
De ſes regrets ainſi gémiſſent les échos :

Intrépide François, hélas ! quand mes ſanglots
Te demandent en vain à la Parque ennemie,
Tu deſcends chez les morts pour me ſauver la vie !
Tu fis plus ; ta ſageſſe & tes conſeils guerriers
Empêcherent l'amour de flétrir mes lauriers.
Au milieu du danger, qui toujours nous menace,
Quel appui déſormais ſoutiendra mon audace ?
Quel bras de mes ſuccès partagera le prix ?

Ton cercueil, ſous ce roc qui répond à mes cris,
Rendra ce champ célebre, & ta gloire immortelle;
Mais qui me tiendra lieu d'un ami ſi fidele?
Je perds l'unique bien cher à l'humanité.

Par ce diſcours touchant Marcouſſy regretté,
Des honneurs du tombeau reçoit l'éclat funebre:
Des fleches qu'on lança contre les fils de l'Ebre,
Ils dreſſent à leurs morts un bûcher glorieux.
Quel prodige! la flamme à peine brille aux yeux,
Qu'un orage de ſang éteint ces funérailles;
La terre exhale aux cieux le feu de ſes entrailles.
Cent bombes tonnent moins qu'un ſeul de ces Volcans:
Tout tremble, & les rochers s'écroulent dans les champs.
L'Eſpagnol étonné frémit; mais le Sauvage
Dans ces torrents de feu voit un fatal préſage.
Quoi! les morts irrités, s'écrioient les Vieillards,
Du gouffre de la terre ouvrent-ils les remparts?
Des ſpectres tranſparents au ſein des airs s'étendent!
Dans l'horreur que par-tout ces déſaſtres répandent,
Chacun court à l'oracle, & croit, plus que jamais,
Les Européens nés du démon des forfaits.
Dans leurs vaillantes mains le fer à qui tout cede,
Leurs coups de feu, dont l'Inde ignoroit le remede,
Conſternoient l'habitant de ces brûlants climats:
Vainement Vaſcona le rappelle aux combats.
Il demande la paix; & la Reine en furie

Des plus ſavants devins conſulte la magie.
Par leur bouche l'enfer lui répond en ces mots :

Princeſſe, dès long-temps nos myſtiques travaux
A l'art des étrangers oppoſent des preſtiges ;
Leurs armes, il eſt vrai, ſurpaſſent nos prodiges.
Enfin nos pronoſtics & la voix des deſtins
Dévoilent à nos yeux le ſort de ces humains.
Ils ſont nés du ſoleil ; ce Dieu, pour les défendre,
De nos Volcans éteints a rallumé la cendre ;
Mais ces enfants du Ciel, cruels, ambitieux,
Dégradent par leurs mœurs le ſang de leurs aïeux.
Je ſais que le jour ſeul ranime leur eſſence ;
Leur feu céleſte meurt quand la nuit prend naiſſance.
Sur la terre abattus, ſans force & ſans pouvoir,
Ils reſſemblent aux fleurs qui ſe fanent le ſoir,
Et qu'au frais du matin l'aurore voit renaître.
Bravons ces demi-dieux ; le jour va diſparoître :
Le démon des combats nous en promet le prix.

A l'inſtant tout le peuple applaudit à grands cris.
Surpris & convaincus du ſavoir des oracles,
Les fuyards raſſurés mépriſent nos miracles.
Iſca, qui les conduit, choiſit d'obſcurs ſentiers,
Et croit, dans le ſommeil, ſurprendre nos guerriers.

Pour rompre les complots de l'eſprit de menſonge,

Serrano s'éveilloit, averti par un ſonge.
Armé comme un Sauvage, il parcourt les forêts,
Se mêle aux ennemis, s'inſtruit de leurs projets;
Et plus vîte qu'un trait les rapporte aux Iberes.
Chacun le glaive en main attend les Inſulaires,
Et reconnoît qu'un Dieu favoriſoit l'Argo,
Quand dans un port de l'Inde il trouva Serrano.
Pour ſeconder du ſort la ſage prévoyance,
Le Héros dans la nuit met ſa troupe en défenſe.

Dès que le crépuſcule eut obſcurci les champs,
Iſca par cent détours joint les Européans,
Les attaque, & déja ſur la foi des oracles,
Penſe avec ſes guerriers les vaincre ſans obſtacles.
Dieux! quelle eſt ſa ſurpriſe! il trouve leurs remparts
Hériſſés de mouſquets, de piques & de dards.
Son eſpoir l'aveugloit, ſa crainte eſt ſans meſure:
Trop tard de ſes devins il connoît l'impoſture;
Son orgueil abuſé ſe transforme en fureur;
Il cherche le trépas, le donne, & ſa valeur
A Serrano vaincu fait mordre la pouſſiere:
Pour punir Canaric d'avoir ſervi l'Ibere,
Cruel Azor, tes coups terminerent ſon ſort.
Naba, qui dans les fers combat encor la mort,
Arrachant de ſon ſein le trait qui le déchire,
En frappe ſon vainqueur, & ſans gémir expire.
Banex, au déſeſpoir d'être pris par Morgant,

Le terrasse, l'immole, & se perce le flanc :
Tous deux tombent aux pieds de leur troupe éperdue.
Sans les soins du Génois, l'Inde encore inconnue
Cacheroit tant d'exploits aux filles d'Apollon.
Pour les joindre à ta gloire, intrépide Colomb,
Quand je suis aux combats tes succès, tes désastres,
Ton ame, qui sans doute habite au sein des astres,
Voit mon vol qui s'égare. Ah ! pour prix de mes vers,
Tire-moi du dédale, où sans toi je me perds.
Dis-moi comment Isca trompé dans son attente,
Succomba dans la nuit sous ta main triomphante.
Tel que dans la tempête un Pilote incertain
Abandonne sa flotte à son fatal destin,
Il livre sa cohorte au bras qui la foudroie.
Des dogues d'Albion elle devient la proie :
Le plus audacieux, l'affreux Bérézillo (2),
Obtint par sa valeur les honneurs d'un tombeau :
Son nom effraye encor ce nouvel hémisphere.
Malgré tant de succès, Dieu vengeur de l'Ibere,
Toi seul peux résister aux guerriers qui des monts
Viennent comme un torrent forcer nos bataillons.

(2) Bérézillo, chien fameux dans les combats, eut la paye d'Arbalêtrier tant qu'il vécut, fut la terreur des ennemis, & finit glorieusement sa carriere. Les Caraïbes ayant fait une irruption dans l'Isle, les Castillans & leur dogue en détruisirent un grand nombre; le reste fut obligé de se rembarquer. Ce brave chien les poursuivit à la nage ; mais s'étant approché trop près d'un canot, il fut tué d'un coup de fleche. Sa mémoire s'est long-temps conservée dans les Indes, où les Espagnols lui éleverent un tombeau. *Charlevoix*, p. 281.

La Reine eſt à leur tête, & paroît à la vue
Un aſtre dont l'éclat perce ſoudain la nue ;
Dans les vallons obſcurs, où Mars conduit ſes pas,
A ſes ordres la terre enfante des ſoldats.
Là, ſous les rochers creux qui du camp font l'enceinte,
Les cris des Indiens, leur front ſaiſi de crainte,
Le bruir de la rrompette, une grêle de dards,
La pouſſiere, le fer, le tonnerre de Mars,
Tout redoubloit l'horreur de cet inſtant funeſte,
Quand l'Érernel aſſis ſur la voûte céleſte,
Balance les deſtins, & voit que des enfers
Ses guerriers triomphants vont reſſerrer les fers.
A ſa voix, les faux dieux dont l'Inde craint la foudre,
S'abîment dans le Styx, leur remple tombe en poudre:
Le Ciel, qui s'éclaircir au gré des Caſtillans,
Pour eux de ſon flambeau rend les feux plus brillants:
Contre leurs ennemis l'Aquilon ſe déchaîne,
Vers leurs regards troublés fait volriger l'arene,
Briſe leur haut panache, & repouſſant leurs dards,
Des poiſons qu'ils lançoient inonde leurs remparts.
Cet orage ſiniſtre, & l'oracle du Mage,
Qui les livra la nuit aux horreurs du carnage,
Des plus audacieux font chanceler les pas.
La ſuperſtition glace tous les ſoldats;
Les arcs reſtent oiſifs, la fuite ſuit la crainte.
Vaſcona ſoutient ſeule une ardeur preſqu'éteinte,
Vole de rang en rang, & n'eſt plus en ce jour

Une Amazone ardente à venger ſon amour ;
C'eſt Bellone altérée & de ſang & de crime :
La rougeur de ſon teint peint le feu qui l'anime ;
Elle éblouit les yeux, & prononce ces mots :

Quoi ! cette Iſle jadis ſi féconde en Héros,
N'a donc plus que mon bras pour ſoutenir ſa gloire ?
Je ſaurai d'un ſeul coup décider la victoire.

Tandis que ſes accents retentiſſent dans l'air,
Elle vole au Génois plus prompte qu'un éclair :
Charmés de ſes appas, les deux camps en ſilence
Ont l'oreille attentive aux cris de ſa vengeance.
Téméraire étranger, qui braves mon courroux,
Toi ſeul, dit Vaſcona, dois éprouver mes coups :
Si le ſort de la guerre eſt ſujet au caprice,
Ma valeur ſut toujours me le rendre propice :
Pour mieux punir mon cœur d'avoir brûlé pour toi,
Ma main doit t'immoler ; l'honneur m'en fait la loi :
Par mes exploits vainqueurs, que ta gloire flétrie
Couronne mon triomphe, & venge ma patrie.

Colomb, que tant d'audace & ſurprend & confond,
Court aux pieds de la Reine ; & déſarmant ſon front :
O vous, s'écria-t-il, qui de nos héroïnes
Surpaſſez la valeur & les beautés divines,
Tout fléchit ſous vos coups, tout chérit vos regards ;

Mais lorſque votre ardeur brave trop les hazards ,
Je dois veiller pour vous , & sûr de la victoire ,
Eviter un combat qui terniroit ma gloire.
Ah ! plutôt que la paix termine nos débats !
Songez que la fortune ôte & rend les États.
L'Être qui la régit nous couvre de ſon ombre ;
Que peuvent contre nous & la force & le nombre ?
Vous le voyez , tout fuit ; & pour mieux vous prouver
Que j'ai pour moi le Ciel que vous oſez braver ,
Avant l'heure où le jour paſſe d'un monde à l'autre,
Le ſoleil votre Dieu , qu'éclipſera (3) le nôtre ,
N'aura plus de flambeau pour éclairer vos coups.
Du ſort qui vous pourſuit , évitez le courroux :
Prenez ſoin de vos jours : qu'un vainqueur, grande Reine,
Des nœuds de la concorde enchaîne ici la haine.

Il dit. Le cours des Cieux prédit par ſon ſavoir ,
Devoit de l'héroïne intimider l'eſpoir :
Non ; loin que Vaſcona tremble au bord de l'abîme ,
Son aveugle fureur à ſe perdre l'anime.

Crois-tu m'épouvanter par tes oracles vains ?

(3) Colomb inſtruit qu'il devoit arriver une éclipſe , aſſembla les Caciques, & leur annonça que bientôt ſes ennemis ſeroient un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Eſpagnols. Pour preuve de ce que je vous annonce , leur dit-il , vous verrez le Soleil rougir , s'obſcurcir & vous refuſer ſa lumiere ; ce ne ſera que le prélude de vos malheurs. L'accompliſſement de ſa prédiction le fit paſſer pour un Dieu. *Charlev*, pag. 252.

Songe, dit-elle, ingrat; à finir tes destins.
Au même instant son arc seconde son attente,
Le trait part, mais l'amour rend sa main chancelante:
Colomb, ton bouclier en reçut les poisons.
Alors, en vain ton bras retient tes bataillons,
Ils poursuivent la Reine; elle échappe à l'orage:
Son péril éclatant rend aux siens le courage;
Et ses amants fougueux, armés pour la venger,
Replongent leurs soldats dans l'oubli du danger.
Zanex, tel qu'Adonis, & plus bouillant qu'Alcide;
Fond sur les Castillans comme un aigle rapide:
On l'entoure, il combat, & brave en vain le sort;
Dans son sein, jeune Arcy, ton fer porte la mort,
Son sang coule, & sa voix ainsi se fait entendre:

Anabo, que tes pleurs n'arrosent point ma cendre.
Du moins, au champ des morts, cher auteur de mes jours,
Je ne reverrai plus ce peuple de vautours.
Pour prix de nos bienfaits, ils nous livrent la guerre;
Quel droit ont ces ingrats de ravager la terre?
S'ils servoient un Dieu juste, il auroit aux combats
Couronné tes vertus, puni leurs attentats.
Je meurs pour te défendre, & sauver ma patrie.
Mon sort chez les Héros me rend digne d'envie;
Tant d'Espagnols vaincus, dont j'ai domté l'orgueil,
Du plus brillant trophée honorent mon cercueil;

Guerriers

Guerriers qui m'écoutez, achevez ma victoire,
Vengez nos Dieux, la Reine, & consacrez ma gloire.
Il expire à ces mots. Quel est donc ton pouvoir,
O destin! s'écrioit son pere au désespoir?
Quand d'un tronc desséché tu conserves l'ombrage,
Quoi! d'un arbre fécond tu prives ce rivage?
Avant de moissonner mes rejetons naissants,
Que n'as-tu par tes coups terminé mes vieux ans?
D'un trait dont il s'immole, il abrege sa plainte;
Sur son fils ce vieillard fixe sa vue éteinte,
Il meurt, leur sang se mêle au delà du trépas.

A cet affreux récit, un de leurs vieux soldats,
Tel qu'un chêne élevé qui porte au loin son ombre,
Conduit au champ de Mars ses descendants sans nombre.
Mes enfants, leur dit-il, loin de craindre pour moi,
Abandonnez mes jours, & vengez votre Roi.
Qui peut mieux me payer de vous avoir fait naître?
Anabo dans la guerre apprit à me connoître,
J'y conduisis ses pas; & pour prix de mes soins,
Il me combla d'honneurs, il prévint mes besoins.
Si ma vigueur encor secondoit mon courage,
Que d'ennemis détruits assouviroient ma rage!
En de plus jeunes mains je remets mon carquois:
Ma force & mon ardeur n'ont pu, par mille exploits,
Domter de cent hivers l'épuisement funeste:
Recevez mes conseils, le seul bien qui me reste.

Soudain ses trois cents fils, comme un essaim d'aiglons,
S'animent au carnage, & de nos bataillons
Affrontent sans terreur le fer & le tonnerre :
Sous leurs efforts Vasquez alloit mordre la terre ;
On vole à son secours : suivi des siens, Dias
L'arrache aux ennemis, & les livre au trépas ;
Le rempart qui le couvre est l'effroi qu'il inspire.
La race du vieillard dans le combat expire :
Le pere au désespoir tombe mort de douleur:
Le peuple Cannibale en devient le vengeur.
Quel fut ici le sort d'un Héros d'Ibérie !
Les femmes sur Dias déchaînant leur furie,
De leurs ongles aigus lui déchirent le sein.
Si chez les Grecs Penthée eut un pareil destin,
Ce nouvel univers eut aussi ses Bacchantes.
J'y contemple à regret tant de scenes sanglantes.
La discorde y triomphe, & sous nos étendards
Les horreurs qu'elle inspire enchantent ses regards.
Si son bras nous soumet la gauche de l'armée,
La vengeance à la droite à nous perdre animée,
Du géant Macatex enflammoit les soldats :
On croit voir Briarée armé de mille bras.
Cet amant, qu'au carnage excite la guerriere,
Brave les Dieux, l'enfer, & la foudre, & l'Ibere.
Colomb est le seul Chef qu'il appelle à grands cris,
Le reste des guerriers excite ses mépris :

Ainsi, lorsqu'un chasseur d'un lion suit la trace,
Des tigres & des ours il dédaigne l'audace.
Mais dès qu'à ce Titan se montre le Génois,
Ses armes, son coursier, l'éclat de ses exploits,
Frappent d'étonnement le Barbare intrépide :
Tel qu'est un voyageur sur un penchant rapide,
Il balance, s'arrête, & pesant ses efforts,
Voit si du précipice il peut franchir les bords.
Du Héros qu'il redoute il brave la vaillance.

Apprends, s'écrioit-il, Guerrier plein d'arrogance,
Que de tes feux tonnants je méprise les coups.
Mon bras des destins même affronte le courroux :
Ils outragent l'objet qui m'attache à la vie,
Mourir pour le défendre est ma plus chere envie :
Mais avant que j'expire, il faut que ton trépas
Venge ici les Autels, la Reine & nos climats.
A ces mots, dans les airs sa fleche envenimée
Alloit porter la mort au Chef de notre armée :
Ah! contre un ennemi que garde un Dieu vainqueur,
Que peuvent des humains la force & la valeur?
Colomb, en butte aux traits que lance le Sauvage,
Les pare, & sous son casque en affronte l'orage :
Il mesure de l'œil l'Athlete qu'il attend ;
Et quand de l'attaquer son bras trouve l'instant,
Dans le sein du Barbare il plonge son épée :
Le Géant, dans son sang dont la terre est trempée,

Tombe, & ses cris affreux épouvantent les airs.
Acheve, disoit-il, serpent vomi des mers,
Vautour toujours avide & d'or & de carnage;
En hâtant mon trépas, tu serviras ma rage.
Il implore la Parque, elle arrive à pas lents,
La force du vaincu prolonge ses tourments:
En blasphémant les Dieux, enfin ce monstre expire.

A peine des enfers il abordoit l'empire,
Qu'à midi le Soleil, par Diane voilé,
Abandonne à la nuit l'Indien désolé.
Par ton savoir, Colomb, cette éclipse prédite
Assure les projets que ta valeur médite:
L'ennemi consterné redoute ton courroux,
Tout fuit comme un éclair, ou tombe à tes genoux.
Dans mille feux lancés par les foudres du Tage,
Un trait, dont nul guerrier n'honora son courage,
Soit qu'il vînt des enfers, ou du séjour divin,
De la fiere Amazone osa percer le sein.
Par un dernier effort sa main l'arrache encore;
Mais un venin mortel dans ses flancs la dévore,
Son arc tombe à ses pieds, son regard presque éteint
Voit se changer en lis l'incarnat de son teint:
Par ses derniers soupirs pleins d'amour & de rage,
Elle invite le Ciel à venger son outrage;
Et dans l'Isle où son bras enchaîna tant de Rois,
Ses peuples subjugués respectent le Génois.

De lauriers immortels la Gloire le couronne :
La Victoire, en brisant le glaive de Bellone,
Voit la Haine épuisée éteindre ses flambeaux ;
Les manes des vaincus demandent des tombeaux :
Ce champ, dont leurs aïeux admiroient la verdure,
Rougi de flots de sang fait frémir la nature :
La mort égale ici les chefs & les soldats.
O Sort ! ainsi des Rois tu détruis les Etats !
Tu mis Carthage en poudre, Argos, Rome & Palmire :
Là, le luxe aux vainqueurs offroit un riche Empire ;
Mais dans l'Isle que Mars soumet aux Castillans,
Loin que l'éclat du trône & le faste des Grands
Excitent nos guerriers à presser le carnage,
Le sein nu des vaincus, les morts sans héritage,
Des soldats effrénés trompent l'avide espoir.

De leur Chef la sagesse égale le pouvoir ;
Humble dans son triomphe, & sûr de sa conquête,
Il veut à l'Éternel en consacrer la fête.
Régner n'est point le prix qu'il cherchoit aux combats;
Il fait plus, à nos Rois il donne des États :
Par lui les Dieux de l'Inde, ennemis de l'Ibere,
Virent tomber leur Temple en ce riche hémisphere:
Mais un Démon vengeur de l'Inde & des Enfers,
De guerre & de trésors remplit notre Univers.
Quand l'homme atteint aux lieux qu'on crut inaccessibles,

Le deſtin, je le vois, rend ſes ſuccès nuiſibles;
Du feu que Prométhée oſa ravir aux cieux,
Naquit, dit-on, Pandore; en vain aux ſombres lieux
L'amour guida jadis le chantre de la Thrace;
De ſa courſe, au retour, la mort punit l'audace;
Et des monts d'or Colomb traça le long chemin;
Mais que de maux l'Europe en vit naître en ſon ſein!
Grand Dieu! fais que ta loi portée au nouveau Monde,
En moiſſons de vertus y ſoit auſſi féconde.

Fin du dixieme & dernier Chant.

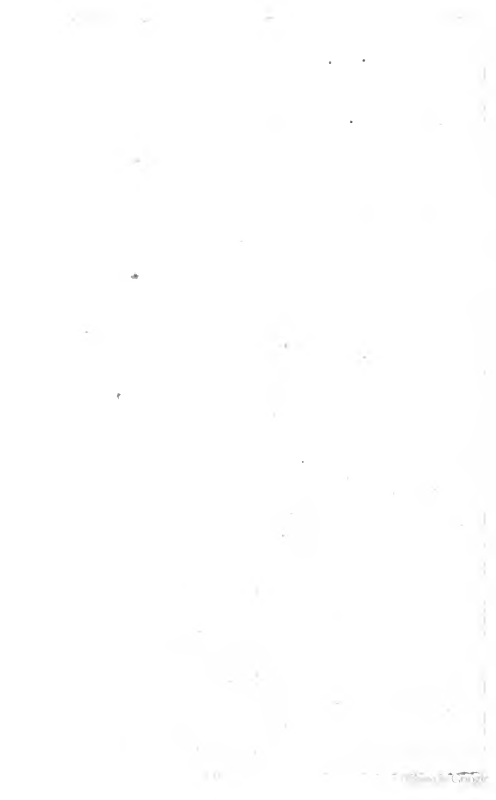


A MADAME D. R***,

Qui a fait les Gravures qui terminent les Chants de la premiere Edition de ce Poëme.

O Toi, qui, par un don divin,
Reçus les Graces en partage,
Muse, dont le ſavant Burin
Des Amours peint ici l'image;
Quand l'amitié conduit ta main,
Quand ton art orne mon ouvrage,
Que n'a t-il ton heureux deſtin!
De plaire il auroit l'avantage.





ORAISON
FUNEBRE
DU PRINCE EUGENE
DE SAVOIE;

PAR MONSEIGNEUR LE CARDINAL

PASSIONEI,

ALORS NONCE A VIENNE:

Traduite de l'Italien

Par Madame DU BOCCAGE.





A SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL PASSIONEI,

Secretaire des Brefs, Bibliothécaire du Vatican.

MONSEIGNEUR,

Retracer ici les bontés dont VOTRE ÉMINENCE m'a comblée pendant mon séjour à Rome, seroit moins vous marquer ma reconnoissance, que travailler à ma gloire; mais qu'il me soit permis, MONSEIGNEUR, de vous remercier de la liberté que vous m'avez donnée d'imprimer une traduction si inférieure à votre ouvrage. Ce chef-d'œuvre d'éloquence prouve que l'imagination la plus brillante peut se trouver réunie au plus pro-

fond ſavoir : dans la riche Bibliotheque où vous le nourriſſez, on voit que l'amour pour les Lettres (& non l'oſtentation) en a ordonné l'immenſe & rare aſſemblage. L'élégante ſimplicité de votre hermitage nous montre auſſi que les retraites des Philoſophes ont toujours des ornements diſtinctifs, dignes des grands hommes qui les habitent; les agréments qu'ils y prodiguent à ceux qu'ils honorent de leur bienveillance, naiſſent du charme ſecret que la nobleſſe des ſentiments & le goût répandent ſur tout ce qu'ils dirigent. Ce ſont les réflexions que j'ai faites mille fois dans les heureux moments où VOTRE ÉMINENCE *a daigné m'admettre à ſa ſociété, & m'a permis de lui marquer le très-reſpectueux attachement avec lequel je ſerai toute ma vie de* VOTRE ÉMINENCE,

MONSEIGNEUR,

La très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DU BOCCAGE.



ORAISON FUNEBRE DE FRANÇOIS EUGENE, PRINCE DE SAVOIE.

Alexander Philippi Macedo, constituit prælia multa, obtinuit omnium munitiones, accepit spolia multitudinis gentium; siluit terra in conspectu ejus, obtinuit regiones gentium & tyrannos; & post hæc decidit in lectum, & cognovit quia moreretur. Ce sont les paroles du premier livre des Machabées.

TEL est l'extrait glorieux qui renferme toute la vie du plus célebre & du plus fortuné Conquérant du monde. L'écrivain qui a fait passer à



la postérité la plus reculée la mémoire de tant d'actions merveilleuses, ayant une autorité infaillible, ne peut être soupçonné, comme la plupart des historiens, d'avoir flatté son Héros, ni de vouloir, sous de fausses couleurs, faire admirer l'objet qu'il représente.

Au portrait du Conquérant que je voudrois renouveller dans votre imagination, & faire revivre à vos yeux, rien ne reste à desirer; le nombre de ses victoires égale celui de ses batailles, & la conquête des Royaumes ne lui coûte pas plus d'efforts, que la prise d'une citadelle. *Constituit prælia multa, obtinuit omnium munitiones.* A son fer invincible, il n'est plus de force qui s'oppose, d'armée qui résiste, de fort qui se défende; tout tombe, tout se précipite & se confond; ce torrent rompt ses digues, surpasse ses limites, inonde les Provinces & les Empires. *Accepit spolia multitudinis gentium, obtinuit regiones & tyrannos.*

A présent je le comprends, & vous le concevrez aussi, ce raisonnement mystérieux de Daniel sur le Royaume de Chaldée. Le Quadrupede intrépide qu'il vit par une lumiere prophétique, tourne déja l'épaule à la Macédoine, passe l'Hellespont, hausse sa tête altiere, dresse ses cornes terribles, & dans Arbelle, d'un choc impétueux,

ébranle, abbat, écrafe tout ce qu'il voit & tout ce qu'il rencontre: *Hircus habebat cornu infigne, efferatus eft: cùmque eum miſiſſet in terram, conculcavit.* Darius & fon Empire, en un moment, font anéantis: fans la renommée du vainqueur qui les a détruits, à peine, de leurs noms, conferveroit-on la mémoire. Le Conquérant monte fur le trône; les fleuves, les montagnes ne peuvent l'arrêter; il vole d'une victoire à l'autre, jufqu'aux lieux où naît l'aurore, *uſque ad fines terræ:* fa courfe triomphante eft fi rapide, qu'elle ne laiffe aucuns veftiges; *& non tangebat terram.* Alexandre, las de lui-même, orgueilleux de la fortune qui favorife tous fes deffeins, dédaigne l'égalité que la nature met entre les hommes, & fe fait nommer fils de Jupiter. Les adulateurs toujours empreffés dans les Cours à transformer les hommes en Divinités, lui élevent des autels; l'encens fume de toutes parts; chaque ennemi difparoît, tout tremble quand il menace: l'univers étonné femble prêt à rentrer dans fes premiers abîmes, *ſiluit terra in conſpectu ejus.* Le filence de la terre intimidée augmente la vanité de cette idole. O folle déité! un coup inattendu va te réduire en poudre: déja je te vois pâle, les yeux éteints, languir dans Babylone fur ton lit de pourpre,

& post hæc decidit in lectum. Voilà donc le fruit de tes conquêtes ! Où sont ces lauriers acquis au prix de tant de sang ? *decidit in lectum.* Où est ce Dieu devant qui la terre fléchissoit le genou ? Qu'est devenu le culte qu'il exigeoit ? *cognovit quia moreretur :* il tombe, tout change de face, *verumtamen in imagine pertransit homo.* Grands du monde ; peuples, qui ressentez mon affliction ; vous qu'une pitié chrétienne conduit à cette pompe funebre, voyez un autre mortel qui, sans le fol espoir de se faire passer pour un Dieu, comme Alexandre, le suit d'un pas égal, surpasse les plus grands Capitaines de l'antiquité, ôte à ses successeurs l'espoir de l'imiter. Voyez ce même mortel, non seulement marcher à pas de géant dans la carriere de la gloire du monde, mais en franchir les limites, *siluit terra in conspectu ejus.* Voyez, & soyez convaincus que cette gloire terrestre est le comble de la vanité humaine, *& cognovit quia moreretur.*

Ce terrible exemple, peut-être peu compris, encore moins redouté, fixe ici vos regards. Ces murs tapissés de deuil, ces tristes emblêmes, qui de toutes parts annoncent la mort, la montrent sous son aspect le plus effrayant ; cette représentation funebre remplit d'une sainte horreur le temple, le peuple & le sanctuaire. C'est au

au milieu de ce lugubre appareil, que vous allez entendre l'éloge vrai & non flatteur que m'inſpirent l'amitié, le reſpect, la vénération & la douleur; ſentiments que je dois à la mémoire illuſtre de FRANÇOIS EUGENE, PRINCE DE SAVOIE. Si mon imagination, ſi mon éloquence égaloient l'admiration & l'étonnement que me cauſent les actions d'un ſi vaillant Guerrier, mon diſcours répondroit à votre attente, à mes deſirs & à ſa gloire. Quelque grand qu'il fut dans l'opinion des hommes, tandis qu'il a vécu, jamais il n'a reçu de moi le ſervile hommage d'une adulation trompeuſe; comment le lui rendrois-je après ſa mort? Je vous paroîtrois coupable, ſi je ne profitois de l'occaſion de vous faire ſentir le néant des grandeurs humaines à l'aſpect d'un ſi triſte ſpectacle, & ſi j'affoibliſſois l'horreur qu'il inſpire par de fauſſes louanges, indignes de la grandeur du ſujet; après avoir admiré ces trophées de tant de Provinces conquiſes, de tant de forts abattus, de tant d'ennemis domtés par la force ou par l'art, penſez que ces images ne retracent qu'une partie des entrepriſes qu'EUGENE a exécutées aux yeux de la terre étonnée: *Siluit terra.* Votre compaſſion, votre ſurpriſe, au ſouvenir de tant de merveilles, vous rappelleront la

peine commune à laquelle Dieu condamne tous les mortels, tous fils de sa colere, & dignes d'un châtiment éternel. Quoi! direz-vous, ce peu d'espace de terre, après tant de conquêtes, reste à notre Héros! Ses cendres froides, inutilement baignées de nos larmes, reposent dans les ténebres obscures du tombeau; c'est là qu'avec lui tous les Grands de la terre retourneront en poussiere! Dans cette réflexion terrible, que dire à sa louange & à celle des vainqueurs, qui, à peine, égaleront son mérite, sinon ce qu'enseigne David: *Non descendet cum eo gloria ejus?*

Avant de considérer une vérité si importante, & qui naît de la nature du sujet, parlons des mémorables actions que j'ai à décrire: quelque énumération que j'en fasse, elle paroîtra abrégée. Pour peu que je raconte les victoires d'un Prince qui s'est acquis une renommée immortelle, j'étonnerai mes auditeurs.

PREMIER POINT.

Ne croyez pas, Messieurs, que, pour célébrer notre Héros, je tourne vos regards sur l'antiquité la plus reculée & la plus obscure, ni que je vous fasse admirer la noblesse de sa

race, qui, depuis huit siecles, illustre l'Italie par des Hommes fameux dans la paix & dans la guerre. Je sais que tant de splendeur fixeroit votre attention, & que ce moyen de l'attirer ne m'éloigneroit pas des préceptes de l'art qui enseigne à embellir le mérite de ceux qu'on loue par l'éclat & la longue suite de leurs ancêtres. *Rhetorum disciplina est* (observe S. Jérôme) *ab avis, atavis, & omni retrò sæculo laudare quem ornes :* mais je sais aussi que la raison de ce précepte est que la stérilité des rameaux cherche souvent une nourriture dans leurs racines, & que ce qui manque au fruit se trouve dans la tige, *ut ramorum sterilitatem radix fœcunda compenset, & quod non teneas in fructu, mireris in trunco.* J'abandonne l'usage d'un si vain ornement aux orateurs dont le sujet est stérile, & dans le champ immense que j'ai à parcourir, je choisis les routes où brillent les trophées de mon Prince. Là, ses propres actions me fourniront un sujet assez vaste pour qu'il me soit permis de négliger les regles de la vulgaire éloquence. La condition de ceux qui battent les durs sentiers qui menent à la gloire, seroit trop malheureuse, si leur postérité oisive jouissoit, sans peine, du prix de leurs travaux. Le grand génie de Claude, qui, dans les temps perilleux

de la République, brilla au barreau & dans les armées, eût donc passé en héritage au cruel Caligula ? Songez que sous les ruines de ce même Capitole, où triompherenr jadis *Fabius* & *Cornelius*, leurs noms seroient aujourd'hui dans l'oubli, si la prudence de l'un n'eût rompu les desseins dangereux de l'ennemi, par où il s'acquit le tirre de *Grand ;* si l'autre, en triomphant de Carrhage, n'eúr mérité le nom d'*Africain*, d'où naquit cerre belle sentence du sévere Censeur des Souverains de Rome : *generari & nasci à Principibus fortuitum est.* Que de titres mériteroit notre Heros, si plusieurs âges pouvoient le voir renaîrre ! une seule de ses victoires donneroit le nom à un siecle, & mille ans suffiroient à peine pour former un tel vainqueur. La seule guerre des Marcomans & des Daces fit ériger des colonnes en l'honneur de Trajan & de Marc-Aurele ; combien l'anrique Rome eût-elle élevé à EUGENE d'arcs de triomphes & de trophées ! Il est à croire que l'admiration des peuples, dégénérée en idolâtrie, en eûr fait un Dieu, lui eût destiné des sacrifices, & consacré des temples, comme à un autre Mars descendu du ciel pour commander aux hommes ; l'étonnement de ses actions, chez ces peuples aveugles, eût augmenré le culte qu'ils rendoient à la

fortune, comme à la seule Divinité qui pût produire tant de merveilles. Voyons-le sortir des toits paternels; les biens qu'il emporte ne sont point sujets aux vicissitudes du sort; son bras & son épée, son unique patrimoine, n'en craignent point les coups. Quelle noble ardeur l'anime! tout annonce sa valeur. Si on considere attentivement ses projets, qu'on cherche à les pénétrer, ceux d'Achille, sortant de l'oisiveté de Sciros, paroîtront moins fabuleux. EUGENE, plein d'un desir belliqueux, passe le Rhin comme César le Rubicon; mais supérieur à lui, par la justice de la cause qu'il défend, il marche avec plus d'assurance; une fin plus noble l'excite à éterniser sa mémoire: tel que le feu renfermé dans les rochers, sortant avec effort, forme le tonnerre & les tempêtes, la valeur d'EUGENE, concentrée dans sa grande ame, n'en est que plus bouillante; elle cherche à s'exhaler, & se répand comme un incendie sur les Provinces usurpées par les Thraces. Interrogez Byzance, elle répondra, en soupirant, qu'à l'approche de notre Vainqueur son port trembla, ses tours s'ébranlerent, & qu'elle se ressent encore des blessures profondes qu'elle en reçut.

Voyez les murs invincibles de Vienne assiégée; toutes les forces de l'Asie rassemblées pour

les abattre, ne purent éteindre dans l'ame des barbares assiégeants, la mémoire de la fuite honteuse de Soliman; chacun d'eux court, en fureur, venger l'ignominie d'un ancien outrage. Pour cette téméraire entreprise, le tyran de l'Orient arme tout son Empire; en vain le fer déja levé menace; les conseils prévoyants de Léopold, joints à ses fideles alliés, les secours du sacré Pontife détournent le coup qui s'apprête; le bras auquel Dieu remit sa puissance, montre la même constance qui jadis rompit les desseins cruels d'Attila, & de tant d'autres tyrans. On vit des peuples, des nations, divisés par des monts & des mers, comme de nouveaux Philistins, s'assembler en tumulte, frémir & former de vains projets *adversùs Dominum, & adversùs Christum ejus.* Mais celui qui habite au haut des Cieux, méprise l'ambition de ces insensés, & les disperse comme le sable que le vent dissipe. Ce fut alors que notre Héros, à la fleur de son âge, apprit cet art terrible, qui, depuis, lui fit mériter de la renommée le titre de *Conducteur* du peuple de Dieu. Il fit, dans la Pannonie, ce qu'au delà du Jourdain fit Josué des superbes Amalécites. Dans les essais de sa valeur, loin de craindre la mort, il couroit où le feu étoit le plus ardent, où l'ennemi

étoit le plus impénétrable. Je crois voir David, qui, pour s'accoutumer aux périls de la guerre, court dans les bois de la Judée étrangler les lions. Quand j'envisage les blessures qu'EUGENE reçut à Belgrade, & dans cent autres entreprises, son audace m'épouvante : deux fois il força les redoutes de Bude, deux fois y fut frappé ; son bras ne s'arme plus pour sa défense, il combat pour son Dieu, pour son Souverain ; pour l'une & l'autre cause, il extermine les infideles. Tels furent ses premiers exploits. Des progrès aussi rapides le menerent à grands pas au comble de la gloire. La culture de l'esprit, jointe à l'exercice militaire, lui fit connoître la source des erreurs & des succès des Héros ses prédécesseurs ; il examina les moyens dont ils s'étoient servis, les conseils qu'ils avoient pris, & sonda les desseins les plus cachés de l'ennemi. Ces profondes méditations le rendirent avare de discours inutiles.

Charles de Lorraine, un des plus fameux capitaines de son temps, lui fut un excellent exemple dans l'art de la guerre. Ce Prince apperçut une ame belliqueuse dans notre jeune Guerrier : habile à connoître celui qui vouloit l'imiter, il en fit à Léopold le portrait le plus flatteur. On voit dans ses lettres sur son disciple, qu'il présageoit

les exploits qui devoient le conduire à l'immortalité. Il fut choisi pour annoncer à la Cour le succès de la bataille de Siclos. Qui pouvoit mieux qu'EUGENE s'acquitter de cet emploi, lui qui le premier porta l'aigle triomphant au milieu du camp ennemi ? Je vous rappellerois en vain les circonstances de ce terrible combat ; la voix publique fut ardente à vanter sa valeur. Au bruit de sa renommée, Léopold conçut le dessein de le faire un jour Général de ses armées, & de le laisser à ses successeurs comme le plus utile héritage ; mais de peur qu'on n'attribuât sa fortune à la faveur de la Cour, on le fit arriver par degrés aux honneurs militaires. Il ne monta jamais de l'un à l'autre, sans le mériter par une action qui annonçoit que la justice, & non la prédilection, l'y avoit élevé. Je pourrois raconter les faits d'armes mémorables qu'il dut à sa science autant qu'à son courage, avant son troisieme lustre ; mais le portrait de ce nouvel Alexandre me rappelle aux paroles de mon texte, *constituit prælia multa*. Qui fit plus que lui d'entreprises, & qui plus que lui en demeura vainqueur ? Vous détailler, à son avantage, la comparaison que j'en fais avec les Héros anciens, seroit perdre un temps que j'emploierai mieux à vous parler des prodiges de valeur & d'art

militaire, qui le rendent l'admiration de ſon ſiecle. Le Macédonien à la bataille du Granique, Céſar ſur le Rhin, Caton dans la guerre d'Afrique n'égalerent point EUGENE. O Zente, ô Zente, jadis ſans nom, aujourd'hui au nombre des villes fameuſes! tu ſeras toujours dans le ſouvenir des peuples chrétiens; quand l'envie baſſe & maligne chercheroit à te mettre en oubli, le ciel & la terre t'exalteroient. Que vois-je dans tes champs? ſous tes murailles, notre Vainqueur eſt au milieu des rebelles & des infideles; deux monſtres prêts à le dévorer. Dieu des armées, ſauve ce jeune Héros! O mon Prince, prends ton fer vengeur, combats ardemment pour la foi, *accingere gladio tuo, potentiſſime:* avance, que l'eſpérance d'un heureux ſuccès t'anime, *proſperè procede.* Ton bras intrépide n'a beſoin que de lui-même pour ſe faire jour au travers des ennemis, *deducat te mirabiliter dextera tua.* Frappe, l'heure eſt venue; ces barbares vont tomber comme des victimes de la fureur de Dieu, *populi ſub te cadent.* Frappe, leur chef eſt l'uſurpateur du patrimoine de Léopold, *ſagittæ tuæ acutæ in corda inimicorum regis.* Immortelle renommée, ô toi qui, croiſſant de luſtre en luſtre, parcours, ſans te laſſer, les révolutions du ſoleil, tu porteras, d'âge en

âge le récit des faits que je célebre, *sume tibi*, tel est l'ordre que Dieu donne à Isaïe, *librum grandem, & scribe in eo stylo hominis*, prends un spacieux volume, enregistre les exploits de notre Vainqueur, écris-les en caracteres ineffaçables, qu'ils soient lus de tout l'univers dans la postérité la plus reculée; joins-y ce titre glorieux qui, par l'ordre céleste, fut donné par Isaïe à son fils: *voca nomen ejus, festina prædari*: nomme EUGENE le plus rapide des conquérants: son bras sur le Tibisque, détruit en un instant la puissance Ottomane, comme sous le Roi d'Assyrie, s'évanouit, en un jour, la superbe Damas & la rebelle Samarie, dépouillées de leurs richesses.

Suivons la gauche des rebelles, vous les verrez trois fois attaqués, trois fois chassés de leurs postes; dans leur effroi, ils se cherchent un asyle au milieu des bois épais & sur les monts les plus escarpés. Les Ottomans, dans l'impossibilité d'assiéger Varadin, forment le projet de pénétrer dans la Transilvanie. Ils jettent un pont sur le Tibisque, & leur cavalerie passe ce fleuve. EUGENE en est informé; son activité redouble, & plus vîte que la pensée, le porte à Zente, *non tangebat terram.* Tel qu'un aigle qui découvre de loin sa proie, cherche un

lieu propre à lui porter des coups certains, notre Héros choisit un temps où les forces de l'ennemi sont divisées; son audace attaque impétueusement le camp des infideles, sa valeur infatigable renverse les barrieres opposées à ses projets, l'effroi qu'elle inspire lui donne la victoire; le jour qui suit ne voit que sang & que terreur. Au lever de l'aurore, l'Ange exterminateur semble avoir combattu contre un autre Sennacherib, vingt mille morts entassés l'un sur l'autre, ensanglantent la scene; sur ces affreuses ruines, comme sur un mole immense qui retenoit les eaux du Tibisque, le Vainqueur repasse en sûreté. Ne croyez pas cette description un artifice de l'art, pour donner plus de force à mes discours. La vérité les inspire, elle seule peut peindre à Léopold un grand homme, qui ne parla de ses batailles que pour en instruire son Souverain. J'avoue qu'il faut une autorité telle que la sienne, pour rendre croyable un aussi prodigieux carnage, exécuté avec tant de promptitude, & dans l'instant, où le jour tombant, laissoit peu d'espoit au Vainqueur, de terminer son entreprise. Il poursuit la cavalerie ennemie, qui se précipitoit l'une sur l'autre, arrive aux derniers retranchements aux approches de la nuit, & dit ces mots, que beau-

coup de vous ont entendus, qui ſouvent m'ont été répétés : *Béni ſoit cet heureux jour.* A ces premiers accents de ſon hymne triomphale, uniſſons nos voix ; remplis des ſentiments de Débora & de Judith, chantons la juſtice de Dieu, non moins puiſſante dans la Pannonie qu'en Paleſtine ; célébrons ſa vengeance égale ſur le Tibiſque & ſur l'Héritrée. O vous, peuples chrétiens, qui dans mille ans parlerez encore de ce triomphe, conſervez de race en race la mémoire des paroles d'EUGENE ; ſouvenez-vous que ſi Dieu arrêta le ſoleil pour accomplir la défaite des Gabaonites par Joſué, un autre miracle de ſa main inviſible redoubla contre les Ottomans la force des ſoldats d'EUGENE. Je ne vous détaillerai point les riches dépouilles de l'ennemi, je vous ramene aux paroles du texte, *accepit ſpolia multitudinis gentium, obtinuit regiones & tyrannos.* Vingt-ſept Bachas vaincus ne purent racheter, au poids de l'or, leur liberté & leur vie ; aucun ſoldat, ſous un tel Capitaine, n'eut l'ame aſſez vile pour préférer les richeſſes à l'honneur d'une ſi grande victoire. Vous ignorez peut-être un trait qui la rend plus brillante, & fera l'admiration de la poſtérité. Un des guerriers chéris du Prince, dans le cri d'applaudiſſement de ſon armée, ne put s'empêcher de le

nommer l'*invincible*, titre qu'un autre que lui n'eût point pris pour une adulation, mais qui blessa sa rare modestie; il interrompit l'acclamation, & répondit avec un regard froid, né de l'uniforme tranquillité de son ame: Eh! pourquoi? singuliere modération au milieu de tant de gloire! Eh! pourquoi? ame incomparable, l'ignorez-vous? parce que dans les siecles passés, ni dans le nôtre, il ne se vit jamais un si petit nombre d'hommes, hausser courageusement le front contre une si grande multitude, l'attaquer & la détruire. Eh! pourquoi? parce qu'on trouve difficilement un Général chargé de combattre, non seulement pour son maître, mais pour toute la Chrétienté, qui, avec des armes inégales, entreprenne de subjuguer tant de nations.

Le Prince, après avoir examiné les postes des ennemis & leur désordre au passage du pont, tente avec une valeur intrépide le combat à l'heure où l'on croyoit plus prudent d'attendre que le jour éclairât ses projets: disons plutôt qu'on ne peut attribuer à la fortune l'art de discerner entre l'honneur de vaincre & la honte d'être vaincu, le court espace qui lui fit diviser les forces Ottomanes: sa promptitude les empêcha de se rejoindre; un de leurs flancs resta sans bouclier, & leur cavalerie fut exterminée. Dut-il différer ce

coup heureux? coup qui força l'ennemi à recevoir la paix de Léopold, après tant d'années de guerre; coup qui ébranla les fondements de l'Empire Musulman, appuyés sur la force des fiers Janissaires.

Cette singuliere bataille fut le pronostic des faits glorieux arrivés à Varadin & à Belgrade. En prononçant ces mots, je lis dans vos regards votre étonnement au souvenir de tant de merveilles. Vous dire qu'EUGENE soumit ces villes fameuses, n'accroîtroit pas votre surprise; mais admirez ses sublimes talents, son triomphe dans les plus grands périls les fait servir de route à sa victoire. Les Barbares surpris dans Zente, vont porter ses chaînes. Qui peut redire les projets de vengeance qui jour & nuit occupent leur espoir déconcerté? Leurs voix menaçantes retentissent jusqu'à Byzance; les séditieux interpretes de leur loi trompeuse les raniment au combat; mille orgueilleuses promesses y excitent leurs Rois tributaires & leurs provinces les plus reculées; leurs soldats furieux contemplent d'un œil d'envie sur les rives du Tibisque, les trophées de notre Héros. Ni son bras, auteur de tant de prodiges, ni le cours des ans ne peuvent amortir la haine que nourrit leur orgueil; le sang peut seul effacer de leur mémoire leur déroute fatale: les vaincus,

pour se venger, veulent imiter l'art du vainqueur; ils renouvellent la guerre; la crainte de ne pouvoir exécuter leurs projets (s'ils donnent le temps à leur adversaire de mettre en valeur ses forces & son expérience) les fait tenter de confondre sa prudence par la rapide marche de l'armée innombrable qu'ils conduisent à Varadin. L'artifice ne leur fut pas inutile dans l'attaque, la réussite en fut douteuse; mais notre Prince fit bientôt pencher le péril du côté des Barbares. Encouragés par leurs premiers succès, ils crurent marcher à la victoire. Alors EUGENE, soldat & général en même temps, ranime par sa présence, par son nom, par sa bravoure, sa troupe ébranlée, & donne avec sa cavalerie un choc terrible aux furieux qui s'étoient trop avancés: dans l'impossibilité de soutenir l'assaut, ni de le prévenir, ils se retirent en désordre, comme des troupeaux épouvantés; les conducteurs mêmes prennent la fuite, la crainte de la mort les suit, ils semblent déja frappés du fer ennemi: effrayés à la vue d'EUGENE, je crois les voir sous une autre image dans Jérémie: *abierunt principes ejus absque fortitudine ante faciem subsequentis.* A la fuite succede le pillage, la victoire devient plus célebre par l'acquisition de Temesvar. Je ne m'arrêterai point à la décrire; ce spectacle va reparoître à

Belgrade, où une nouvelle forte de triomphe étonnera fi fort la poftérité, qu'elle doutera de la fidélité de l'hiftoire ; mais j'oublie Corfou délivrée. Viens, EUGENE ; cette ifle, qui par fon dernier fiege, devient plus mémorable qu'elle ne le fut jadis par le naufrage d'Ulyffe, attend ton fecours : viens ; la ville attaquée, inondée du fang de fes défenfeurs, couverte des cendres de fes rochers, te demande vengeance : déja le terme de fa liberté approche ; déja l'ennemi courant à la breche, eft prêt d'entrer dans fes murs. Murs illuftres & fortunés, vous ferez comparés aux autels d'Alexandre, & aux colonnes d'Alcide ; vous ferez le brillant trophée de mon Héros : les nochers fatigués de traverfer l'Adriatique agitée, en admirant ce triomphe, oublieront de chercher le port. Abandonnez l'entreprife, barbares affiégeants, Corfou ne tombera point ; EUGENE vole à fa défenfe : écoutez les chants de fa victoire ; bientôt fur les rivages de Byzance vous rencontrerez le refte de vos troupes défarmées ; vous les reconnoîtrez à la terreur imprimée fur leur front ; vous apprendrez par leurs gémiffements la caufe de leur ruine : les remparts de l'Italie font délivrés d'un joug impie. Souvenez-vous qu'en arrivant aux confins du Pô, le Dictateur de Rome écrivit fur fes vaiffeaux ce titre

titre orgueilleux, *j'ai vu & j'ai vaincu le fils de Mithridate.* EUGENE ne se met point en marche, il ne voit point l'ennemi, cependant il triomphe. Que faut-il de plus pour l'annoncer comme un prodige choisi de Dieu pour faire connoître sa puissance ? Le souffle divin qui donna la force aux trompettes lévitiques de renverser les murs de Jéricho, fut le même qui, par la renommée d'EUGENE, dispersa devant Corfou les superbes ennemis de la foi. Ce n'est pourtant point ici le terme de la gloire de notre Prince, & l'Asie ne s'est point encore assez repentie d'avoir attaqué la Majesté de Léopold : son fameux Général, à la vue des fortifications de Belgrade, paroît sur le Danube comme sur le vaste Océan, ses vaisseaux d'une forme inusitée, veillent du côté où il médite une attaque ; il l'exécute sous les yeux mêmes des ennemis qui l'attendoient sur l'autre rive. Ces Barbares étonnés de l'audace de ses projets, perdent la hardiesse de s'y opposer, pensent à s'assurer du pont, & cherchent à sauver leurs magasins. L'immense circonvallation de la place montre encore par sa structure ce que peut un génie guerrier, pour rompre un torrent prêt à renverser l'armée chrétienne. L'audace de cette vaste entreprise, la crainte que le nom d'EUGENE inspire, ébranlent déja les murs de Belgrade ; les

assiégés, pour empêcher leur ruine, paroissent sur une colline, &, dans leur fureur, semblent des nuages agités par les vents, prêts à enfanter la tempête. Cent cinquante mille soldats enferment, entr'eux & la place, l'armée impériale deux fois moins forte, & réduisent les assiégeants à la dure condition des assiégés. O fortune incertaine, à quoi exposes-tu nos troupes? O sort terrible, qui menaces d'arrêter le cours des victoires de leur Général, de faire triompher les Barbares, de perdre les Daces, les Pannoniens & leur Capitale! Jadis un petit nombre de Spartiates arrêta toutes les forces de la Perse au passage des Thermopyles; les Consuls Romains se couvrirent de honte dans les gorges Caudines: après de tels exemples, se peut-il qu'EUGENE se laisse entourer? Doit-il risquer la liberté de la Patrie, l'honneur de son Souverain & de la Chrétienté? Ne suffit-il pas à ce Général d'avoir exposé son armée aux revers de la fortune à Zente & à Varadin? Si l'ennemi continue de lancer la foudre, notre perte est certaine, les maladies & la mort nous menacent, un abîme s'ouvre sous nos pas. Tels sont les discours du vulgaire, *vulgus promiscuum*. Le peuple, dans la guerre des Chananéens, se plaignoit ainsi amérement de Dieu & de leur conducteur: *consti-*

tuamus nobis ducem, & revertamur. Arrêtons-nous, Meſſieurs, il n'eſt plus temps de retourner en arriere, ni de changer de Capitaine, l'heure où le nôtre doit ſe mettre en action, n'eſt point venue, laiſſons l'ennemi exhaler ſa furie, qu'il ſe confie en ſa force, qu'il s'embarraſſe dans l'attaque des lignes, bientôt le Ciel nous promet la victoire ; les plus grands projets occupent notre Héros : ce reſtaurateur de la diſcipline militaire eſt tel que Marius, qui, par ſa patience inflexible, mit un frein à l'ardeur de ſes légions, & les expoſa près du Rhône aux inſultes des Barbares, juſqu'au moment propre à venger la liberté du Sénat. Son triomphe ſur tant d'ennemis rendit long-temps la renommée de Rome un plus sûr rempart à l'Italie, que les Alpes qui l'environnent.

Enfin, les Ottomans ſoutenus par l'eſpoir, animés à la vengeance, réſolus de ſauver Belgrade au prix de tout leur ſang, deſcendent des montagnes ; mais contraints par la ſituation du lieu à ne préſenter qu'un front étroit vers nos retranchements, ils ne peuvent profiter de la ſupériorité de leur nombre. Ainſi l'avoit prévu notre grand Général ; l'inſtant propre à la réuſſite de ſes deſſeins eſt arrivé ; un eſſain d'ennemis tombe ſur notre camp, comme jadis ſur Iſraël ;

il met ſon infanterie dans le centre, place à droite & à gauche ſa cavalerie, & la trompette les appelle au combat. Nos guerriers, depuis pluſieurs jours, en proie à la fureur des Barbares, ſont des lions enſanglantés qui rugiſſent & raſſemblent toute leur rage pour vaincre ou mourir; ils ſe jettent ſur l'ennemi; l'eſpace qui les en ſéparoit a déja diſparu; mais bientôt EUGENE les renverſe, les met en fuite, & le jour ſuivant Belgrade ſe vit dégagée des chaînes qui depuis long-temps l'aſſerviſſoient aux infideles. Sans doute, à ce récit, le monde chrétien s'écrie avec Moïſe: leve-toi, leve-toi, ô mon Dieu, diſperſe tes ennemis, acheve de les terraſſer; le premier de tes Miniſtres a remis le fer ſacré dans les mains d'EUGENE, comme autrefois Jérémie le donna aux Machabées, pour punir le ſuperbe Nicanor, prêt à ruiner le temple & l'autel. Si notre Héros, à peine à ſon ſixieme luſtre, court d'un vol ſi rapide aux champs d'honneur, quels furent après, les travaux immenſes qui le menerent à la gloire? J'ai tâché de retracer d'une maniere ſublime ſes plus mémorables entrepriſes; mais comme un voyageur fatigué qui apperçoit de loin des murs & de ſuperbes tours, dont il craint de ne pouvoir approcher; dans les exploits que je raconte, je

vois des faits si brillants, que plus je les examine, plus j'en suis ébloui. Dans mon étonnement, j'arrête mes idées, je les rassemble & cherche des couleurs propres à rendre les prodiges qui me restent à décrire.

L'expérience, Messieurs, jointe à la valeur de mon Prince, faisant perdre à ses rivaux l'espoir de l'imiter, le mit au dessus de l'envie; non seulement il soutint la guerre contre des armées formidables, mais contre la faim, les frimats, les torrents & les rochers. Chacun de ses exploits le rend comparable aux plus grands Capitaines; il eut l'audace d'Annibal au passage des Alpes; à Belgrade, la constance de Fabius; le savoir de Scipion sur la Schelda; l'ardeur de César sur l'Eridan; aux rives du Tibisque, les vertus de Trajan. Tous les lieux où ses armes triompherent, en sont témoins; les fleuves gonflés du sang qu'il fit répandre, portent à la mer ce tribut de ses victoires, la terreur & la mort suivent par-tout ses pas. Quand je contemple ses talents guerriers, mes pensées se confondent, j'ai peine à comprendre qu'un seul homme eût le génie propre à concevoir de si vastes projets, & la force nécessaire pour les exécuter; mais quelle horrible image fixe ici mes regards, glace mes sens, & retient ma voix? Dois-je, avec l'habit

ſacré que je porte, réveiller des idées de haine & de carnage ? Au moment terrible où le ſang de Jeſus-Chriſt arroſe ces autels, comment rappellerois-je à votre ſouvenir un déluge de ſang verſé par les Chrétiens dans ce ſiecle de diſcorde? Eſprits céleſtes, deſtinés à la garde des Empires & des Rois, couvrez d'une éternelle nuit ces champs de carnage & d'horreur, qu'on ne voie plus les fils de la même Egliſe tourner le fer mortel l'un contre l'autre; ôtez de mes yeux ces victoires & ces triomphes; faites-nous déteſter ces lauriers qui déja coûtent aſſez de ſang pour gagner à la foi tout l'Orient infidele; & vous, Miniſtres du Très-Haut, dans ce ſanctuaire arroſé de vos larmes, redites les lamentations de Jérémie, *ô mucro Domini*, ô fer vengeur du Seigneur, *uſquequò non quieſces*, quand feras-tu raſſaſié ? Ce ſang qui inonde les campagnes, eſt le ſang de ton peuple fidele; *ingredere in vaginam tuam, refrigera & ſile*, remets l'épée dans le fourreau, appaiſe-toi, & reſte en ſilence; ſi la terre mérite encore d'éprouver ton courroux, *effunde iram tuam in gentes quæ non te noverunt*, répands ta colere, ô mon Dieu, ſur les ennemis de ton ſaint nom, tourne ſur eux la foudre de tes regards. *Ecce alienigenæ, & Tyrus, & populus Æthiopum.* Voici les nations que tu dois punir; vois les eſpaces

immenſes de l'Aſie & de l'Afrique, où ton nom autrefois connu, devroit reprendre ſon antique ſplendeur; ce ſont là les conquêtes dignes des guerriers chrétiens : Dieu n'a dépoſé ſa force en leurs mains, que pour étendre ſon culte & ſes domaines. *Rogate quæ ad pacem ſunt*, prions & demandons que Dieu nous montre l'aurore de ce jour deſiré, de ce jour où doivent s'unir pour toujours le cœur & les forces des François & des Germains; que CHARLES monte ſur le trône de Byzance dont EUGENE a ébranlé les fondements; qu'aux confins de l'Orient LOUIS s'empare des lieux ſaints qui ont coûté tant de ſang à la Chrétienté; qu'enfin on puiſſe dire, à plus juſte titre que devant Alexandre, à la préſence de CHARLES & de LOUIS, la terre demeure en ſilence.

SECOND POINT.

EUGENE eſt retranché du nombre des vivants, l'œil humain ne le reverra plus; quelle triſte nouvelle! La Germanie en pleurs, les mains tournées vers le Ciel, le redemande à la terre. J'entends la voix gémiſſante de l'Autriche; mille échos plaintifs lui répondent, EUGENE n'eſt plus, *decidit in lectum*, la mort l'a plongé dans

le sommeil éternel ; ô douleur sans consolation, mal inévitable, coup cruel ! Grands du monde, votre soutien est tombé, le foudre de la guerre, la terreur de Byzance, la merveille de nos jours n'est plus : qui défendra nos Provinces ? qui en étendra les limites ? qui y fera naître l'abondance ? qui dirigera l'aigle impérial vers l'Empire de Constantin ? qui accroîtra les lauriers du front de vos Césars ? qui ornera vos temples des dépouilles des Barbares ? J'ose ainsi m'exprimer, grand Prince, quand tu ne m'entends plus, quand tu ne peux plus m'opposer cette austere modestie qui te mit sans cesse en garde contre les charmes de la flatterie, le seul ennemi qu'on t'ait vu redouter ; mais l'avenir célébrera tes vertus, que le présent ne met jamais à leur juste valeur : alors en vain tu voudrois imposer silence à la renommée ; triomphante de l'envie, elle élevera ton nom aux régions où ma voix ne peut atteindre ; alors, en comparant tes exploits aux faits des Grecs & des Romains, la postérité dira : EUGENE surpassa les vainqueurs & de l'Inde & du Gange ; on ne sera plus surpris qu'Alexandre ait mis la voluptueuse Asie sous le joug de la Grece : de cette Grece où la vertu de Thémistocle triompha à Salamine, & la valeur de Miltiade à Marathon ; on dira que la

force des ennemis accroît encor la gloire du Conquérant, & que les vertus les plus difficiles à acquérir, sont les plus sublimes. Quel mérite eurent les Romains à franchir les sables de la Lybie, à passer les Alpes & le Caucase, à traîner à leur char Persée & Jugurtha ? Comparez ces triomphes aux exploits de notre Héros, vous les trouverez d'autant plus merveilleux, que ses adversaires surpassoient ceux des Romains par la discipline militaire & par l'expérience; mais quel est mon projet ? d'approfondir votre douleur, d'exciter vos larmes ? Non, réservez ces tendres expressions du cœur pour un moment moins terrible; quelque grande que soit la perte qui nous afflige, je ne souffrirai point que vous vous assujettissiez à l'usage vulgaire de gémir sur les miseres de l'humanité. Ces marques de foiblesse sont indignes du Héros que nous regrettons. Que nos expressions de douleur prennent le caractere de grandeur convenable à l'importance du sujet. Contemplez sur ces murs des trophées peints par les maîtres de l'art; ils nous rappellent les vertus & la gloire de celui qui les mérita.

A la pâle lumiere de ces flambeaux de deuil, qui nous montre un squelette desséché par la maladie, j'ai peine à reconnoître EUGENE; son épée qui fit trembler l'Europe, demeure sans

foutien ; déja la pompe funebre s'achemine vers le temple. Parmi les dépouilles des vaincus ; vous voyez celles du Vainqueur : fes compagnons d'armes les regardent d'un air confterné ; ils foutiennent, d'une main tremblante, les triftes voiles qui couvrent le cercueil où leur Conducteur repofe. Voici fon cafque & fon bouclier qui n'ont pu le garantir des traits de la mort ; au fon douloureux des trompettes funebres accourt la ville défolée. Le peuple & les grands, l'œil penché vers la terre, fuivent en filence cette funefte cérémonie ; parmi les fanglots & les triftes cantiques, en attendant la réfurrection, les cendres de ce grand Homme, dans un petit efpace de terre, vont être enfevelies. Détournons nos yeux de ce lugubre fpectacle ; il eft temps que je m'éleve avec l'Ange de l'Apocalypfe fur le rocher de Pathmos, d'où il fortit une voix femblable aux mugiffements de l'Océan ; il eft temps que je pénetre jufqu'à la divifion de l'ame & du corps, & que je dife, *afcende hùc, & oftendam tibi quæ oportet fieri poft hæc :* fuis-moi, que je te faffe lire dans l'avenir. *Poft hæc*, après les applaudiffements, les batailles, les conquêtes, *oftendam tibi :* je te montrerai que la gloire terreftre eft le néant de la vanité humaine. Tourne tes regards fur le paffé, confidere Nabu-

chodonoſor, Cyrus, Auguſte, & tant d'autres; ces guerriers que la terre éleva ſi fort au deſſus du reſte des mortels, malgré les titres de vainqueurs & de conquérants qui leur furent prodigués dans leurs triomphes, ne furent que les inſtruments de la juſtice de Dieu; ils tinrent de lui ſeul leur valeur, leur conſtance, leur intrépidité; ſans lui, ils n'étoient que foibleſſe & que péché; ſi leur bras lança la foudre, ce fut pour exécuter ſur la terre les jugements enregiſtrés dans le livre des deſtins, *ut faciant in eis judicium conſcriptum.* Si Nabuchodonoſor enchaîna à ſon char le Roi de Judée, s'il renverſa le trône de Syrie & d'Egypte, depuis long-temps Dieu l'en avoit mis en poſſeſſion, *dedi omnes terras iſtas in manu Nabuchodonoſoris.* Cyrus, pour ſoumettre Babylone, eût en vain aſſéché l'Euphrate, ſi pluſieurs ſiecles avant ſa naiſſance, Dieu ne l'eût appellé guerrier, & ne l'eût inſpiré, *apprehendit dextram* : il le conduiſit de royaume en royaume, de victoire en victoire, rendit ſes ennemis timides, lui ouvrit toutes les portes oppoſées à ſon paſſage. Que ſert à Alexandre d'abandonner ſon trône, de traverſer les fleuves & les monts pour ſubjuguer la Perſe & l'Inde ? Ses rapides conquêtes excitent après lui la haine entre ſes Généraux; ſur la ruine

l'un de l'autre se forment de nouveaux Empires. Comme les flots d'une mer agitée battent tour-à-tour le rivage, les maux se multiplient sur la terre, & les décrets du Ciel s'exécutent. Il fut écrit que César & Auguste ne feroient de tant de Souverainetés qu'un Empire, afin que sous un seul Monarque, & sans qu'il s'en apperçût, l'Evangile, en moins de temps, fût prêché en tous lieux. Vous voyez que le Souverain le plus absolu, joint à toutes les puissances de l'enfer, ne put empêcher les progrès de l'Eglisse naissante. Quand Titus porta contre la sainte Cité ses profanes drapeaux, & ses machines infernales vers le temple, il étoit prédit qu'après huit siecles il seroit détruit; *& post hæc conturbatæ sunt gentes, & inclinata sunt regna.* La rapidité de ces révolutions suffit pour manifester le pouvoir de celui qui fait applanir les montagnes, & élever les plus profonds abîmes.

Après de tels exemples, les hommes qui, sans le secours du Ciel, ne sont que vice & que misere, se feront-ils encore une idole de leur gloire? Se croiront-ils des Dieux sur la terre, parce que le Ciel irrité remet entre leurs mains la foudre pour punir les peuples coupables? Le Dieu qui donne à son gré les sceptres & les couronnes, compte pour si peu la valeur & les

victoires dont se nourrit la vanité humaine, que souvent il favorise ses plus fiers ennemis, ceux mêmes à qui son nom est inconnu. Par cette distribution impénétrable de sa Providence, il veut convaincre les hommes qu'il est une autre gloire & d'autres trésors à chercher que les royaumes de la terre; que subjuguer ses passions, est le plus beau des triomphes. Fameux Romains, maîtres dans l'art de la guerre, dites quel fut l'aiguillon qui vous excita à conquérir l'univers? *Amore laudis & gloriæ, multa magna fecerunt.* Vos entreprises furent & sont encore l'étonnement du genre humain. Mais, ô misere! ô aveuglement! un vain laurier fut tout le prix de vos vertus. *Acceperunt mercedem suam vani vanam.* Quel fut le fruit de tant de travaux? Un tombeau que la vanité des hommes orna de trophées, & que le temps détruit. Quoi! l'honneur d'occuper avec pompe un petit espace des terres immenses que ces conquérants ravagerent, leur fit perdre de vue l'éternelle béatitude & la vraie immortalité! Le prophete Daniel, élevé dans la plus superbe Cour de l'Orient, méprisoit cette gloire terrestre; occupé de l'immensité de Dieu & de l'éternité, il représente les vainqueurs qui désolent l'univers, sous la figure des tigres & des lions. Horrible ressemblance! image affreuse!

Peut-on, ſous cet emblême, dépeindre EUGENE? Non, l'ambition & l'orgueil conduiſirent Alexandre ; mais ces vices qui triompherent des conquérants mêmes, firent de vains efforts pour ſoumettre notre Héros ; avant d'abattre ſes ennemis, il vainquit ces deux tyrans de l'humanité, ſa rare modeſtie illuſtra ſes vertus guerrieres ; il fut cette plante féconde dont le ſeul tronc répandit au loin ſes rameaux bienfaiſants. Voici l'inſtant où un fait déja connu des hommes les plus eſtimables, doit être ſu du vulgaire ; il ſeroit mis en doute, ſi les exploits d'EUGENE ne rendoient tout croyable : comme les tours élevées ont beſoin que des fondements ſolides les défendent contre la tempête ; ainſi, pour réſiſter au torrent des paſſions, les vertus ſublimes doivent avoir de profondes racines. Dès que notre Héros entra dans les ſentiers épineux de la gloire, armé de conſtance, il ferma l'oreille à tous les vices capables d'arrêter ſa courſe ; il domta cette ambition démeſurée qui, réunie à la force des armes, ne connoît plus de frein. Dans les premiers temps qu'il daigna m'honorer de ſon amitié, j'oſai lui demander quelle fut ſa bouſſole dans ſes grandes entrepriſes, & dans ſes actions particulieres ; il me dit : Je ne pris jamais pour guide l'intérêt, l'amour de la louange, ni la

crainte des discours du vulgaire ; paroles qu'on doit graver au frontispice du palais des Rois ; sentence digne de rester éternellement dans votre mémoire. Mais que dis-je ? Plaise au Ciel que je fasse aujourd'hui comprendre aux guerriers & aux hommes d'Etat, qu'ils ont une fausse idée de la grandeur, s'ils s'abandonnent à l'orgueil qu'elle inspire ! Aux mémorables maximes que je vous retrace, notre Prince joignoit encore l'autorité des exemples. Un trône lui fut offert, des amis puissants le pressoient d'y monter ; la circonstance des temps l'y conduisoit ; qui de vous n'eût cédé à cet appas d'ambition ? Qui pouvoit, comme mon Héros, s'arrêter au milieu d'une carriere aussi brillante que rapide ? Lui seul, Messieurs, eut le courage de résister aux charmes de régner ; lui seul étouffa, dès leur naissance, les faux conseils de l'orgueil, qui, en exagérant notre mérite, nous persuade que nous ne sommes plus de la nature des hommes soumis à notre obéissance. De quel œil verroit-on refuser un Empire dans un siecle, où, pour agrandir ses possessions, des flots de sang inondent la terre ? On se souvient, en frémissant, des malheurs que l'ambition a causés aux siecles les plus reculés. La Macédoine ne suffit pas à Alexandre ; aux derniers confins de la terre il cherche d'autres

Royaumes. César, dans sa soif de régner, rompt les faisceaux des Consuls, & le sceptre à la main, voit avec joie du haut du Capitole, expirer la liberté de Rome. EUGENE refuse de faire un pas pour s'emparer d'un trône qui demande son appui. Dans notre temps stérile en vertus, cet exemple nécessaire montre que de fuir la route des honneurs, n'est pas le seul moyen d'étouffer l'orgueil; en triompher au milieu des Cours & des armées, aux lieux où ses attraits sont les plus séduisants, est le comble de la gloire.

Avec quels traits frappants l'Orateur Romain eût décrit les faits héroïques que je publie, lui qui s'opposa avec tant de force aux projets ambitieux de César! Étonné de la modestie d'EUGENE, il eût interrogé, non seulement les Sages de Sparte & d'Athenes, mais les Marius, les Sylla, & tant d'autres dont la soif de régner désola la terre. Il eût fait voir notre Héros mieux couronné par ses vertus, qu'il ne l'eût été par les peuples qui le vouloient pour maître; il l'eût mis au nombre des demi-Dieux par la victoire qu'il remporta sur lui-même. Moi qui, pour le peindre, n'eus point en partage les talents de l'Orateur Romain, je m'en tiens à cette foible esquisse: l'histoire bientôt en achevera le tableau. L'ame noble d'EUGENE se distingua dans le refus

refus qu'il fit de commander aux autres, & plus encore dans l'empire qu'il eut sur ses desirs; au milieu des applaudissements, il ne livra point son cœur comme un vaisseau sans voiles & sans pilote, à la fougue des passions; elles ne dirigerent jamais ses entreprises, l'intérêt de son maître & de son Dieu en fut l'unique motif; son devoir & sa fidélité furent ses guides. Vous savez à quel degré d'estime son nom est parvenu; il eut la confiance de trois Césars, toujours égale, toujours méritée, & ne les servit avec peine que quand le malheur des temps, joint aux fureurs de la guerre, l'obligerent à former des projets contre sa propre famille royale. Admirez sa rare modestie! Comblé des dons de la victoire, il paroissoit ignorer son triomphe. Usant modérément des droits du vainqueur, ne méprisant jamais l'ennemi, il enseigna l'art le plus sûr de le soumettre; ses vertus héroïques eurent tant de renommée, qu'elles servirent d'exemple aux Ottomans dans la capitulation de Témesvar & de Belgrade, que leur loi superstitieuse défendoit de rendre à quelque condition que ce fût.

La longue expérience des affaires apprit à notre Héros combien les apparences sont loin de la vraie justice, & combien il est facile de se tromper dans le choix des plus sages conseils. Sa raison,

telle qu'un phare éclatant, lui découvrit de loin les écueils à éviter, le port à chercher ; & sa prudence fut le gouvernail qui régla sa valeur ; l'une ne peut sans l'autre exécuter de grandes entreprises. Le courage d'Achille, & la sagesse d'Ulysse réunis dans Enée, en firent le modele des Héros.

Tel fut le rare assemblage qui rendit incomparable le grand Homme que nous regrettons ; habile à juger de l'avenir par le présent, il n'abandonna jamais au caprice de la fortune les événements qu'il put prévoir ; sa main traçoit le plan de ses batailles & les mouvements des ennemis, avant que son armée entreprît de les attaquer ; par sa sagacité il pénétroit leurs projets, & sembloit être appellé à leurs conseils. Il visita les lignes de Belgrade, & revint, en disant : Si les Ottomans passent le ravin qui sépare ces vallons, la victoire est à nous. Qu'on ne s'étonne donc plus, si, dans le tumulte des batailles, son front serein comme la cime de l'Olympe, annonçoit la tranquillité de son ame ; l'expérience qui lui faisoit lire dans l'avenir, ne se trouvoit point en défaut dans les mouvements imprévus qui déconcertent le vulgaire. Quoique dans l'habitude de vaincre, pendant deux campagnes, il jugea, comme Fabius, qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat

qu'il temporisât. Conserver ses conquêtes, est souvent aussi utile que d'en entreprendre de nouvelles. Si certains écrivains obscurs eussent bien connu cette vérité, ils n'auroient point publié dans leur histoire fabuleuse, des revers qu'EUGENE n'éprouva jamais. Mais ce n'est point ici le lieu d'embrasser sa défense; sa modestie toujours en garde contre l'adulation, me défend de m'étendre sur ses louanges. Malgré son estime infinie pour les gens de mérite, la difficulté de les trouver, de les bien connoître, & sur-tout de s'en servir à propos, le rendit fort circonspect dans le commerce de la vie civile. A la ville, à la cour, à l'armée, son front toujours serein ne montra jamais que la vicissitude des événements pût altérer la tranquillité de son ame. Vous savez que la raison a peine à résister aux premieres impressions de la nature; ainsi l'égalité parfaite de son humeur lui fut une qualité acquise & non naturelle; il eut soin de se montrer toujours dans les mêmes sentiments. Mais sachant que ses idées passoient pour des oracles, souvent sa discrétion les cachoit. La bonne ni la mauvaise fortune n'eurent jamais le pouvoir de lui faire rompre le silence qu'il s'imposoit dans les grands événements. Occupé de ses projets, il s'embarrassoit peu de ce qu'on en pensoit, & ne perdoit point

en discours le temps d'agir ; ses exploits & la voix du peuple parloient assez en sa faveur. S'il eût raisonné sur la paix & sur la guerre, il ne pouvoit en discourir long-temps sans se donner pour exemple, en se vantant lui-même : vice qu'il abhorroit, comme le poison de toutes les vertus. Les trésors eurent pour lui peu d'éclat ; il s'en servit pour soutenir sa dignité, & ne voulut jamais les devoir à l'injustice ni au faux prétexte des droits de la guerre, dont souvent l'avarice s'autorise : plus curieux d'acquérir l'affection des peuples, que d'en recevoir le tribut, d'une main il cueilloit des lauriers, de l'autre il sauvoit les vaincus des rapines du soldat avide ; moyen sûr, quoique peu pratiqué, de faire aimer la puissance du vainqueur, & de mettre sa conscience à l'abri du reproche. EUGENE prit des villes ; mais soigneux d'en faire conserver les édifices, les tableaux & les bibliotheques, il préféra toujours les trésors du génie à toutes les richesses d'Attale. Ce goût pour les Lettres, qui illustre encore son nom, fameux par mille exploits, donne une grande idée de sa vaste intelligence. Ses livres nombreux, enchassés comme des pierres précieuses sur les murs les plus brillants de son palais, en faisoient le principal ornement. Aux lieux où d'autres étalent les

trophées de leurs victoires, ce Prince éleva un Temple aux Muses.

L'Egypte ne fut pas plus célebre par ses pyramides, que par la bibliotheque de Ptolomée; celle du Mont Palatin honora autant Rome que ses arcs de triomphe; la premiere fut confiée à Démétrius, la seconde à Verrius & à d'autres savants, dont la célébrité donna un nouveau lustre aux volumes qui leur furent confiés; l'autorité des Monarques à qui ils appartinrent, les rendoit encore plus recommandables. Mais on s'étonne qu'un particulier, occupé des affaires épineuses de la politique & des vastes projets de la guerre, se dérobât à des soins si actifs, pour s'appliquer aux lettres amies du repos; un génie capable d'allier deux objets si différents, accroît sans doute votre admiration. Je vous surprendrois davantage, si je vous détaillois les soins immenses de notre Héros, pour recueillir les écrits que la renommée immortalise. Son riche cabinet d'histoire naturelle vous fera juger de ses connoissances dans un genre d'étude; où l'œil le plus incrédule reconnoît la main toute-puissante du Créateur.

Quand quelques-unes des raretés des terres étrangeres manquoient à EUGENE, il en achetoit à grand prix les desseins. Il n'est point d'élément dont il n'eut les productions; oiseaux,

poiſſons, fruits, tout ſe trouvoit dans la collection immenſe qu'il poſſédoit.

Pour l'honneur des ſavants qui cherchent aux pays les plus reculés, des monuments dignes d'être enregiſtrés dans les faſtes de l'érudition, je dois vous dire l'utilité que notre Prince en tira; à force de ſoins & de dépenſe, il découvrit la fameuſe carte qui, après deux ſiecles, porte encore le nom de Peutinger, qui la tira des ténebres où elle étoit enſevelie. Un tel monument ne pouvoit avoir un plus digne poſſeſſeur. Par là, les routes militaires des anciens conducteurs d'armées lui furent connues; il ſuivoit les Romains dans leurs marches & contre-marches, leurs pénibles voyages l'étonnoient toujours. Voyez, me diſoit-il un jour dans un enthouſiaſme militaire; voyez, du ſein de l'Adriatique, juſqu'aux mers de Lygurie, cette chaîne immenſe de rochers qui ſervent de murs à l'Italie; leur cime inacceſſible s'oppoſe en vain au paſſage des légions Romaines, les flots écumeux du Rhône ne purent arrêter Céſar; avant de combattre les Gaulois, il eut à vaincre les monts & les torrents qui en défendent l'approche; ſon ardeur & ſes ſoldats domterent ces obſtacles; tel qu'un fleuve impétueux renverſe tout ce qui arrête ſa courſe, il détruit les fortereſſes, & traverſe en vainqueur

les Provinces ennemies : ainsi s'exprimoit EUGENE. Il admiroit encore, qu'aux lieux où l'Ister est le plus rapide, Trajan bâtit un pont qui le mit en pouvoir de subjuguer les Daces, & d'enrichir le trésor de Rome du patrimoine de Décébale. O rare modestie de mon Prince ! en racontant tant d'actions mémorables ; il oublioit ses exploits ; s'il les eût comparés à ceux du Héros Romain ; les siens auroient sans doute eu l'avantage. César, en passant dans la Gaule ; ne trouva point les difficultés qu'EUGENE rencontra pour entrer en Italie. Choisi de Dieu pour châtier l'Europe dans le commencement de son siecle ; il força les principales gorges des Alpes ; on en voit parmi vous qui ; dans nos vallées tortueuses & nos monts inaccessibles ; ont suivi ce Prince : quelle surprise glaça vos sens, quand impatient de paroître sur l'Adige ; il usa de l'art que l'architecte de Syracuse donna à Marcellus ! Par son ordre, son artillerie suspendue avec des cordes, est transportée par les airs, ses chariots démontés passent de rochers en rochers dans la plaine. Oui, sa constance infatigable suivit, sur la carte des armées Romaines, les chemins qu'elles prirent pour subjuguer la Mœsie & la Dace. Je satisferois votre penchant & le mien, si, pour admirer plus en détail tant d'exploits, je vous

S iv

reconduisois dans ces lieux pleins de sang & de carnage, nous aurions mille traits à ajouter à ma description ; mais pour ménager le temps que vous m'accordez, quand j'omets beaucoup de faits dignes de votre souvenir, m'est-il permis de vous parler du vaste recueil de desseins gravés que le Prince rassembla ? Cet art nouveau qui, sans le mêlange des couleurs, rend les tableaux des plus habiles Peintres, & les chefs-d'œuvres des Sculpteurs : cet art merveilleux qui eût sauvé de l'oubli les chefs-d'œuvres d'Apelles & de Phidias, en les multipliant comme ceux d'Homere & de Thucydide, eût encore illustré la Grece : combien l'Europe doit envier la gloire de l'Italie, dont le génie fécond trouva l'invention que je décris ! Si ma patrie perdit l'empire du monde, elle conserva du moins celui des sciences & des arts ; notre Prince qui les protégeoit & les aimoit, sans en faire une étude nuisible à ses grandes occupations, s'en servoit, dans ses loisirs, pour nourrir son imagination pénétrante & lumineuse. Il recueillit les ouvrages des plus grands Maîtres en peinture, sculpture & gravure ; dans le temps même qu'ils fleurissoient, il les recevoit comme ses amis, & excitoit entr'eux le desir de mériter son suffrage. Non, mon attachement pour ses vertus ne me fait point exagérer la beauté des

ouvrages de l'art que son goût exquis rassembla, le nom de leurs auteurs suffit pour prouver ce que j'avance. Raphaël, que jadis Athenes eût envié à ma patrie, trouva le célebre burin de Marc Antoine pour multiplier les miracles de son pinceau; par les soins d'EUGENE, la main d'un si excellent Graveur ne resta jamais oisive; il voulut (si les successeurs de ce Zeuxis perdoient l'espoir d'imiter ses couleurs) que du moins la gravure rendît l'élégance de sa composition; son imitateur, qu'il guida lui-même dans un chemin si difficile, en termina heureusement l'entreprise. Quelqu'un de vous est-il curieux d'admirer les desseins de ce grand Maître? Ils se trouvent réunis dans les cabinets du Prince que la mort nous enleve: ce Mécene des artistes sembloit le seul héritier de leurs ouvrages; il eût voulu les préserver de l'oubli, de l'ignorance & de la barbarie; on les voit sur ses murs, arrangés avec le même ordre qu'ils garderent en paroissant au jour, & souvent imités avec une expression plus vive & plus conforme à l'histoire. Puis-je trop louer ce trésor des beaux arts, digne de servir de matiere à l'heureux génie qui voudroit en écrire les annales?

Le plus grand avantage du siecle qui suit celui où brillerent tant de talents, eût été que

Raphaël eût fait le portrait d'EUGENE, & que Michel-Ange l'eût gravé. Mais s'il n'eut pas, comme Alexandre, un Apelles pour le peindre, un Lysippe pour le sculpter, un honneur plus rare lui est préparé par votre auguste Monarque, qui (malgré ses soins pour la félicité de son peuple, & la tranquillité de son vaste Empire) conserve l'amour des lettres & des beaux arts, en place les chefs-d'œuvres au milieu de son palais, & compte y renfermer les volumes immenses que mon Prince rassembla. Puisse ce monument conserver à jamais dans la mémoire des savants, le rare & sublime génie d'un Général, dont la réputation surpassera en ce genre celle d'un de ses plus illustres ancêtres, je veux dire Ferdinand premier, qui, non content d'ajouter de nouvelles Provinces à son Empire, l'enrichit encore des dépouilles littéraires de l'Orient, recueillies avec des peines incroyables par le fameux Busbeck.

EUGENE s'appliqua sur-tout à l'étude de l'histoire & des Poëtes, & contemploit toujours avec un nouveau plaisir les portraits des hommes distingués dans les lettres & dans les armes; mais il ne permit jamais qu'on écrivît ses actions mémorables. Si le récit qu'on en eût fait, eût cédé par le style aux écrits des anciens, il les eût surpassés par la matiere. Notre Héros nourri

de leurs plus célebres ſentences, ſouvent en me les récitant, m'a donné lieu d'admirer ſon jugement, & m'a fait penſer que depuis le temps d'Auguſte, les réflexions des meilleurs Poëtes Latins ne furent jamais dans la bouche d'un plus grand Capitaine. Mais juſqu'ici je ne vous l'ai peint que dans ſes triomphes militaires : je crains de m'être trop étendu ſur ces honneurs mondains ; montrons plutôt EUGENE ambitieux de la gloire céleſte, attentif à pratiquer toutes les vertus qui y conduiſent.

Quelque brillante que je me repréſente cette ſcene de la vie mortelle, cette apparence de grandeur dont la vanité ſe nourrit, je dis ſouvent en moi-même : Qui pourra, ô mon Dieu ! ſortir ſans naufrage de ces flots menaçants ? Par quelle voie arriver au port de tes tabernacles éternels ? L'ignorance ténébreuſe de notre enfance, obſcurcie par notre malice, nous mene, par des ſentiers dangereux, à mille précipices ; un cœur ſans tache, éclairé de la lumiere divine, peut ſeul les éviter. Quel eſt l'homme, ô mon Dieu ! dont l'ame pure puiſſe ſoutenir la pénétration de tes regards, qui font trembler les Anges, & pâlir les étoiles ? Mais dans tes Royaumes heureux, où habitent la charité & la paix, tu recevras peut-être celui qui aima l'innocence, & que l'or ne

put corrompre, *& munera super innocentem non accepit.* Monstre infame de l'intérêt, pere de tous les vices, rentre dans l'abîme dont tu sortis pour perdre notre Prince; tu cherchas en vain à le corrompre; il savoit que nos vastes desirs portés au vice, & nourris par les dons, accroissent sans cesse notre avarice, & que la combattre, est le seul moyen de parvenir au Royaume céleste, que ni l'art ni la fraude ne peuvent acquérir, *qui non egit dolum in linguâ suâ.* La bouche d'EUGENE, toujours d'accord avec son cœur, ne connut point la dissimulation, & rigide observateur de cette maxime, il ignora l'usage perfide de changer de front suivant les circonstances: cette franchise, à la vérité, laissoit voir à son ami la sincérité de son ame, mais son ennemi (s'il en eut) n'y vit jamais d'altération. En sortant du champ de bataille, il perdoit le dessein de nuire, *nec fecit proximo malum.* Loin de se faire un plaisir barbare du mal d'autrui, il se plut à soulager les malheureux. Les témoins de sa générosité m'ont été connus dans ses derniers momens; alors les pauvres familles désolées entourerent son palais, dont l'entrée, jusqu'à cet instant, leur fut sévérement interdite. Il vouloit qu'on ignorât ses bienfaits; mais aujourd'hui les indigents qui les éprouvoient, font retentir les

cirs de leurs plaintes; je les vois arroser de leurs larmes les cendres de leur Pere généreux; j'entends leur voix ingénue qui s'écrie vers les Cieux: Voici cet homme, ô mon Dieu! qui, dans ce monde pervers, ouvrit ses entrailles à la compassion; c'est lui qui appaisa la faim gémissante de nos veuves & de nos orphelins; tu as promis le Ciel à qui, pour ton saint nom, arroseroit d'une goutte d'eau nos levres arides; celui qui soulagea notre misere, n'espérera point en vain, ta bonté le placera dans la félicité éternelle. *Beatus qui intelligit super egenum & pauperem.* Voici la derniere heure, voici le jour terrible où tu dois juger notre Héros; il va comparoître devant toi, dépouillé de ses trophées, & sans armes; quel bras le défendra de ta colere? *In die malâ*, voici le jour de ta justice éternelle; mais c'est aussi celui de ta clémence infinie, tu promis de le sauver. *Liberavit eum.* Dieu tout-puissant, si la voix du pauvre a la force de s'élever jusqu'à toi, par cet amour sans bornes qui t'a conduit à prendre la figure humaine, ne permets pas à ta main qui nous forma à ton image, d'abandonner EUGENE aux fureurs de l'ennemi infernal. Nous espérons que ces vœux gémissants du pauvre toucheront le Créateur. A quoi serviroit à notre Héros une renommée portée d'un

pole à l'autre, si le souverain Juge de nos actions lui refusoit la couronne éternelle ? Quelle gloire tireroit-il des lauriers cueillis sur la terre, s'ils étoient honteusement flétris dans le Ciel ? Si vainqueur des persécuteurs du nom chrétien, il devenoit la proie de notre plus mortel ennemi ? Que dis-je ! la crainte de sa perte doit-elle affoiblir nos espérances ? Ses vertus ont déjà pris sa défense auprès de son Juge incorruptible : Dieu sait qu'il échappa aux embûches de l'ambition & de la louange ; sa modestie donna un frein à son orgueil frappé de tant de victoires ; sa probité incomparable ne connut point l'avarice ; sa libéralité excita l'indigent à fléchir le Ciel en sa faveur. Mais il est temps que je me tourne vers vous, Grands du monde qui m'écoutez, il est temps de vous faire observer, autant que mes foibles talents me le permettent, l'abus que les hommes font de la flatterie ; ce charme trompeur qu'ils donnent & reçoivent tour-à-tour, en voilant à leurs yeux leurs vices, les conduit au précipice.

Puisse l'exemple de celui que nous pleurons, mettre un frein à la vanité de vos desirs ! la mort des hommes vulgaires ne vous frappe pas assez pour vous tirer de l'assoupissement où l'ambition vous plonge ; mais considérez le

néant des grandeurs terrestres dans l'anéantissement du Héros de notre siecle ; il en est peu qui puissent arriver à sa gloire, mais tous le suivront au tombeau ; son rang, son pouvoir, ses exploits, ni les regrets d'un peuple immense, n'ont pu différer d'un moment le terme de ses jours. Dieu, dont la voix fait trembler le ciel & la terre, l'appelle ; l'heure fatale est venue. Qui de vous ne frémiroit à cette sentence irrévocable ? Grands du monde, tels que vous soyez, l'espace de vos jours est fini. Voici l'instant où il faut paroître devant votre Juge : prendrez-vous alors pour bouclier la superbe erreur de ces hommes qui font gloire de mépriser les oracles divins, & dont l'ignorante incrédulité passe pour supériorité de génie, comme si le tumulte des passions pouvoit régler l'ame, & l'ivresse des sens éclairer l'entendement ? O homme, incompréhensible en tes desirs, dans quel labyrinthe tes folles pensées t'égarent ! quel éclat trompeur te conduit à ta perte ! avec quel effroi verras-tu subitement disparoître les fragiles objets qui t'enchantent ! la mort t'arrêtera dans ta course ; le bras des Rois ne peut l'arrêter, le pauvre l'aura pour ressource. Le jour du jugement verra renaître entre les humains l'antique égalité que l'injustice

leur a ôtée, dans ce jour de lumiere où tout sera connu. Grands du monde, vous verrez alors que tout ce qui nous éloigne de la loi de Dieu & de la justice, n'est qu'illusion, que misere & que vanité.



VERS

VERS

A MADAME DU BOCCAGE,

SUR SA TRADUCTION

De l'Oraiſon funebre du Prince Eugene, par ſon Éminence le Cardinal PASSIONEI.

NOn, vous ne dégénérez pas,
Vous, d'Apollon Fille immortelle,
Dans cette carrière nouvelle
La gloire marche ſur vos pas.
Votre plume toujours fertile,
Répandant les graces du ſtyle,
Traduit un FAMEUX CARDINAL;
L'éloquence de ce grand Homme,
Dont les talents ont ſervi Rome,
Conſerve un air original.
Ainſi va triompher EUGENE.
Juſques dans la nuit du tombeau,
Il reçoit un éclat nouveau
Des fleurs qu'y jette Melpomene.

L'univers ſon admirateur
Trouve, pour honorer ſa cendre,
Un Saci * dans le Traducteur,
Un Ciceron dans l'Orateur,
Dans le Héros, un Alexandre.

* Traducteur célebre du Panégyrique de Pline.



LA
CONGIURA
DI
VALSTEIN,
TRADOTTA
DAL FRANCESE IN ITALIANO.





AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur, pour s'exercer à Rome dans la Langue du Pays, s'amuſa à mettre en Italien la Conjuration de Walſtein, qu'on fit imprimer après ſon départ. Nous croyons que les amateurs de cette Langue, ſi propre aux traductions, verront avec plaiſir qu'une Muſe Françoiſe faſſe connoître aux Ultramontains un morceau d'Hiſtoire eſtimé en France au point de faire regretter qu'il ne ſoit point fini.





A MADAMA
DI
BOCCAGE.

LA storia della Congiura di Valstein, che intraprese a scrivere il Sig. Sarasin, uno de più chiari Letterati di Francia, quanto abbondante e ricca era di materia, altrettanto famosa sarebbe riuscita per la bellezza del lavoro dell' Autore, se la ordinaria disgrazia delle cose del Mondo, la qual non permette, che ve ne sia mai alcuna perfetta, gli avesse conceduto il tempo di terminare un' Opera cotanto eccellente.

Voi però, Madama, avete dato alla medesima un nuovo pregio in luogo di quello, che le manca dalla Natura, colla traduzione, che ne avete stesa nel nostro linguaggio Italiano, la qual non potrà non essere sommamente gradita da tutti quelli, che in leggendola ammireranno il prodigioso profitto, che in pochi mesi del vostro soggiorno in Italia faceste nell' impararlo, & che conoscono il vostro gran genio alle lettere, la penetrazione del vostro intendimento, la nobiltà, e candidezza del vostro tratto, e la quantità delle cognizioni, che possedete. Queste rare qualità, che vi fecero rispettare in Roma per uno de' principali ornamenti del secolo, e per la gloria maggiore del vostro sesso, hanno eccitato nell' animo mio un vivo desiderio di far conoscere al Pubblico l'alta, e giustissima stima, che io fo della insigne Persona vostra, colla stampa, che vengo ad offerirvi, di questa vostra medesima traduzione. Io veggo bene, che in ciò fare, non vi presento se non

quello, ch' è vostro; ma vi appagherete benignamente, che io almeno vi renda quell' onore, che posso, in attestato della vera servitù mia, e dell' ossequio distintissimo, con cui mi rassegno.

Umiliss. ed ossequiosiss. Servitore
GIACINTO SPERANZA,
Segretario dell' Eminentissimo
Signor Cardinal Passionei.



LA
CONGIURA
DI
VALSTEIN.

NOn v' è dubbio che la coſpirazione di Valſtein non ſia ſtata una delle più famoſe impreſe degli ultimi ſecoli; e che le perſone, le quali ſi dilettano nel ſentir raccontare le grandi azioni, e che vogliono profittare degli errori, e delle virtù degli uomini celebri, non riguardino una tal iſtoria come aſſai neceſſaria, ed infinitamente gradita. Queſta è la ragione, che ha indotte molte perſone erudite a laſciarcene diverſe relazioni, che ſtimerei perfette, ſe non foſſero parziali; ma nel loro libro ſi ſcorge per

anco l' animoſità dei partiti contrari, nelli quali la maggior parte degli autori ſi ſono trovati impegnati, e le invettive, e le adulazioni vi hanno uſurpato in luogo della verità. Alcuni hanno accuſato l' Imperatore di crudeltà; molti hanno lodato la ſua prudenza, e la ſua giuſtizia; queſti hanno parlato di Valſtein come d'un moſtro, altri come d' un eroe; mentre il diſprezzo che ſi ſuol fare di quelli che ſono già morti, i favori della Corte di Vienna, l' odio della Caſa d'Auſtria, e il diſegno di piacere o di nuocere hanno levata loro la libertà di parlare. Ecco la ragione, che, non eſſendo io prevenuto da ſimili riguardi, e trovandomi egualmente ſciolto dal timore, e da qualunque ſperanza, non farò niente contro la modeſtia, ſcrivendo dopo tanti dotti iſtorici queſta coſpirazione ſecondo la verità, quanto più mi ſarà poſſibile. Ma biſogna primieramente parlar de' conſtumi, e della potenza di queſt' uomo.

Alberto Valſtein aveva lo ſpirito grande, ed animoſo, ma inquieto, e nemico del riposo: il corpo vigoroſo, ed alto, la figura più maeſtoſa, che piacevole. Fu naturalmente ſobrio: non dormiva quaſi niente, lavorava ſempre, ſoſteneva facilmente il freddo, & la fame: fuggiva le morbidezze, e ſuperava le incomo-

dità della podagra, e della vecchiezza per mezzo della temperanza, e per l' esercizio. Parlava poco, pensava molto, scrivendo da se medesimo in tutti li suoi affari: corraggioso, e prudente in quelli della guerra, ammirabile per sollevare, e far sussistere un' armata, rigido per la disciplina militare, prodigo per ricompensarla con tutta distinzione: sempre intrepido nelle disgrazie, compito quando conveniva; per altro orgoglioso, e fiero: ambizioso senza misura, emulatore della gloria altrui, geloso della sua propria: implacabile nell' odio, crudele nella vendetta, pronto ad accendersi, amico della magnificenza, dell' ostentazione, e della novità. Stravagante in apparenza, ma non facendo niente senza disegno premeditato; e benchè sotto pretesto del bene pubblico, pure tutto il suo operare tendeva all' accrescimento di sue fortune; disprezzando la religione, che faceva servire alla politica; artifizioso al maggior segno, e principalmente mosttandosi disinteressato; per altro perspicace, ed illuminatissimo nei disegni degli altri, capacissimo per condurre i suoi, specialmente destro a nasconderli, e tanto più impenetrabile, che mostrava in pubblico il candore, e la schiettezza; finalmente biasimava negli altri la simulazione, della quale faceva

uſo in tutte le coſe. Queſto uomo avendo ſtudiato accuratamente le maſſime, e la condotta di quelli, che da una condizione privata erano pervenuti alla Sovranità, non ebbe mai ſe non ſe idee vaſte, e ſperanze troppo alte; diſprezzando quelli che ſi contentavano della mediocrità. In qualunque ſtato, che la fortuna l' aveſſe collocato, pensò ſempre ad accreſcerlo.

Pervenuto finalmente ad una tale grandezza, che gli reſtava la ſola corona da poter deſiderare, ebbe il coraggio di penſare ad uſurpare quella di Boemia all' Imperatore. Benchè ſapeſſe che queſto diſegno era pericoloſo e crudele, pure diſprezzò il pericolo, che aveva ſempre ſuperato, e riguardò tutte le azioni come oneſte, quando tendevano all' acquiſto d' un regno. E' vero, che l' ambizione, e la ſituazione degli affari rappreſentandogli la ſua impreſa giuſta, e facile, lo ſtimolarono ad eſeguirla. Ma prima di principiarne il racconto, biſogna deſcrivere la ſua vita fino al tempo della ſua ribellione, per eſſer così meglio informati delle ragioni, che l' obbligarono a ribellarſi, e de' mezzi, di cui egli ſi servì per riuſcirvi.

Quelli che hanno detto, che la naſcita di Valſtein foſſe obſcura, ſi ſono ingannati o per motivo d' ignoranza, o per malizia. Il ſuo

padre era Barone de' confini di Boemia, cioè a dire uno de' più gran Signori del regno, dove non si trovano nè duchi, nè marchesi, nè conti. I baroni sono tanto gelosi della loro dignità, che quando un duca forestiere voglia farsi naturalizzare, l' obbligano a lasciare il suo proprio titolo, ed a contentarsi del loro; anzi siccome misurano la grandezza delle Case dall' antichità loro, perciò alcuni autori hanno annoverata quella di Valstein fra le primarie, benchè non fosse una delle più ricche. Il suo padre l' educò nella religione protestante, la quale professava tuttavia, e volle, che imparasse le belle lettere; ma lo spirito suo ardente, non essendo proprio al riposo delle Muse, fu cacciato dalla scuola, perchè in vecce di studiare s' occupava a far partiti contro i suoi compagni, ed a sollevarli contro l' obbedienza, e la disciplina, tanto il naturale ha forza in questa età, nella quale egli non è sopito dalla dissimulazione, nè corretto dalla prudenza. Questa cosa obbligò i suoi parenti di metterlo alla Corte più presto di quel che desideravano, e di darlo per paggio al marchese di Burgau, figliuolo dell' arciduca Ferdinando d' Inspruk.

Essendo in questa condizione, cadde da una finestra altissima, sulla quale dormiva, senza

farsi nessuna ferita. Questo gli fece pensare di farsi cattolico, riflettendo, che dopo questo felice accidente, foss' egli destinato a qualche cosa di considerabile. Lasciò pertanto d' esser paggio per viaggiare, e rendersi degno di quel che il destino pareva promettergli. Vide la Germania, l' Inghilterra, la Francia: si accomodò a i costumi, e vestimenti di quei paesi: studiò la loro situazione, le loro leggi, le loro forze, e prese da ciascheduno quel che credè megliore, e finalmente si fermò à Padova. Avendo curiosamente visitato il resto dell' Italia, allora si pentì d' aver trascurato le belle lettere assolutamente necessarie per un grand' uomo. Si rendette capace delle arti, se non si rendè dotto; ma s' applicò particolarmente alla politica, ed all' astrologia, studi convenevoli al suo genio, ed a suoi disegni, amando infinitamente quelle massime aborrite in pubblico da quelli, che le praticano in particolare, e figurandosi di vedere negli astri una grandezza smisurata di fortune, a cui sperava di giungere, benchè la ragione ne l' allontanasse di molto.

Ritornò a casa sua con lo spirito pieno di vaste pretensioni, e conoscendo, che, scarso di beni di fortuna, non avrebbe potuto intraprendere alcuna di quelle cose, che s' era immaginate

per arricchirsi, vole accasarsi con una vedova ricchissima, e d' una casa illustre. Si adoperò tanto per guadagnarla con i suoi, artifizi, ch' ella lo antepose a molti Signori che la domandavano; e dopo il suo matrimonio, ella ne fu tanto innamorata e gelosa, che poco mancò, che non l' uccidesse dandoli una di quelle bibite amatorie, che turbano lo spirito in vece di guadagnarlo, e fanno infinito danno a coloro, che ne soffrono la violenza: veleni tanto più inevitabili, e perniciosi, quanto sogliono esser considerati da quelli, che li danno, come veri contrassegni di puro affetto. Non era ancora ben guarito dal male cagionatogli da tal veleno, quando questa sua moglie, morta senza figliuoli, istituendolo suo erede, lo lasciò padrone d' un grand peculio.

La guerra fra l' arciduca Ferdinando, ed i Veneziani poco tempo dopo s'era principiata nel Friuli. Si approfittò di questa occasione, che aveva sempre desiderata come molto necessaria (essendo di parere, che per gli uomini valorosi la strada delle armi fosse la più sicura e la più breve per ingrandirsi; e che all' incontro la pace poteva arricchir molte persone, ma inalzarne pochissime) e arrolò a sue spese trecento cavalieri ben fatti, e venne ad offrire il suo

servizio, e la sua truppa all' Arciduca per l' assedio di Grandisque dove per mezzo della sua liberalità in tener tavola per gli officiali, ed in soccorrere i soldati nelle loro necessità, per la sua condotta nella guerra, che gli fu bene spesso propizia, e sempre straordinaria, facendo azioni segnalatissime, lodando gli altri, parlando poco di se stesso, essendo vigilante, ed accurato, mantenendo le sue truppe nell' abbondança, quando l' armata soffriva una gran penuria, acquistò la riputazione d' un uomo, che tra molte buone qualità ne aveva anche di quelle assai particolari, e coll' amicizia di Ferdinandi si buscò la carica di Colonello delle milizie di Moravia.

Essendosi in appresso suscitati grandissimi tumulti nella Boemia, ed i grandi di questo regno avendo cospirato contro l' Imperatore, Valstein restò fedele, benchè i congiurati lo stimolassero a prendere il loro partito, offerendogli i primi impieghi, e la speranza delle ricompense militari; ma non pretendendo meno dell' Imperio, antepose anche il sicuro, e l' onesto alle cose dubbiose, e tumultuarie. Dopo aver cercato in vano di reprimere la sedizione di Praga, vedendo, che non poteva mantenere le truppe di Moravia nell' obbedienza, e che i suoi compatriotti avevano con-

fiscati i suoi beni, prese quel che potette del danaro pubblico, e si ritirò in Vienna, dove fu però obbligato di restituirlo, restandogli solamente dodici mila scudi, che aveva nascosi, co' quali mise in piedi mille corazze.

Non debbo ommettere una particolarità, che trovo scritta, e che denota bene la cura particolare, che la fortuna prendevasi di questo uomo; cioè, che nel principio di questi tumulti, prima che i sediziosi avessero intrapresa la guerra, i principali di questo partito, essendo entrati fin nel gabinetto di Ferdinando, gli parlarono con tanta insolenza, che il conte della Torre, uno di essi, mettendo la mano sulla sua spada, ardì dire, ch' ella sodisfarebbe alle loro richieste, se non fossero in altra maniera sodisfatte. Nel terrore, e la sorpresa di Ferdinando giunse a caso Valstein con intenzione di mostrargli una truppa sceltissima, che aveva messa in piedi, la qual cosa obbligò questi uomini arditi (che si crederono perduti, e traditi) a gettarsi ai piedi di questo principe, dal quale Valstein fu sempre guardato di buon occhio fin all' ultimo tempo del suo tradimento.

Finalmente le cose grandi, che fece in tutto lo spazio di questa guerra con la sconfitta di sei mila Ungheri, e di quindici cornette di

cavalleria, procurandogli un' estrema gloria, ed invidia (la quale per l' ordinario non può andar separata dall' altra) il principe de Liestein, deputato per giudicare i ribelli di Boemia, e per governare questo regno ripreso dal Palatino, l' accusò a Vienna. Ma egli che conoscèva perfettamente di qual natura fosse la Corte, dove l' assenza è criminale, quando non sia difesa, e dove si trova facilmente la sua sicurreza, quando si ha di che comprarla; ritornò à Vienna con sessanta mila scudi. Ivi non solo fece lodare la sua innocenza, ma anche acquistò dalla sua persone di autorità per sostenere, e proteggere li suoi interessi. L' artifizio, ed il danaro gli guadagnarono anche molti ministri. Si accasò con una figliuola di Carlo d' Arrach, principal consigliere, e favorito di Ferdinando; dipiù per il credito di suo suocero, ed il soccorso de' tesori, che dava all' Imperatore nelle sue urgenti necessità, ottenne oltre le sue corazze, due reggimenti d'infanteria, e si fece provvedere della carica di sergente maggiore. Le vittorie di questo partito, e la debolezza de' ribelli avendo in apparenza sopita la guerra, Valstein, che prevedeva gli avvenimenti, e che conosceva la ribellione esser piuttosto coperta, ch' estinta, e per conseguenza, che le alleanze, che si facevano

da tutta l' Europa contra la Casa d' Austria potrebbero sorprenderla all' improviso; intraprese una cosa tanto più memorabile, quanto assai straordinaria, e la cui esecuzione pareva impossibile per una persona privata, che non aveva altro credito tra la gente di guerra, se non quello, che le sue buone qualità gli avevano acquistato, Ebbe l' audacia d' offerire all' Imperatore un' armata da formarsi a sue spese di trenta mila uomini colla condizione; che ne fosse egli il generale. Colla sua industria, per mezzo de' suoi amici, e d' suoi beni venne a fine di metterla in piedi in pochissimo tempo, di modo che succedendo alla carica del Marchese di Montenegro, il quale ne fu deposto, per avere poco felicemente servito l' Imperatore in Transilvania, dovette solamente questa dignità alla sua ambizione, ed alla sua propria virtù. In questo eminente impiego ebbe occasione di accrescer molto la sua gloria. Sottomise la città d' Albestrat, soggiogò Hall, e la sua diogesi, devastò il paese di Magdeburgo, entrò in quello d' Analt; fortificò Desso, sconfisse Mansfeld con quattro mila Olandesi agguerriti, che erano le principali forze dell' armata Danese; dopo, avendo preso anche Zerbst, e vedendo che Mansfeld, e Weimar con le loro truppe andavano per la Slesia

verſo l' Ungheria per ivi ſollevare i congiurati, ed unirſi a Gabbrielo Betleem, inſeguì Betleem, e Mansfeld giungendoli all' aſſedio di Novograde, e li vinſe. Sconfiſſe i Giannizzeri venuti al ſoccorſo della Tranſilvania, e miſe fuori della Germania Mansfeld, che n' era ſtato il terrore da tanti anni: ritornando poi in Sleſia, dove era morto Weimar, coſtrinſe la metà delle ſue truppe a renderſi: ſoggiogò il reſto, le preſe tutte le piazze, che ſi erano ribellate. Pacificate ch' ebbe le provincie ereditarie, portò contro il Re di Danimarca la ſua armata vittorioſa unitamente con quella di Tilly. Colle ſue grandi forze ſconfiſſe il Marcheſe d' Urlach, ſoggiogò l' arciveſcovo di Brema, e d' Olſazia: aggiunſe alle ſue truppe le reclute, che Carlo di Lawembourg faceva pe' ſuoi nemici: s' impadronì di tutti gli Stati, che ſono compreſi fra l'Oceano, il mar Baltico, e l' Elba, e laſciò ſolamente al Re di Danimarca Gluekſtade, e quell' angolo di terra, ch' è ſeparato dal reſto del ſuo regno. Benchè queſto Re voleſſe nuovamente tentare la ſua ſorte, queſta mai gli ſi moſtrò propizia. Valſtein lo cacciò dalla Pomerania, dove aveva fatto molti progreſſi, e l' obbligò a riſalir nelle ſue navi, dove forſe non avrebbe trovato verun aſilo, ſe Valſtein aveſſe avuto forze marittime. Inſomma da queſto tempo fin' alla

pace di Lubec, il Danese non intraprese più niente; e si contentò di soccorrere per mare quelli di Stralsund, che soli avevano potuto trattenere il torrente delle armi Imperiali, alle quali tante nazioni si erano opposte inutilmente. In questo stato florido dell' Imperio, Valstein desiderando, che il suo padrone profittasse delle sue vittorie, e che sulla debolezza de' suoi nemici potesse stabilire per l' avvenire la grandezza della sua Casa, rilegò primieramente Tilly nella Frigia sotto pretesto, che vi erano rimasi ancora alcuni ribelli, e che per conseguenza bisognava farvi svernare qualche presidio. Effettivamente fece tutto ciò coll' intenzione, che l' Imperatore non avesse più il duca di Baviera per compagno, ed acciocchè egli rimanesse, senza verun emulo, direttore assoluto di tutte le cose. Siccome sapeva benissimo, che la povertà de' popoli, e l' abbassamento de' grandi sono le sole strade per soggettare le nazioni libere, e poco contente; in vece di licenziare questa moltitudine spaventevole di soldati, che avendo per tutto vinto pareva allora inutile, arrolò ancora truppe nuove in quantità, ed accrebe molto il numero degli officiali, per accrescere così le miserie de' popoli, che li dovevano spesare. Col suo esempio anche insegnò ai Principi la sontuosità, e la profusione; per consequenza le

rapine, e la violenza. Tutta la Germania si trovò piena di queste truppe: non si distinguevano gli amici dagli alleati, e gl' inimici da' neutrali. L'insolenza de' soldati non essendo punita, fu illimitata: anche fu grandissimo l' odio, che concepirono contro Valstein, perchè lo credevano autore di tanti mali. Si spedì di più dalla Corte imperiale un' editto severo, pel quale si dichiaravano criminali tutti quelli, che si fossero ingeriti ne' consigli de' congiurati; così fu trovata la maniera di assicurarsi de' grandi, che si temevano, de' particolari, la cui fazione poteva sollevare la città, e delle ricchezze, che dovevano servire per sodisfare i soldati, e i cortigiani; essendo allora non solo facile, ma cosa anche onorata in apparenza il calunniare quelli, che si volevano far perire. Ma affinchè il Re di Svezia, che tanti digraziati riguardavano come l' ultimo asilo per la libertà loro, non potesse, quando gli piacesse, nè fomentare una ribellione, che senza lui non avrebbe avuto forza, nè opporsi alla dominazione assoluta Austriaca, che Valstein voleva stabilire, dopo aver fatto condannare il duca di Mecklembourg come colpevole d' intelligenza con gl' inimici, e dopo essersi impadronito per dono fattogli da Ferdinando de' beni, e dignità, che aveva tolti alli medesimi; Valstein

si assicurò di tutti i porti del mar Baltico, eccettuato quello di Stralsund, che assediava allora con gran furore, mettendo in opera ogni sua cura per allestire una flotta, che lo rendesse padrone di questi mari, come lo era già della Germania. Avrebbe potuto godere malgrado l' odio, e l' invidia il ripòso della gloria de' suoi grandi, e fedeli servigi; ma il suo orgoglio superò anche questa volta la sua fortuna. Essendosi perciò lasciato trasportare da una presunzione cieca di se stesso, e da un disprezzo intollerabile degli altri, maltrattò i Principi, non obbedì agli ordini di Vienna, e scrivendo all' Imperatore, che attendesse a divertirsi, e non pensasse più a niente, avvilì l' autorità del suo Sovrano; ed essendo stato fatto principe dell' Imperio, e duca di Mecklembourg, voll' essere trattato col titolo d' Altezza, mangiare solo, batter moneta, e colla magnificenza, la spesa, e le sue udienze frequenti, affettare di esser in tutto simile ai Re. Corruppe così la sua virtù, e fece concepire a tutto il mondo una grand' aversione contro la sua vanità ingiuriosa, e sregolata. Finalmente la pace co' Danesi essendosi conchiusa a Lubec, l'Imperatore stimolato da religiosi, da' quali dipendeva in ogni cosa, si precipitò secondo le loro passioni; perciò volendo dare l' ultimo

crollo alla libertà della Germania, prima ch' ella fosse indebolita a' segno da non proterlo più sostenere, fece pubblicare un editto per ordinare la restituzione di tutti i beni ecclesiastici usurpati dai Protestanti sin dalli primi tumulti del Luteranismo. Era persuaso, che non ne deriverebbe verun' sinistro accidente fuori de' suoi Stati; perchè i re di Svezia, e di Boemia erano fra loro in guerra, quel di Danimarca era stanco per le sue perdite, i Transilvani divisi in fazioni per la successione di Betleem, ed i Francesi occupati ne' loro Stati, e nell' Italia. Non temeva niente nelli suoi paesi, perchè vi aveva Valstein sempre formidabile ai sediziosi, e diverse armate pronte per assopire per tutto le sedizioni, prima che potessero maggiormente avanzarsi; ma i Protestanti spogliati de' beni, che avevano ereditato, temendo, che non gli venisse ancor levata la libertà di coscienza, rimasero molto agitati da queste considerazioni e di religione, e d' interesse.

I capi di questo partito s' ac corsero, che il fine di questa guerra era di andare contro di loro. L' Elettore di Sassonia vedevà, che si voleva levare al suo figlio l' amministrazione di Magdebourg, la quale dai medesimi cittadini gli era stata data, perchè il Papa aveva nominato per loro arcivescovo Leopoldo figliuolo di

Ferdinando. In tal estremità questi Principi cercarono qualche rimedio, e col ajuto de' Francesi costrinsero il re di Svezia, spaventato dalle imprese fatte sul mar Baltico, ed ambizioso di gloria, a venir sotto diversi pretesti a soccorrerli. I Principi cattolici, che la grandezza della Casa d' Austria metteva in gran timore, generalmente tutti i popoli oppressi dalla povertà, nella quale le contribuzioni ed, i quartieri d' inverno li riducevano (invenzione di Valstein, e non della pubblica calamità) chiederono all' Imperatore un' adunanza generale pel bene, ed il riposo dell' Imperio, e specialmente il duca di Baviera, che sollecitò questa dieta coll' Elettore di Magonza, il quale aveva tirato al suo partito.

Il Bavarese fece lo stesso, perchè odiava molto Valstein, che si opponeva agli interessi della sua nuova dignità, sia perchè la giudicasse contraria al riposo della Germania: sia perchè la sua ambizione pretendesse all' Elettorato, o come alcuni dicono, che l' Imperatore gliel avesse promesso. Egli di più vedeva, che Tilly suo generale era tenuto lontano. Si trovava egli stesso decaduto dalla potenza assoluta meritatasi colla sua fedeltà ne' tempi i più pericolosi dell' Imperio, dove i suoi servigi avevano sollevata la cadente fortuna di Ferdinando. Ciò che lo affig-

geva più d' ogni altra cosa, era, che il frutto di tante pene resterebbe fra le mani di Valstein, e che questa potenza prodigiosa, che aveva egli stabilita con pericolo della vita sua, e de' suoi beni, servirebbe a perderlo, se il suo inimico, che non perdonava mai, ne fosse stato più lungo tempo il moderatore. Queste, ed altre considerazioni avendolo immerso nel terrore, e nella collera, che crescono ordinariamente a misura, che se ne abbia più giusti motivi; l' indussero ad affrettare con grandissimo calore l' adunanza, e per conseguenza la deposizione di Valstein, essendone anche stato stimolato dal signor di Leone ambasciadore di Francia, e dal cappuccino Giuseppe, uomo di gran ripiego.

Per ottenere però questa dieta, e per far sì, che l' Imperatore non iscoprisse, che si voleva scemare la sua autorità usurpata; gli diede qualche speranza, che il suo figliulo sarebbe re de' Romani, assicurandogli così la successione dell' Imperio. Il suo artifizio fece colpo in uno spirito, che non desiderava niente più di questo (ed infatti si credono facilmente le cose desiderate.) L' Imperatore si portò col suo figliuolo a Ratisbona alla fine di Giugno 1630, dove tutti gli Elettori si trovarono, eccetto quelli di Sassonia, e di Brandeburgo, che si scusarono per mezzo di Deputati;

con dire, che non avevano potuto fare la spesa del viaggio, perchè quella eccessiva da loro fatta per le guarnigioni di Valstein, gliene aveva tolti tutti i modi immaginabili. E per verità 14 reggimenti completi avevano svernato nella sola Marca di Brandeburgo. Gli Elettori oltre la necessità presente, ed il timore dell' avvenire, che accrescevano il loro ardire, ed oltre l' appogio del re di Svezia autore della guerra in Germania, si trovarono ancora assicurati per lo slontanamento di 40000 uomini, li quali, contro il sentimento di Valstein, erano stati mandati alla guerra di Mantova, oppure si erano dispersi nella Polonia, e di più si trovavano animati dalle persuasive dell' ambasciadore di Francia. Le lagnanze, che il duca di Lorena fece fare nelle dieta, a motivo che una potentissima armata Francese trovavasi sulle sue frontiere, obbligò quest' ambasciatore ad assicurare gli Elettori, ch' ella era ivi passata per sostenere solamente le loro proposizioni. Si trattò dunque primieramente la pace col re di Francia, poichè i Protestanti avevano interesse, ch' egli non fosse in altra parte impegnato, per poter così assisterli più liberamente. Fu risoluto in appresso, che si convocherebbe l' adunanza in Francforte l' anno seguente per trattare dell' editto della restituzione, essendovi molte diffi-

coltà, che impedivano di determinar niente per allora. I Protestanti speravano, che prima di quel tempo il re di Svezia lo renderebbe nullo, ed i Cattolici credevano il diritto loro fortificato dal possesso, che ne avevano; ma quando s' incominciò a parlare degli affari della guerra, tutti questi partiti ad una voce chiederono la deposizione di Valstein. Pareva, che non si fossero adunati se non per questo: l' odio era generale: il naturale debole dell' Imperatore sorpreso da questo colpo improvviso fu ridotto a segno tale, che acconsentì di deporlo con ispogliarsi dell' autorità, e della fortuna sua per abbandonare un uomo, la cui rovina non sarebbe stata così affrettata, se non gli fosse stato tanto fedele, o se l' avesse renduto meno formidabile. E vero, che li Spagnuoli spesso arbitri de' suoi consigli, ma non delle azioni di Valstein, dimandarono, che fosse rimpiazzato da qualch' altro, o meno altiero, o più obbediente di lui; e benchè il re di Svezia, il quale egli si vantava di voler cacciare con una frusta, fosse calato nella Pomerania, pure si contentarono di Tilly, che il duca di Baviera gli aveva offerto per opporlo al medesimo con intenzione di ricuperare l' autorità sua. L'Imperatore medesimo si vide costretto a licenziare le truppe dell' alta Germania, e di accon-

ſentire alla riforma delle altre, la quale fu cagione di una notabile diſerzione, poichè i ſoldati avvezzati a rubare non potevano nè render ciò, che avevano preſo, nè riſolverſi a non più prender per l' avvenire; il diſordine però andò più avanti. I generali Ancheim, e Hoffecchichene cercarono partito in altra parte: molti officiali abbandonarono affaro il ſervizio, e da queſto ſtato aſſoluto, nel quale la Germania tremava ſotto Valſtein; l' Imperatore per la ſua debolezza, per la paſſione de' ſuoi, per la deſtrezza de' Proteſtanti ſi trovò ridotto in un momento in uno ſtato da dover temere la potenza Svezzeſe, della quale Valſtein non avrebbe fatto verun caſo, ſe nella ſua autorità foſſe ſtaro conſervato il principale vigore dell' Imperio. I ſuoi miniſtri ſi accorſero anche eſſi, ma troppo tardi, d' eſſere ſtati ingannati, poichè dopo ch' ebbero abbandonati tutti gl' intereſſi dell' Imperatore colla ſperanza di fare il ſuo figlio re de' Romani, gli Elettori differirono una tal nomina; la qual dilazione vien conſiderata in ſimili circoſtanze, come un' oneſta negativa. Con tutto ciò Valſtein, avendo ſaputa la nuova della ſua depoſizione, benchè queſto colpo improvviſo l' aveſſe ſopreſo, e coſternato, pure moſtrò maggior diſpiacere per la disgrazia di Ferdinando, che per la ſua

rovina; disse solamente che l' Imperatore era tradito, ed i suoi consigli alterati. Quella medesima virtù, che gli aveva fatta ottenere la dignità di Generalissimo, gli servì per farsi vedere in apparenza rassegnato, e senza dolore. Niente di meno il suo dispiacere fu grandissimo, ma molto segreto; all' incontro quello dell' armata si manifestò pubblicamente: molti colonnelli vennero a trovarlo; ne ritenne una parte presso di se, ed assegnò agli altri, sull' entrate delle sue terre, ove li mandò, di che mantenersi onestamente; ed avendo avuto riguardo in questa occasione, all' amicizia, ed alla buona fama, volle così conservarsi questi uomini, perchè credeva, che, mediante questa sua verso loro volontaria dimostrazione, non dovessero mai abbandonarlo in qualunque pericolo, nel quale la sua ambizione potesse farlo cadere.

Sotto questa profonda dissimulazione di uno spirito moderato, che egli affettava nella sua disgrazia, nascondeva un estremo desìo di vendetta, e progettava di mettersi in istato da non poter più esser privato del suo impiego, se la necessità delli affari lo facesse richiamare al comando. Giovan Batista Seni suo astrologo gliene dava speranza assai vicina, riprometten-dosene anche lui medesimo per il giudizio, che

formava

formava del disordine dell' Imperio, e confermando col suo proprio ragionamento le congetture d' un' arte così vana. Insomma il suo spirito era pieno di disegni altieri, ed audaci, benchè pareva, che non pensasse ad altro, che a vivere da uomo privato. Su questo particolare sò, che si diceva, che in que' tempi avesse voluto prender partito presso il re di Svezia col soccorso del conte della Torre esiliato da Boemia, e che dopo un trattato vantaggiosissimo per lui, e vicino ad esseguire quel che aveva concertato contrò l' Austria, n' era stato frastornato da Arneinch Generale dell' Elettore di Sassonia, col quale dopo la perdita di Praga, sotto pretesto di pace ebbe una conferenza lunga, e segreta: finalmente Arneinch gli aveva ispirata della diffidenza per il re di Svezia, e fattogli credere, che si vendicherebbe più facilmente riprendendo il comando delle armi dell' Imperio. All' incontro altri assicurarono, che questo delitto gli fosse apposto ingiustamente, per cooneſtare per mezzo di nuove colpe la crudeltà della morte sua; ma questa particolarità per esser così grave, pure non mi è abbastanza cognita.

Presentemente mi pare convenevole di parlar un poco della sua vita domestica, e de' suoi costumi per far meglio conoscere, quanto tutte

le sue azioni tendessero ad innalzarlo al di sopra degli altri uomini; ed affinchè si possa formare un giudizio più certo di quel che ora scriviamo, per la qual cosa queste osservazioni non saranno inutili; temo però, che leggendole non si dia loro tutta la fede, che meritano, e che le verità, che dirò, non si prendano per descrizioni romanzesche; non ostante ciò ne parlerò senza esagerazione, nè invidia. E principiando dall' abitazione sua; questa pareva piuttosto un palazzo da monarca, che una casa di una persona privata. Aveva la debolezza, comme ha la maggior parte degli uomini, di voler lasciare in alcune masse di pietre i monumenti di sua grandezza, non riflettendo, che i sinistri accidenti della Natura, o della fortuna potevano distruggerle in un momento, e che per quanta cura altri si prenda per conservarli, in pochi anni si distruggono da se medesimi.

Il suo palazzo di Praga aveva sei ingressi, e di una grandissima estensione: aveva i suoi fondamenti sulle rovine di cento case, ch' erano state demolite per edificarlo: gli appartamenti n' erano belli, e comodi, per tutto spiravan lusso, ed abbondanza, anzi la contrada medesima, ch' egli occupava, lo manifestava chiaramente.

Ne descriverei volontieri i giardini ornati di statue, le fontane, le grotte, i canali abbondanti di pesci (spesa assai considerabile, e delicata) le uccelliere rare per lo gran spazio, che occupavano: le piantate d' alberi d' ogni specie, racchiusi con steccate di ferro; ma l' istoria non permette digressioni così inutili, benchè piacevoli. Questo palazzo gli era servito di modello quasi interamente per gli altri: sia che credette questa maniera di fabbricare megliore, o sia perchè con questa affettazione volle anche in queste cose allontanarsi dall' ordinario costume. Aveva di più nella sua casa di Gidzin un gran ricinto, nel quale teneva la razza de' cavalli: aveva fatto circondar di muro un gran parco, dove n' erano sempre 300 di riserva: una torre inalzatavi in mezzo serviva la mattina, e la sera per dare il segnale a quelli, che li governavano. Riguardo alle sue stalle, con superflua magnificenza esteriore adornate, colle mangiatoje di marmo, e le fontane interne, non ne dirò di vantaggio, sapendosi già che tutti i Principi della Germania sono curiosi di averne delle bellissime. Se la morte non l' avesse costretto a lasciar il suo castello di Sagan imperfetto, avrebbe superato in questo edifizio quelli delli antichi Romani, avendoli già uguagliati

con accrefcere la città di Gidzin, edificandovi una Certofa, fondandovi un collegio di Gefuiti, ed inalzando à Glogo un tempio pei Proteftanti. Si rendè ammirabile per aver perfezionate tante opere in que' pochi anni, che fu difpotico di fua fortuna, mentre fpeffo la vita di due Re è troppo breve per terminar un folo palazzo.

La fpefa fua era un a profufione inaudita: cento piatti portavanfi alla fua tavola: la proprietà andava unita al buon gufto: 50 alabardieri guardavano fempre la fua anticamera gente tutta fcelta per la lor figura, e celebre per le loro azioni: fi trovavano al di fuori delle fentinelle, e per tutte le parti ftaffieri benfatti: dodici uomini camminavano fempre intorno al fuo palazzo per impedire il rumore, che non poteva foffrire (in quefto punto delicato fino all' eccefso) manteneva anche 60 paggi tutti giovani di cafe nobili, ed antiche; faceva iftruirgli ne' loro efercizi da maeftri famofi, che teneva falariati. I fuoi libri erano affai belli, e molto ricchi: aveva gran numero di gentiluomini, che lo fervivano: quattro maeftri di camera prendevano le ambafciate di quelli, che defideravano di parlargli, e gl' introducevano all' udienza: fei baroni, e fei cavalieri erano fempre attorno a lui per ricever i fuoi ordini;

i gentiluomini di camera dell' Imperatore, che portano la chiave d' oro, facevano la medesima figura presse di lui. Il suo primo maestro di casa era un Signore di gran distinzione. Se andava alla campagna, oltre il grand' equipaggio de' suoi, che manteneva, numeravansi pel suo bagaglio, e la sua tavola 50 carri a 6 cavalli, 50 frulloni a 4 cavalli, e 6 carrozze per li nobili, che lo seguivano: faceva di più condurre a mano 50 cavalli superbi da 50 uomini, che montavano ciascheduno un cavallo di gran prezzo. Quelli, che amano la virtù accompagnata dalla modestia, e dalla frugalità, biasimeranno questo fasto: all' incontro piacerà agli altri, che adorano la vanità, e l' esterna magnificenza, ma da ciò si giudicherà, quanto fosse facile, che Valstein, il quale viveva più splendidamente de' Re, desiderasse il loro posto e la dignità loro. Tralascio di parlare della casa di sua moglie, delle pensioni, che dava, e del danaro immenso, che spendeva largamente in Europa per esser informato di tutto. Sembrami di averne detto abbastanza per il disegno, che mi son proposto. Queste cose, è vero, che piacciono, ma straccano, quando uno vi si trattenga più del dovere; però debbo ritornare alla mia istoria.

Ceduto, ch' ebbe Valstein il comando delle

armate, i comandanti, che furono opposti in suo luogo al re di Svezia, mancando ad alcuni loro per lo più l' esperienza militare, e ad alcuni il coraggio, ad altri la provvidenza, ed a tutti la buona sorte, il loro partito s' indebolì molto con diverse perdite da loro fatte. I Sovrani di Sassonia, e di Brandeburgo abbandonandolo, si unirono palesemente con Gustavo. Tilly fu il solo, che sostenne per qualche tempo il peso della guerra. Quest' uomo, che aveva tutte le parti d' un gran capitano; cioè la buona fortuna, la prudenza, il valore, l' impegno, e ciò ch' è più raro, la pietà, fece ogni sforzo per trattenere le vittorie dell' inimici, e per non isminuire così la gloria delle sue; ma sia che non potesse solo bastare alla condotta delle armate dell' Imperatore, e di quelle de' Principi cattolici uniti per difendere la Germania, sia che gli mancasse quell' autorità assoluta, che aveva Valstein, non ardì intraprender niente senza prima consultarsi con il consiglio di Vienna, o de' confederati; ma il tempo, che impiegò in deliberare, gli fece perdere quello d'operare; e siccome la fortuna suol favorire le cose, che sono sul loro principio, e si compiace di abbandonarle nella loro decadenza, perciò restò vinto a Lipsia, e con la perdita di

questa battaglia indusse l' Imperio ad inclinare verso la rovina. Più della metà della Germania si vide in appresso soggiogata dagli Svedesi: il Sassone prese la Boemia, il Landgravio di Hesse si gettò dalla parte de' vittoriosi: l' Elettore di Treves cercò la protezione de' Francesi, ed il pericolo parve si grande al duca di Baviera, che dubitò per la prima volta, se dovesse conservarsi fedele alla causa commune, ed alla casa Austriaca. Si crede anche, che il re di Svezia poteva finire la guerra colla conquista de' paesi ereditari, se avesse voltato le sue forze in altra parte dopo aver trionfato. Molti lo hanno biasimato di non aver fatto buon' uso della vittoria; ma senza esaminare quel che si potrebbe allegare all' incontro; Bisogna credere, che i consigli degli uomini sono soggetti ad una causa superiore, che ne scusa le colpe, ed in tutto ciò, che succede, v' è spesso una fatalità, che supera qualunque sapienza, oppure l' acceca: insomma essendosi occupato a sottomettere il Meino, ed il Reno, quelli di Vienna vedendo, che non veniva loro addosso a dirittura, liberati dal lor terrore procurarono con diligenza di cercare a' loro mali rimedi pronti, ed utili. Finalmente dopo aver molto consultato, furono costretti, per accomodar gli affari, di

ricorrere a Valstein, che solo sembravagli capace di una tale impresa. Consideravano la sua gran mente, a cui le difficoltà davano maggior vigore in vece di atterrirlo, essendo industrioso, e pronto ad eseguire quel che gli altri credevano impossibile. La sua vigilanza era sempre attiva; la sua ricchezza era propria per facilitare i gran progetti, e pronta a soccorrere l' Imperio nelle sue necessità: accreditato, intelligente, e desideroso di farsi amar dai soldati. Ma siccome è un difetto della natura umana il non sapersi moderare nelle prosperità, e nelle afflizioni; così quelli, che non potevano tollerare la sua virtù, quando gli pareva inutile, lodavano in lui, in questa necessità così pressante, anche le cose le più frivole, e più casuali: credevano di più che riprenderebbe la sua carica con eccessiva giojà: che per qualunque offesa avesse ricevuto con privarnelo, l' ambizione, che dominava sopra l' altre sue passioni, modererebbe il suo risentimento; che insomma l' amore, che dimonstrava per la vita privata, era piuttosto affettato, che sincero. Risolverono per tanto, che bastava monstrargli speranze sicure del suo ristabilimento per indurlo a concepire un ardente desiderio, perchè impegnandolo destramente a domandare lui stesso la carica, che volevano offerirgli, l' obbligazione ne sarebbe

minore, e le condizioni molto più facili. A quest' effetto, non ostante l' opposizione degli Spagnuli, che non potevano quasi consentire, ch' egli fosse impiegato, spedirono Massimiliano Valstein gran scudiere del re d' Ungheria, avendogli date quelle istruzioni, che giudicarono a proposito. Questi oltre l' esser suo nipote, era ancora un di quelli, per cui aveva maggiore stima, e maggior confidenza. Costui fu a visitarlo a Zenam, ove abitò sin al tempo della perdita di Praga senza mai voler venire a Vienna, benchè assai vicina, a motivo che vi pretendeva il titolo d' Altezza, e gli onori di Sovrano. Primieramente incominciò a parlargli in generale delli affari dell' Imperio, acciocchè penetrasse meno il suo disegno, dopo passò con destrezza a renderlo informato delle lodi pubbliche, che gli si davano nelle occorrenze presenti; e finalmente del desiderio, che tutti avevano di rivedergli prender la difesa dell' Imperico, consigliandolo di non rifiutare questa favorevole occasione, ma d' andare incontro a quella gloria, che lo aspettava.

Valstein capì l' artifizio, però volle tanto più nasconder il suo disegno, quanto più lo vedeva prossimo a riuscire, e volendo aver tutti i vantaggi dalla necessità delli affari. Rispose primie-

ramente pel ſuo intereſſe in poche parole, e con modeſtia, ſi diffuſe dopo ſulla dolcezza, e libertà della ſua condizione, ſul deſiderio di finir i ſuoi giorni tranquillamente, di non più tentare la fortuna, dalla quale era ſtato trattato con tanta ignominia, e che quando anche ella gli rendeſſe il tutto, gli leverebbe ſempre il riposo del ſuo animo; inſomma deplorando la diſgrazia del ſuo Sovrano, come ſe veramente ne foſſe ſtato commoſſo, miſchiò nel ſuo diſcorſo alcune parole tenere, e dubbioſe, le quali, benchè non toglieſſero loro affato la ſperanza del ſuo ſervizio, pure la rendeva loro quaſi impoſſibile.

I miniſtri dell' Imperatore vedendo, che ſi avanzava poco con queſto mezzo, affrettati dal tempo, e dal pericolo, ſi ſervirono della ſola ſtrada, che gli reſtava cioè d' operare alla ſcoperta, di ſupplicare, d' offerire, di ſottometterſi a tutto per piegare l' animo di Valſtein.

Il Barone di Queſtemberg, il Conte di Vertemberg, ſuoi amici fecero ogni s'forzo, ma inutilmente: la ſua oſtinazione ſi moſtrò tanto grande, che diſperarono di ſuperarla, ſe il Principe d' Echamber non ne prendeſſe egli ſteſſo l' impegno con tutto il calore. La raſſomiglianza di queſti tre nomi mi fa ſovvenire

d' un motto ingegnoso, che si diceva allora in Vienna, cioè, che l' Imperatore possedeva tre monti altissimi, *Questemberg*, *Vertemberg*, *Echamberg*, e tre pierre preziosissime, *Diectristein*, *Lietestein*, e *Valstein*, perchè i nomi di questi Signori si terminavano in *stein*, ed in *berg*, che in Tedesco significano *pietra*, e *montagna*, Questa per altro era una solenne freddura ordinario costume di questa nazione, la quale altrettanto abbonda in gran talenti, quanto è scarsa di cultura. Peraltro quel che faceva sperar tutto dalla mediazione d' Echamberg presso Valstein, era l' averlo servito con efficacia alla Corte, d' esser vissuto con lui in una stretta confidenza, impiegando tutto il suo credito per impedir la sua caduta, e finalmente non essersi mai raffreddato dopo la sua disgrazia.

Aggiungevasi a tutto ciò la sua autorità sullo spirito dell' Imperatore, del quale era il consigliere, ed il favorito. In fatti questo favore non era ingiusto, poichè la grandezza del suo merito uguagliava quella di sue fortune. Si fece dunque portare a Zenam, benchè molto aggravato dalla podagra, e consegnante ch' ebbe a Valstein le lettere dell' Imperatore, concepite secondo che lo richiedevano le circonstanze, gli mise in considerazione l' onore, che gli

sarebbe ridondato liberando la sua patria, l' obbligazione che tutti gli avrebbo avuta, i vantaggi d' una tale intrapresa, la fama, ed ogni altra cosa, che può muovere un animo desideroso di gloria. Vi aggiunse ancora le preghiere di Ferdinando, che l' avrebbe fatto l' arbitro di tutto, tanto per dare, che per operare: l' assicurò di più, che troverebbe un' obbedienza intiera, e ricompense grandissime, impegnando per tutto ciò la fede dell' Imperatore, e la sua propria, ch' egli sapeva bene, quanto fosse valevole, & sicura. Valstein, benchè vedesse esser questo il tempo di concludere, pure sul bel principio negò ancora la sua assistenza, ma più debolmente, adducendo, come se fosse sospeso, la malizia de' suoi nemici disposti a calunniarlo, la facilità dell' Imperatore a crederlo, e forse anche a cacciarlo dopo che l' avesse servito: dimandò di più, che sebbene fosse assicurato di tutte queste cose, voleva sapere, dove fossero le truppe, che doveva comandare, e quali fossero i mezzi, che bisognava adoperare per rimetter in piedi affari così disperati. Finalmente vedendosi stimolato con tanta premura, ora fingendo di rendersi alle persuasive del suo amico; ora di cedere all' importunità sua, promise di servire; ma

quattro mesi solamente, durante li quali voleva esser padrone assoluto, e dopo questo tempo dimitter questa autorità così gravosa. Echamberg vi acconsentì, credendo, che bastasse per allora d' averlo indotto a prender l' impegno, ripromettendosi, che le circonstanze l' obbligherebbero senza dubbio a continuare, se non l' avesse fatto per la sua ambizione. Avendo perciò concertato fra loro quelche giudicavano necessario per allora, dopo una risoluzione finale si separarono. Valstein restato solo, inquieto, e pensieroso, incominciò a riflettere su la grandezza, e la difficoltà della cosa, che voleva intraprendere, misurandola ora col timore, che rende tutto difficile, ed ora con l' ambizione, che trova tutto facile.

L' impossibilità d' usurpare il dominio di un principe legitimo, o di sollevare i popoli, che considerano come un punto di religione l' obbedienza al Sovrano, il pericolo di confidare un tale segreto, e l' infedeltà ordinaria agli spiriti sediziosi, i supplici, e l' infamia se non vi riusciva, e se vi riusciva, un ammazzamento, il veleno, insomma tutte le cose lo spaventavano al maggior segno. Dall' altra parte la collera per li cattivi trattamenti ricevuti, l' odio, lo stimolo della vendetta, e più ancora l' avidità di dominare non potendo estinguersi in quell'

animo ſmoderato, lo precipitarono irremiſſibilmente. Vedeva la metà della Germania ſottomeſſa al re di Svezia, il reſto vacillante, e mal ſicuro, i Sovrani dell' Europa uniti con Guſtavo, oppure mal intenzionati verſo la caſa Auſtriaca, e che queſta andava declinando; in una parola tutte le circoſtanze indicavano, che il tempo era proprio a far naſcere qualche novità. Sapeva bene, che la ſola eſtremità delli affari aveva forzati il duca di Baviera, e gli Spagnuoli potentiſſimi in Vienna, di acconſentire al ſuo riſtabilimento, e che perciò non doveva aſpettarſi altra ricompenſa di ſue fatiche, ſe liberava l'Imperio, ſe non che quella di ritornare in una condizione privata, e ad una vita obſcura, e vergognoſa. Credè però coſa più giuſta di far uſo delle forze, che i ſuoi nemici gli conſegnavano, per tentar di disfarli, ed ingrandirſi: che all' incontro liberandoli, rovinava ſe medeſimo. Penſava averne trovata l' occaſione ed i mezzi propri: ſi conſiderava come un uomo conſumato nell' eſperienza delle coſe militari: amato dai ſoldati, e in grado di comandare un' armata venale: azzardoſo, ricco, induſtrioſo, ſempre protetto dalla fortuna; in vece che l' Imperatore gli pareva molto freddo, poco portato alle armi, d' un naturale dolce, lento,

esposto ad essere ingannato, più proprio a dissimulare le ingiurie, che a vendicarle. In questa violenta turbazione di spirito, essendo irrisoluto, ora voleva abbracciare le buone resoluzioni, ed ora le perniciose. Ma dopo esser rimaso per molto tempo sospeso, si appigliò ai più perversi consigli, e determinò di tentare l'usurpazione della Boemia, non potendo vincere i moti del suo animo inasprito, ed offeso, nè resistere a quella passione di grandezza, che non lo lasciava mai in riposo. Ma vedendo, che l'esecuzione d'un tale disegno dipendeva dalla disposizione di molte cose, che dovevano esser palesi a tutti, ed essendo naturalmente dispostissimo a dissimulare, ed a fingere, si risolse senza far confidenza a nessuno di questo suo progetto, di tenerlo nascoso in un silenzio profondo. Operò in maniera, che le azioni sue sembravano indirizzate al bene dell'Imperio, benchè avessero un fine tutto contrario, affinchè i suoi disegni non fossero distrutti ne' loro principi, li quali sogliono esser assai deboli, ed acciocchè essendo scoperti, non si cimentasse a dovergli far riuscire per forza. Essendosi dunque assicurato contro qualunque pericolo, e confidato totalmente a qualche cosa di più potente della sua ragione, portato o da un colpo di fatalità, o dal suo spirito, cominciò

ad eſeguire inſenſibilmente la ſua impreſa, la quale richiedeva un tempo aſſai lungo, una gran ſorte ed uno ſpeciale artifizio.

Ecco in che ſtato erano le coſe, e quale foſſe il diſegno di Valſtein, quando fu richiamato per rimettere in buona riputazione li affari dell' Imperatore, che n' erano quaſi affatto ſprovviſti, e per ſedare i popoli coſternati dall' opinione, che avevano che loro mancaſſe un capo, e non la forza. Per voler così ſtabilire una grand' opinione di ſe, diede la commiſſione di formare 60 reggimenti: trattò col re di Polonia Uladiſlao per metter in piedi 2000 Coſacchi: ſi adoperò col duca di Lorena per impegnarlo in queſta guerra: mandò fin in Italia a comprare armi le più perfette, ſpargendo per tutto lodi vantaggioſiſſime del ſuo partito. Affinchè però gli effetti non ingannaſſero totalmente le pubbliche aſpettative, e che poteſſe più facilmente radunare le ſue truppe, dalle quali dipendeva il riſorgimento della grandezza ſua; ſcelſe i contorni di Znaim per formarvi il ſuo corpo d' armata, eſſendo queſta una ſituazione comoda, poſta ne' confini della Moravia, e delle provincie ereditarie, dove fin dalla guerra Svedeſe l' abbondanza, e la pace regnavano, e dove il furore nemico, ed il danno domeſtico de' quartieri d' inverno non era ancor penetrato.

In

In questo luogo scrivendo con tutta convenienza ai colonelli, e coprendo il suo orgoglio narurale, s' impiegò per loro, non solamente con segni apparenti di amicizia, ma anche con diverse accoglienze unite ad una gran liberalità, e profusione, non risparmiando nè cura, nè danari per tal effetto. I soldati trasportati dal suo buon credito accorsero da tutte le parti; insomma in tre mesi di tempo formò un' armata, se non così numerosa, come si decantava, almeno più forte di quel che si sperava, ajutaro per ciò da' regali del re di Spagna, e dalla contribuzione volontaria de' principali ministri di Vienna, grande per una persona privata, ma poco considerabile in una tale necessità. I suoi beni gli servirono per soccorrere i poveri officiali, e la sua destrezza per impegnare i ricchi a far truppe a loro spese, le quali speravano di ricuperare colla ricchezza delle prede, e delle guarnigioni.

Insomma tutte le cose così preparate, mise in opera i suoi artifizi ordinari. Scrisse a Vienna, che aveva sodisfatto alla sua promessa, e che voleva ritirarsi, che l' armata era preparata, ma che desiderava la pace domestica, che mandassero un Generale, e che gli si concedesse un riposo stabile, e sicuro. Sapeva benis-

ſimo però, che quel che domandava, non era accettabile, poichè aveva reſtituiti ne' loro poſti i capitani, che aveva mantenuti nel tempo della ſua diſgrazia, aveva dati due reggimenti ad ognuno de' ſuoi parenti, e ſuoi amici ſotto preteſto di riſparmiar le paghe principali, e di guadagnare ſoldati nuovi, ſotto il comando di capitani vecchi: aveva coſtretti quei colonelli, de' quali aveva minor ſicurezza, ad azzardare i loro beni ſulla ſperanza ſola delle ſue parole, promettendo a' principali officiali, grandi cariche, corrompendo i ſoldati co' regali, e generalmente tutti colla eſpettativa di grandi fortune; aveva fatto finalmente in maniera, che tutta queſt' armata non poteva ſoſtenerſi ſenza lui, ed era ridotto l' Imperatore in una neceſſità aſſoluta di doverlo ritenere per Generale. Ma quando ſi ſeppe a Vienna, che continuava a moſtrarſi diſguſtato del ſervizio, i miniſtri di Spagna, e quelli di Baviera tentarono di nuovo di levargli il comando.

I primari del regno, che governavano il re d'Ungheria col mezzo di ſua moglie, arbitra aſſoluta de' ſuoi voleri, la quale in tutto dipendeva da' loro conſigli, vollero profittar di queſta occaſione per render queſto principe diſpotico delle proprie armi, e de' ſuoi affari. Il duca di

Baviera temeva di riveder l' autorità fra le mani di quello, che ne aveva egli spogliato; e l' uno, e gli altri dicevano, che la potenza di Valstein, avendo sollevato la Germania, la stabilirebbe nella sua ribellione; se gli fosse stata confermata questa potenza, e forse ispirerebbe il pensier della ribellione a quelli, che fin' allora erano stati fedeli: che la presenza del re d' Ungheria ricondurebbe al loro dovere i Principi, ed i popoli, che si arrossiranno di portar le armi contro il figlio del loro Sovrano, e che tale doveva anche esso esserlo un giorno. Altrimenti qual opinione avrebbe l' Europa del successore dell' Imperio, se questa carica gli fosse levata, e che più grande indizio della debolezza dello Stato, se bisognava ricorrere ignominiosamente ad un uomo, che era poco fa caduto in disgrazia? che ciò era un condannar d' imprudenti gli ultimi lor consigli, ed esporsi ancora a volontari pericoli. Che sotto pretesto del bene pubblico non bisognava fidarsi di Valstein, nè metterlo in istato di vendicare le offese, che credeva aver ricevute, principalmente quando col desio di questa vendetta poteva unirsi il pensier di dominare; le quali cose la nostra fedeltà non sa così facilmente schivare. Che il suo spirito era superbo, e smoderato: che ogni giorno dava nuovi indizi del suo

ſdegno, e che nella ritirata da Praga non aveva meditato ſe non che diſegni pericoloſi, e vaſti, e diſſimulazione, e ſdegno. Queſte conſiderazioni però, benchè aſſai notabili, pure dovettero cedere alla neceſſità d' impiegarlo per la conſervazione della nuova armata, principal ſoſtegno del partito Imperiale. Ferdinando medeſimo rammentandoſi, nella calamità preſente, dello ſtato formidabile, in cui queſto Generale l' aveva fatto regnare; e ſiccome gl' infelici ſogliono laſciarſi accecare dalle più deboli ſperanze, così egli ſi luſingava di riacquiſtar con tal mezzo quella ſua grandezza, e di munirſi contro i continui timori, che gli ſi preſentavano. I conſiglieri ſuoi, geloſi della direzione delli affari della Germania, che gli Spagnuoli volevano uſurparſi, ſiccome ſperavano, che Valſtein unito con loro ne accreſcerebbe il credito, favorirono la ſua cauſa, e pubblicarono che la Caſa Auſtriaca ne aveva gran biſogno: ch' era neceſſario di riſerbare l' Imperatore per l' ultima eſtremità, e non eſporre così la ſalute del ſuo regno fra le mani di ſuo figlio aſſai giovane, e molto meno al ſuo coraggio in una circoſtanza, in cui ſi riſchiava tutto, e per la quale tutta l' eſperienza dell' arte militare ſarebbe appena baſtante. Soggiungevano, che il duca di Baviera ſolamente ſi

opponeva ai buoni disegni, perchè è cosa naturale d'odiare quelli, a' quali si sia fatta qualche offesa, che antepovena le sue inimicizie private all'utilità pubblica, e che voleva privare l'Imperio del suo meglior appoggio nel tempo stesso, ch' egli medesimo forse lo tradiva.

In fatti dette in questo mentre motivo di sospettar della fedeltà sua, e per mezzo di alcune lettere intercettate, scopersero, che trattava la pace col re di Svezia. Si destinava per tanto a Valstein la cura della guerra, ma siccome egli aveva mostrata freddezza, a solo motivo di poter ottenere que' vantaggi, che dovevano servire di fondamento alla meditata usurpazione, vedendo che non s' operava sinceramente, e che l'odio de' suoi nemici cedeva solamente, perchè vedevano la disperazione totale de' loro affari; pronto a manifestarsi ogni volta, che potrebbero rovinarlo con minor pericolo; di più che la buona volontà di Ferdinando sembrava forzata, e le sue parole tanto meno sicure, quanto erano più veementi, ed ordinarie nel terrore; si confermò sempre più nella sua autorità coll' artifizio, e colla forza, credendosi permessa qualunque cosa benchè ingiusta, quando fosse contro i suoi più fieri nemici.

Pertanto, dopo molte istanze fattegli, si

dichiarò pronto a fare tutto quel che si desiderava, colla condizione, che gli si dessero tutte le cose necessarie. Echamberg, ed il vescovo di Vienna, ch' erano ritornati da lui con un' ampia facoltà d' accordargli tutto, lo pregarono di volergli dire quello, che desiderava, come se avesse dovuto accettar una carica onerosa, e domandare quel che poteva contribuire a superarne le difficoltà; ma egli rispose loro arditamente, che molte ragioni l' avrebbero distornato dal comando, nel quale s' impegnava, se l' amore della patria, ed il deslo di servire il Sovrano non gliele avessero fatte superare; e giacchè vi aveva impiegato tutto il suo avere, era ancor pronto ad azzardare la vita sua: ch' era per intraprender una guerra, dalla quale era temerità lo sperarne un buon successo contro un Re bellicoso, capace, ed arbitro fino allora della vittoria, e della fortuna, alla quale egli non opponeva se non che soldati nuovi e vinti: che non poteva sperar niente dalla debolezza dell' Imperio, dalla divisione del di lui consiglio, dall' infedeltà de' suoi alleati: che il medesimo si trovava esposto all' odio, ed all' invidia; che però in questo stato, in cui tutto gli era contrario, e che non aveva se non che la sua virtù per sostenerlo: che ognuno osservava con impa-

zienza come sarebbe riuscito in questo suo impiego: che se i buoni gliene desidererebbero un esito felice, perchè operava pel bene pubblico, i nemici suoi ne attendevano la rovina sua; che anteponevano ai vantaggi della patria loro, essendo preparati ad accusarlo come colpevole, se non vi riusciva felicemente, e ad impurargli a suo difetto, quello della fortuna.

Per queste ragioni bisognava, che si sforzasse, acciocchè la gente onesta non ne fosse ingannata: che si conservasse l' onore suo intiero, e che la malignità rimanesse delusa, essendo cosa giusta che quelli ch' a suo disperto lo chiamavano a tante difficoltà, gli concedessero le cose, che giudicherebbero, unitamente con lui, necessarie allo stato presenre, e senza le quali rovinerebbe gli affari dell' Imperio, e la sua riputazione. Dopo questo discorso, tanto più verisimile, quanto sembrava libero, e da uomo disinteressato, diede loro gli articoli; che contenevano, che sarebbe fatto Generalissimo delle armare Austriache, ed arbitro della pace, con un potere assoluto, ed independenre: che il re d' Ungheria non si porterebbe mai all' armata: che potrebbe con la sua autorità privata, senza la participazione nè de' consigli di Ferdinando, nè della camera di Spira, disporre delle confis-

cazioni de' ribelli, delle permiſſioni, e delle grazie, e che li paeſi ereditari ſarebbero deſtinati alle truppe ſue per prendervi quartieri d' inverno.

Queſte condizioni erano dure, ma Valſtein per iſcuſarle, allegava, che le intrapreſe grandi non erano quaſi mai riuſcite, ſe non che ſotto la condotta d' un uomo ſolo: che ſpeſſo la fine n' era ſtata infelice allora che molte perſone ſe n' erano ingerite: che i Romani, che avevano proſcritto il Re loro, s' erano veduti coſtretti ne' pericoli della repubblica di creare Dittatori: che Guſtavo, operando ſolo, dopo alcuni deboli principi era rimaſo vittorioſo al di là delle ſue ſperanze: all' incontro la moltitudine de' Generali aveva perduti i migliori ſoldati, ed aveva rovinato l' Imperio: che queſto eſempio perſuadeva abbaſtanza, quanto divenga debole l' autorità, quando queſta ſia diviſa: che il timore dell' ignominia, ed il deſio della gloria ci fanno operare valoroſamente, quando intereſſino la propria noſtra perſona; ma quando ſiano comuni con altri, ſi traſcura la riputazione, ed il biaſimo, nel quale ſi prende poca parte. E impiegava le medeſime ragioni per le negoziazioni della pace, nelle quali il numero delle perſone nuoce al

segreto; nelle quali gl' interessi differenti, e la condotta diversa acciecano la prudenza, e ritardano, o disturbano le occasioni di far trattati.

Aggiungeva, che non sembrava utile, che il re d' Ungheria comandasse nell' armata, nè convenevole, che ubbidisse: ch' era inutile, che gli uomini di guerra abbandonassero il servizio per andare a cercare ricompense alla Corte, ove appena erano conosciuti di vista, e dove ordinariamente la briga, e l' adulazione mascheravano la verità, diffamavano le buone azioni, e si consideravano al par del merito: che bisognava che il premio, ed il castigo fossero presenti nelle armate, se vi si voleva conservare la disciplina, e guadagnar la comune affezione: che non si trovavano soldati, che combattessero per una gloria infruttuosa: che l' amore del guadagno, e della grandezza solamente gl' impegnavano alla guerra: che il sangue loro era il premio della lor fortuna: che il trasporto delle nostre passioni era cagione delle nostre colpe: il piacere di sodisfarsi forma un abito di questi stessi delitti, quando non siano gastigati severamente, e colla speranza dell' impunità s' indurivano: i buoni si corrompevano, e la disciplina si rovinava.

Valstein richiese inoltre la permissione di

stabilire i quartieri d' inverno nei paesi ereditari solamente per servirsene nell' estremità, e per mantenere l' armata ridotta in questo ritiro, mentre che le altre terre della Germania si trovavano desolate, ed occupate da' nemici. Promise di procurare ogni mezzo per svernare in altra parte; ma se la sorte delle armi prolungasse la guerra, come in fatti vi era grand' apparenza, o che la fortuna continuasse a favorire il partito ribelle, bisognava accomodarsi a soffrire questo incomodo, benchè moderato, se pur non si volesse vedere piuttosto le truppe Svedesi saccheggiare le provincie; e l' eredità de Cesari divenir la preda de' Barbari. Tutto questo sembrava utile, ed innocente; ma le idee di Valstein erano tutt' altre: procurava di usurpare la dittatura dell' Imperio, e spogliare Ferdinando dalla Maestà sua, e ridurlo in un intiero ozio, e avvezzare li soldati a riconoscerlo per solo padrone, sapendosi che la servitù suol dipendere dal timore, e dall' utile presente; nè si fa maraviglia di vedere usurpare la sovranità da chi già n' esercita le funzioni, a uno, ch' essendosene quasi dimesso di buonavoglia, sembrava averla ceduta a lui come a più degno. Ma per meglio nasconder i suoi disegni, e mostrare che non eccedeva i limiti d' un uomo

privato, dopo aver fatto le proposizioni, che riguardavano gli affari generali, ne fece anche di quelle a suo favore. Egli dimandò istantemente, che la ricompensa de' servigi gli fosse assegnata in Austria, e che la pace non si potesse trattare senza comprendervi la sua restituzione al ducato di Maklemburgo, mostrando così non pensare se non che ad unirsi sempre più, ed a dipendere dalla Casa Austriaca, e che limitava le speranze sue, e la sua ambizione al solo ricuperare la sua antica dignità. Dimandò inoltre, che se dovess' esser levato dal servizio, ne fosse informato sei mesi prima per disporsi (diceva egli) a ritirarsi senza verun disordine, sia, che volesse così persuader, che considerando la sua autorità mal sicura, ed indifferente, fosse lontano dal pensare a conservarla colla forza, o sia che desiderasse d' aver questo tempo per affrettare, ma senza precipitazione, il termine della sua impresa, se vi fosse veramente costretto. Essendogli stato tutto ciò conceduto, li Spagnuoli accomodandosi agli affari, e secondo il tempo fingendo provar un gran piacere per il suo ristabilimento, gli mandarono la croce del toson d'oro, come una dimostrazione pubblica d' onore, e di benevolenza, acciocchè non potesse penetrar, che il procedere loro fosse

simulato, o freddo, e che non sembrasse, che abbandonassero affatto la pretensione loro di dominare nella Germania. Proposero di più che dopo che la Boemia fosse riconquistata, il re d' Ungheria soggiornerebbe in Praga con un' armata capace di difendere quel regno, e di sostenerlo fedele, e pacifico. Valstein applaudì a questa proposta, benchè vedesse, dove andava a tendere; ma sicurissimo di disturbarne l' esecuzione. Vi condescese però per solo timore, che non si augurasse da questo suo rifiuto qualche cosa di sinistro. Il duca di Baviera temendo per parte sua di tirar sul suo paese la vendetta implacabile del suo antico nemico, piegò ancora, quando fu necessario, e scegliendo il minor male, ruppe l' accomodamento, che progetteva col re di Svezia, e si sottomise nuovamente alla fortuna dell' Impetio. Frattanto la Corte di Vienna s' occupava in far processioni, e voti pubblici, per li quali si domandava a Dio, che favorisse le armi medesime destinate alla propria sua rovina, e Valstein all' incontro persuase, che non operando, in vano si ricorreva al cielo, che rigettava le suppliche de' pigri, e che anzi tutto riusciva, quando si operava con diligenza, vigilanza, e saviezza, onde s' occupava solamente ad affrettare i pre-

parativi del disegno suo, ed attendeva la sua buona sorte dal suo proprio coraggio.

La menzione, che ho fatta delli Spagnuoli di Vienna, m' obbliga di dirne qualche cosa brevemente per dilucidar la materia. Quando Carlo V. ebbe diviso fra i suoi congiunti l' Imperio, ed il regno di Spagna, i suoi successori furono sempre uniti, credendo esser interesse loro di far la stessa guerra, e la stessa pace: d' aver i medesimi alleati, e che tutto ciò, che riguardava la Casa loro, fosse comune: che quando avessero consultato insieme per l' utilità pubblica, operassero poi separatamente. Rodolfo, e Mattia operarono in tal conformità, ma i tumulti della Germania obbligando Ferdinando d' implorare con maggior efficacia la potenza delli Spagnuoli, questi si servirono della sua facilità, e d' un occasione tanto pressante per usurparsi un dominio sopra l' incumbenze de' suoi ministri, e vollero aver essi medesimi la direzione de' soccorsi di gente, e di danaro, co' quali lo assistevano. Riuscita che fu questa prima usurpazione, si fortificarono nel consiglio dell' Imperatore per mezzo di pensioni, e regali; e non si fece niente senza la loro mediazone: l' ambasciadore loro ebbe in appresso un consiglio particolare per deliberare sulle cose,

che dovevano proporsi nel generale, nel quale una gran parte delle risoluzioni si uniformavano ai progetti suoi, non senza un'estrema gelosia di que' ministri Tedeschi, che possedevano la buona grazia di Ferdinando, e che volendo governare soli, consideravano come cosa ignominiosa, che persone forestiere dovessero mischiarsi nell'amministrazione dell'Imperio. Erano perciò le due fazioni opposte fra loro, e lo Stato diversamente agitato.

Valstein avendo gettato così felicemente i fondamenti della sua Congiura, deliberò di tirar in lungo la guerra, per aver il tempo di guadagnare l'armata: di lasciar distruggere il duca di Baviera da' Svedesi: di poter egli medesimo indebolire le provincie ereditarie col mezzo de' quartieri d'inverno: e di unirsi a suo comodo co' nemici del suo padrone. Senza il successo di queste cose non poteva far niente, ed acciocchè queste cose potessero riuscire, vi bisognava un tempo assai lungo. Risolvette dunque di operare con estrema diligenza per riacquistare la Boemia, acciocchè dopo una sì pronta spedizione non avesse ad esser creduto l'autore della lentezza della guerra, e che potesse insensibilmente assicurarsi di questo regno.

Non mi ſono propoſto di raccontar per minuto le geſte militari di Valſtein. Altri, che ex profeſſo hanno ſcritta l' iſtoria dell' ultima guerra di Germania, le hanno raccontate con maggior cura, e con maggior eleganza. Dirò ſolamente quel che ſembrerà neceſſario al mio ſoggetto.....

FIN DU TOME SECOND.





